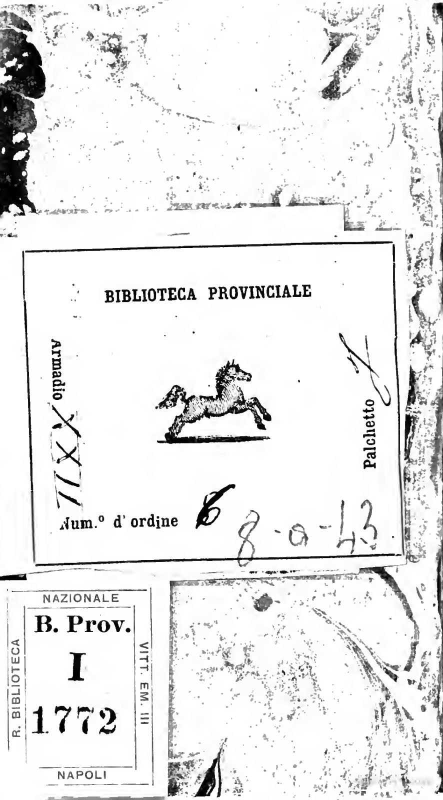



BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXII
Palchetto 2
Num.º d' ordine 6
8-a-43
NAZIONALE
B. Prov.
I
1772
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI



HISTOIRE
ROMAINE.

TOME NEUVIÈME.



HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA TRANSLATION DE L'EMPIRE par CONSTANTIN, jusqu'à la prise de Constantinople par MAHOMET II.

Traduite de l'Anglois de LAURENT ECHARD.

TOME NEUVIEME.

Contenant l'Histoire des Empereurs, depuis l'an de JESUS-CHRIST 476. jusqu'en 565.



A PARIS,
Chez JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur, Quay des Augustins.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DES SOMMAIRES du neuviéme Volume.

HISTOIRE ROMAINE,

LIVRE HUITIE'ME.

CHAPITRE I.

Depuis la prise de Rome par Odoacre, jusqu'au regne de Justinien le Grand.

Espace d'environ 50. ans.

ZENON onzieme Empereur de Constantinople.

I. *Basilisque usurpe l'Empire.* II. *Sa conduite souleve les peuples.* III. *Zenon remonte sur le trône.* An de N.S. 476.

xxx. *Longin exclus du trône.*

ANASTASE XII. Empereur de Constantinople.

XXXI. *Ariane met Anastase sur le trône.* XXXII. *Il reçoit les Conciles de Nicée & de Calcédoine.* XXXIII. *Heureux commencemens de son regne.* XXXIV. *Suite du siege de Ravenne.* XXXV. *Victoire enlevée à* 493. *Odoacre.* XXXVI. *Paix entre Odoacre & Théodoric.* XXXVII. *Théodoric le fait tuer.* XXXVIII. *Sagesse de son gouvernement.* XXXIX. *Cassiodore l'aide de ses conseils.* XL. *Justice de son regne.* XLI. *Jugement des procès.* XLII. *Respect pour la religion.* XLIII. *Il termine le schisme de Laurent.* XLIV. *Révolte de Longin.* XLV. *Elle est ter-* 497. *miné par sa mort.* XLVI. *L'Empereur persécute les Catholiques.* XLVII. *Il exile Euphemius.* XLVIII. *Il maltraite Macedonius.* XLIX. *Il insulte les* 498. *Députés du Pape Symmaque.* L. *Il achete la paix des Bulgares.* LI. *Dé-* 500.



CHAPITRE II.

Depuis le commencement de Justinien qu'à la premiere abolition du Consulat.

Espace d'environ 14. ans.

JUSTTINIEN XIV. Empereur de Constantinople.

I. *Maxime de Justinien.* II. *Les Perses emportent une* 528.
victoire sur ses troupes. III. *Le Géné-* 529.
ral Belisaire intimide les troupes. IV. *Combat singulier.* V. *Lettre de Belisaire.* VI. *Réponse de Mirrame.* VII. *Autres lettres.* VIII. *Bataille sanglante où les Perses sont vaincus.* IX.
Nouvelle armée en Persarmenie. X. 530.
Premier effroi des Perses. XI. *Second*
effroi. XII. *Leur déroute.* XIII. *Re-* 531.
montrances de Rufin à Cavade. XIV. *Réponse de Cavade.* XV. *Il envoie ses*

Remontrances de Justinien à Gelimer. XXXIX. *Gelimer ne l'écoute pas.* XL. *Justinien lui déclare la guerre.* XLI. *Il s'y prepare par des actions de religion.* XLII. *Défaite de la flote.* XLIII. *Belisaire se fait instruire par* 535.
un esclave. XLIV. *Il arrive en Afrique.* XLV. *Discipline de ses troupes.* XLVI. *Il prend possession du trône de Gelimer.* XLVII. *Humanité de son triomphe.* XLVIII. *Les Maures reconnoissent son triomphe.* XLIX. *Vains efforts de Gelimer.* L. *Belisaire harangue ses soldats.* LI. *Jean commence la bataille.* LII. *Défaite des Vandales & fuite de Gelimer.* LIII. *Suites de la victoire.* LIV. *Justinien fait publier le Code.* LV. *Caractere de cette collection.* LVI. *Digestes ou Pandectes.* LVII.
Instituts. LVIII. *Titres que l'Empereur* 534.
y prend. LIX. *Nouveau Code.* LX. *Les Novelles.* LXI. *Suite des conquêtes de Belisaire.* LXII. *Gelimer sur la montagne. Maniere de vivre des Vandales.* LXIII. *Maniere de vivre des*

CHAPITRE III.

Depuis l'abolition des Consuls, jusqu'à la mort de Justinien.

Espace de 25. ans.

Fin de la Table des Sommaires du neuviéme Volume.

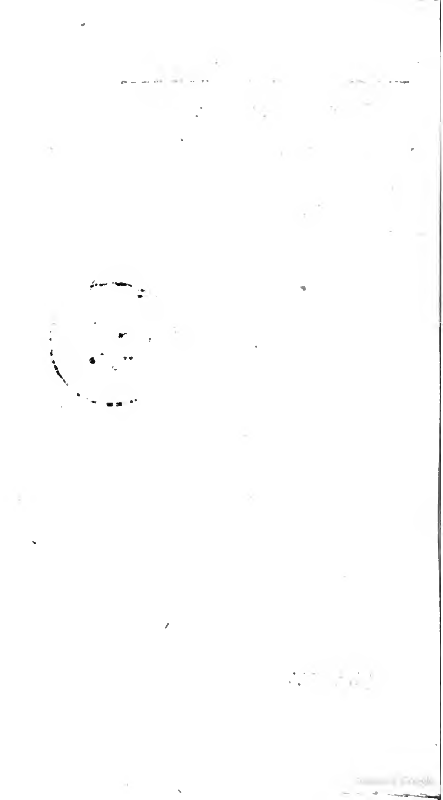
HIST.

ERRATA.

age 118. *ligne* 2. Cromburg, *lisez* Cronemburg.

ag. 217. *lig.* 20. à la mort de Cupidon son fils, *lisez* à la mort de son favori.

Pag. 224. *lig.* 24. tourmentoient, *lisez* tourmenteroient.





HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

'epuis la prise de Rome par Odoacre, jusqu'au regne de Justinien le Grand.

Espace de 50. ans.

'NON XI. Empereur de Constantinople.

APREZ l'expulsion d'Augustule, Zenon demeura le seul Prince de l'Europe revêtu du titre d'Empereur. C'é-

ZENON.

I. Basilisque usurpe l'Empire.

le onziéme Monarque qui occu-

ZENON.
An de N.S. 476.

pât ce trône depuis ſon établiſſemen par Conſtantin le Grand. La maniere dont Zenon portoit la couronne, étoit plus triſte & plus humiliante pour lui, que s'il ne l'eût jamais euë ſur la tête. Caché dans l'Iſaurie, où le traître Baſiliſque frere de l'Impératrice doüairiere l'avoit obligé de ſe refugier, à peine eſperoit-il de rentrer dans ſes Etats ; & il ne les auroit jamais recouvrés, ſi la mauvaiſe conduite de l'uſurpateur n'eût ſoulevé les peuples, & ne les eût armés contre lui-même. Comme ſi le nom d'Auguſte qu'il s'étoit donné, l'eût mis au-deſſus de toutes les loix divines & humaines, Baſiliſque les foula également aux piés.

An de N.S. 477.

II. Sa conduite ſouleve les peuples.

Dans la vuë de multiplier ſes apuis, il donna toute liberté aux déſordres & aux vices ; le crime demeuroit impuni ; on n'étoit point en ſûreté ; & l'héréſie ſe montra à viſage découvert. Baſiliſque qui étoit Eutichéen, rapella les Evêques, qui avoient été chaſſés pour leurs crimes ou leur mauvaiſe doctrine ; il révoqua les loix du Prince & les réglemens du concile de Calcédoine, qui les

avoient flétris ou condamnés ; il opprima ceux qui n'avoient d'autres armes que la piété & la religion, & que la crainte des ſuplices ne pouvoit faire renoncer à la foi. Aveuglé par ſon orgueil & ſon avarice, il s'attira la haine des troupes, indignées de la maniere dont il les traitoit, & ceux qu'il ſe flattoit de réduire par une ſeule parole, furent les premiers qui renverſerent ſon autorité.

Zenon. An de N.S. 477.

III. Zenon remonte ſur le trône.

Le dernier abus qu'il en fit, acheva de le perdre. L'Impératrice doüairiere ſa ſoeur, outrée de ce qu'il avoit fait mourir ſon amant, réſolut de lui faire porter tout le poids de ſa vengeance, & de lui arracher le ſceptre qu'elle lui avoit mis en main. Elle ſe réconcilia avec Zenon ſon gendre, & lui fit entendre que s'il envoïoit quelques amis fideles, afin de ſonder les eſprits, & témoigner qu'il penſoit à prendre des meſures pour remonter ſur le trône, il trouveroit les troupes diſpoſées à le ſervir. Zenon aïant profité de cet avis, gagna plus par ſes promeſſes que par les préſens qu'il étoit en état de faire ; après avoir levé quelques milices dans

ZENON. An de N.S. 477.
les provinces qui ne l'avoient point abandonné, il engagea Armatus frere de Basilisque & Général de ses troupes à passer dans son parti, pour l'aider à remonter sur le trône, lui promettant de créer son fils Cesar. Après ces préparatifs, Zénon marcha vers Constantinople à la tête de ses soldats; & Basilisque envoïa son armée à sa rencontre. Lorsqu'ils furent en présence, Armatus remontra aux siens quel crime ils alloient commettre contre l'Etat, s'ils prenoient les armes contre leur Souverain légitime pour soutenir l'injustice, l'impiété & les forfaits d'un usurpateur; ajoûtant que la droiture & l'amour de sa patrie l'obligeoient d'apeller ainsi son propre frere. Les troupes, que le murmure avoit préparées à la révolte, aplaudirent à son discours, & se déclarerent aussi-tôt pour Zénon. Au bruit de cette défection générale, Basilisque se réfugia dans la même Eglise qui lui avoit déja servi d'azile. Mais il n'y trouva pas la même sûreté qu'il s'étoit promise. Acace patriarche de Constantinople l'arracha des autels, lui reprocha la

perſécution qu'il avoit fait ſouffrir aux défenſeurs de la foi contre Eutychès, & le livra à Zénon.

Zenon. An de N. S. 478. & ſuiv.

Le retour du Prince ne fut qu'un foible ſujet de conſolation pour ſes ſujets. Ils n'avoient ſouhaité de le revoir, que dans l'eſperance que ſes malheurs l'auroient corrigé des paſſions honteuſes dont il avoit ſoüillé la pourpre avant ſa retraite en Iſaurie. Mais Zénon avoit le vice trop enraciné dans le cœur pour s'en défaire ſi aiſément. Depuis pluſieurs ſiécles, l'Empire n'avoit pas été ſous un tel Prince. Un corps hideux & défiguré dans toutes ſes parties, étoit le défaut le moins aparent de ſa perſonne. Il ne monta ſur le trône que pour en devenir l'oprobre; il s'abandonna à toutes ſortes de crimes; il en faiſoit trophée; & regardoit comme une foibleſſe d'eſprit de ſe cacher pour les commettre. Sa religion étoit auſſi infectée que ſes mœurs. Il fit profeſſion ouverte de l'Arianiſme, & ſoûtint long-tems Pierre le Foulon, ſectateur déclaré d'Apollinaire & d'Eutychès.

IV. Horreurs de ſa vie.

Zenon relegua Baſiliſque avec tou-

ZENON. An de N S. 478. & ſuiv.

te ſa famille en Cappadoce, au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver, ſans leur permettre de prendre ni vivres, ni habits, ni aucune aſſiſtance. La faim & le froid les aïant ſaiſis également, ils moururent tous dans le chemin. Ainſi périt Baſiliſque qui avoit porté le titre d'Empereur pendant 20. mois. Zénon craignit que la nature ne parlât dans Armatus, pour venger la cruauté commiſe envers ſon frere; il trouva quelque prétexte pour le faire condamner à mort, & il ôta enſuite à ſon fils la qualité de Ceſar qu'il lui avoit donnée, pour récompenſer la trahiſon de ſon pere.

V. Il fait perir Baſiliſque & Armatus.

VI. Incurſion des Goths.

La vie du Prince attira différens troubles dans l'Empire. Théodoric, Scythe de nation, ſachant que l'Empereur étoit extremement haï de ſes ſujets, ſe perſuada que perſonne ne voudroit prendre les armes pour ſa défenſe. Il ſortit de la Thrace à la tête d'une puiſſante armée de Goths, & s'avança à quatre milles de Conſtantinople. Zénon aïant tout ſujet de craindre, traita avec les Barbares à telles conditions qu'ils voulurent; la paix fut ſignée, & le fils

de Théodoric demeura à Constantinople pour ôtage.

Zenon.
An de N.S. 678. & suiv.

VII. Révolte de Marcien.

Cette guerre fut suivie d'une autre plûs dangereuse. Marcien, fils d'Anthémius, l'un des derniers Empereurs, prétendoit avoir droit à la couronne préférablement à tout autre, aïant épousé Léontia fille de Léon, & née depuis que ce Prince fut monté sur le trône; au lieu que la femme de Zénon étoit née avant le couronnement de Léon. Apuïé sur ce motif spécieux, Marcien se mit à la tête des mécontens, assiégea l'Empereur dans son palais, & le réduisit à la seule ressource de ses Gardes & de quelques Officiers. S'il avoit exécuté son dessein dans le jour même, le succès étoit infaillible; mais convaincu que l'Empereur ne pouvoit lui échaper, il se contenta de le tenir investi pendant la nuit, & attendit au lendemain pour se rendre maître de sa personne. Zénon profita de ce délai. Il fit sortir à la faveur des ténebres quelques personnes qui lui étoient fideles, & les envoïa dans la ville gagner les principaux à force de présens & de promesses. Par ce

Zenon. An de N.S. 478. & suiv.

moïen il forma un parti considérable, qui attaqua celui des rébelles, & les mit en fuite. Leur chef se sauva en Cappadoce, & prit l'habit de religieux dans une communauté de moines qui ne le connoissoient pas. Mais Zénon l'aïant découvert, l'exila à Tharse en Cilicie, où il fut ordonné prêtre.

An de N.S. 484. VIII. Celle de Léonce.

Les troubles se succédoient les uns aux autres. Léonce, gouverneur de Syrie, se persuada que l'entreprise de Marcien n'avoit échoüé, que parce qu'il s'étoit mal conduit; il forma un nouveau plan de révolte. Sollicité par l'Impératrice Verine, belle mere de Zénon, il se fit un Etat particulier de son Gouvernement, auquel il joignit quelques provinces voisines; il s'en fit reconnoître le Souverain, & prit toutes les marques de la dignité Impériale. Zénon envoïa contre lui le général Illus à la tête d'une armée nombreuse. Mais l'Impératrice étant venuë au-devant de lui, eut l'adresse de l'interesser dans la cause de Léonce, lui représentant que tous les services qu'il avoit rendus à Zénon, avoient été

›aïés de la plus grande ingratitude ; qu'il ne devoit sa qualité de Général qu'au besoin que l'on avoit d'un Capitaine de son mérite & de sa capacité ; mais que s'il entroit dans le parti de Léonce, elle l'assûroit qu'il ne s'en repentiroit jamais. Illus ébloüi par des motifs qui flattoient son mécontentement & son ambition, se laissa séduire ; il débaucha ses troupes, & les attacha au service de Léonce.

Zenon. An de N.S. 484.

IX. Zenon envoye Théodoric contre eux.

Cette dangereuse révolution menaçoit l'Empereur de sa perte ; car il savoit que Verine, Léonce & Illus étoient les trois personnes qui avoient plus de crédit dans l'Empire. Pour se mettre à couvert d'un orage déjà formé, il s'adressa à Théodoric Rumal, fils de celui avec qui il avoit fait la paix quelques années auparavant. Ce Prince étoit à la fleur de l'âge, plein de valeur, & capable de conduire une affaire importante. Zénon qui l'avoit vû à sa cour, l'engagea à le servir contre les rebelles ; & afin de le déterminer plus efficacement, il lui fit des présens très-considérables, il lui céda les con-

ZENON. An de N.S. 484.

trées de la Dace, & de la Mésie, qui étoient sur les frontieres de ses états; il le nomma Général de ses armées; le désigna Consul pour l'année suivante, l'adopta pour son fils, & promit de l'aider à chasser Odoacre de l'Italie.

An de N.S. 485. X. Il ruine leur parti.

Théodoric accepta sans difficulté des propositions si avantageuses; il assembla toutes ses troupes, les disciplina parfaitement; prit celles de l'Empire, & entra dans l'Asie. Léonce & Illus s'étoient préparés à le recevoir, & le repousserent différentes fois. Après plusieurs années d'hostilités réciproques, la victoire se déclara enfin pour les Impériaux. Il y eut une sanglante bataille, où les rebelles furent entierement défaits. Théodoric poursuivit Léonce & Illus qui s'étoient réfugiés dans un château nommé Papyrus; il les fit prisonniers, & envoïa leurs têtes à Constantinople. L'Impératrice fut arrêtée comme eux, & réléguée en Thrace, où elle mourut peu de tems après.

Ces révolutions ne peuvent être arrivées qu'en 484. & 485. puisqu'Il-

is étoit encore maître des Offices
n 482. où commencerent les troubles d'Acace, Patriarche de Constantinople; funeste effet de l'orgueil humain, qui mit la division dans les églises d'occident, d'orient & de l'Egypte, pour un faux point d'honneur. Timothée Solofaciole, c'est-à-dire le Blanc, patriarche d'Alexandrie, sentant aprocher sa derniere heure, envoïa prier l'Empereur de laisser à son Clergé la liberté de lui choisir un successeur, espérant qu'ils ne mettroient à sa place qu'un Prêtre dont les moeurs & la foi seroient sans reproche. Jean Talaïa, prêtre & économe de la même Eglise fut chargé de la députation. Zénon accorda à Timothée ce qu'il demandoit, & donna dans sa réponse de grandes loüanges au prêtre Jean. Elles augmenterent la réputation qu'il s'étoit déja acquise dans la ville, & il fut nommé pour remplir le siége patriarcal de l'Egypte à la mort du vieillard Timothée, qui arriva peu de tems après. Aussi-tôt qu'il fut sacré, il envoïa par un Magistrien ses lettres synodales à l'Empereur & à Acace patriar-

Zenon.
An de N.S 485.

XI.
Commencement de l'affaire d'Acace.

ZENON.
An de N.S. 485.

che de Constantinople; recommandant au porteur de les remettre toutes à Illus, avec qui il étoit en grande liaison, afin que le Prince les reçût plus favorablement. Mais n'aïant point trouvé Illus à Constantinople, il ne rendit les lettres ni à l'Empereur, ni à Acace; il s'en alla à Antioche où étoit Illus.

XII. L'orgueïl le jette dans l'héréfie.

Cependant Acace aïant apris par une autre voie l'ordination de Jean, s'offença de n'avoir pas reçu ses lettres synodales; il imagina plusieurs crimes pour le noircir auprès de Zénon & le perdre dans son esprit. La chose n'étoit pas difficile à l'égard d'un Prince aussi porté à croire le mal, qu'il avoit de penchant pour le commettre. Il écrivit au pape Simplicius, pour le prier de ne point consentir à l'ordination d'un sujet qui en étoit indigne,& lui demanda de ratifier celle de Pierre Monge, ou le Bégue. Quoique le souverain Pontife eût reçu les lettres de Jean Talaïa, il promit de ne point confirmer son élection, par respect pour les avis du Prince; mais il ajoûta qu'il ne pouvoit consentir à celle de Pierre, qu'il

avoit avoir été ordonné par des hé-
étiques, qui seuls le demandoient; Zenon.
lection d'autant plus odieuse, qu'elle An de N.S.
voit été faite du vivant de Timo- 485.
hée.

Zénon irrité de ce refus écrivit à Pergame duc d'Egypte, & au gouverneur Apollonius, de chasser Jean d'Alexandrie. Pour l'en exclure à jamais, Acace composa en forme d'édit une confession de foi, par laquelle on reconnoissoit la divinité de Jesus-Christ, on rejettoit la division ou la confusion des natures, & l'on anathématisoit quiconque avoit témoigné un autre sentiment, soit dans le concile de Calcédoine, soit ailleurs. Cet écrit, que l'on nomma le Décret d'union ou l'*Hénotique*, fut revêtu de l'autorité impériale, & envoïé à Jean d'Alexandrie pour le signer. Quoique ceux qui en étoient auteurs, y eussent nommément condamné Nestorius & Eutichès, il étoit aisé d'apercevoir leur détour & leur mauvaise foi, ne voulant pas recevoir le concile de Calcédoine, donnant même à connoître qu'ils lui attribuoient des erreurs.

XIII. Hénotique de Zenon.

ZENON. An de N.S. 485.

Cet édit fut porté à Alexandrie, & ſigné par tous ceux qui craignoient moins de déplaire à l'Empereur que de violer leur foi. Jean refuſa de ſouſcrire, il ſe retira à Antioche auprès d'Illus, & delà il alla porter ſes plaintes au pape Simplicius. Felix ſon ſucceſſeur condamna l'Hénotique; Acace le ſoûtint avec chaleur; il lança contre le pontife Romain le même anathême, dont il avoit été frapé, & chaſſa de leurs ſiéges tous les évêques Orthodoxes.

XIV. Schiſme d'Acace.

XV. Perſécution des Vandales en Afrique.

L'Egliſe d'Afrique ne joüiſſoit pas d'un ſort plus doux. Honoric en ſuccédant à ſon pere Genſéric, mort après un régne de cinquante-huit ans, avoit hérité de ſes erreurs & de ſa violence. Le premier uſage qu'il fit du ſceptre, fut d'emploïer ſon autorité pour faire recevoir la doctrine d'Arius. Il ordonna à tous ſes Officiers de renoncer à la divinité du Verbe, ou de quitter les charges qu'ils poſſédoient. Il n'en demeura pas à cette premiere perſécution envers ceux qui demeurerent fidéles; il les priva de tous leurs biens, les exila en Sardaigne avec leurs Evê-

ques, & il leur fit souffrir des tourmens affreux. Espérant de détruire le germe de la doctrine catholique, en écartant ceux qui l'enseignoient, il relégua dans les deserts de la Libie plus de sept mille Ecclésiastiques, sans aucun égard à leur âge & à leurs infirmités. Les laïques eurent part à la persécution comme les ministres de l'autel; on leur défendit sous des peines rigoureuses de disposer de leurs biens en aucune maniere que ce pût être; les testamens ou autres actes qu'ils auroient faits étoient déclarés nuls par les loix de l'Etat.

Zenon. An. de N.S. 485.

XVI. Miracles des Martyrs.

Honoric en renonçant aux sentimens de la Religion & de l'humanité, ferma les yeux pour ne pas voir les miracles frapans que le ciel opéroit pour le confondre, & pour consoler les Justes dans l'opression. Car les écrivains de ce siécle raportent plusieurs prodiges opérés par les victimes de sa cruauté. Il fit arracher la langue à quelques-uns pour les empêcher de confesser Jesus-Christ; & Procope assûre les avoir vûs depuis à Constantinople avec l'usage parfait de la parole. D'autres en té-

Zenon. An de N.S. 485.

moignage de la vérité qu'ils défendoient, ressusciterent des morts. Plusieurs (ce qui est peut-être aussi admirable,) étonnerent les bourreaux qui les persécutoient, & les lasserent par leur fermeté & leur constance. Enfin, Vindemialis, Longin & Eugéne, trois saints évêques, confondirent leurs adversaires par des merveilles réitérées. Les Vandales imitateurs des fameux Magiciens de l'Egypte, entreprirent de tromper le peuple en lui faisant voir les mêmes miracles que les trois Evêques opéroient pour confirmer la doctrine chrétienne. Ils engagerent un pauvre homme à force d'argent à contrefaire l'aveugle. Mais quand ils voulurent le toucher & le guérir par leurs prieres, il fut tout à coup frapé d'aveuglement. Ce misérable sentant que la main de Dieu l'avoit puni, avoüa son crime, & s'adressa aux trois Confesseurs pour les prier d'invoquer sur lui la Trinité consubstantielle; ils le firent, & à l'instant il recouvra la vûë. Le Tyran en fut si outré, qu'il fit mourir Longin & Vindemialis, & il exila Eugéne dans un désert près de Tripoli.

La foi de Nicée ne fut pas le seul prétexte qui armât Honoric contre le genre humain, l'orgueil & l'ambition le rendirent aussi cruel que l'impiété même. Il fit mourir la femme & les enfans de son frere Théodoric, pour mieux assûrer la succession de son fils. Il suffisoit d'être riche, noble, ou puissant, aimé ou respecté dans l'Empire pour devenir l'objet de sa haine & de sa jalousie; le crédit ou le mérite lui étoient également suspects; & quiconque avoit l'un ou l'autre, n'étoit pas assûré de vivre plusieurs jours. Mais la vengeance de Dieu arrêta cet horrible fléau. Il mourut d'une maladie violente la huitiéme année de son régne; & son fils, qui avoit été la cause de tant de meurtres, fut tué peu de tems après.

ZENON. An de N.S. 485. XVII. Cruautés d'Honoric & sa mort.

Gondamond succéda à la couronne, comme fils de Genson, neveu de Genséric. Il persécuta les Chrétiens presque avec autant d'inhumanité que son prédécesseur, l'espace de douze ans. Son frere Trasamond, qui monta sur le trône après lui, professoit également l'Arianisme,

XVIII. Ses successeurs.

ZENON. An de N.S. 485. mais il n'entreprit pas d'y amener ses sujets par la voie des tourmens. Il cherchoit à les corrompre en distribuant des richesses, des dignités & des honneurs à ceux qui changeoient de religion. Si quelqu'un commettoit un crime atroce, il lui offroit sa grace pour prix de son apostasie ; & il traitoit avec tant de mépris ceux qui se montroient infléxibles, que de quelque qualité qu'ils fussent, il feignoit de ne les plus connoître : genre de persécution d'autant plus dangereux, que la plûpart des hommes se laissent aisément vaincre par la douceur, & par les appas séduisans d'une fortune brillante ; au lieu qu'ils sont toujours en garde contre la cruauté qui se montre à découvert.

An de N.S. 686. XIX. Horrible conduite de Zénon. Cette conduite paroissoit moins condamnable dans des Princes barbares, que dans Zénon, qui la retraçoit à Constantinople. Ce n'étoit pas seulement la religion qui souffroit des engagemens qu'il avoit pris pour l'affaire d'Acace ; partout on gémissoit d'être sous l'Empire de l'injustice & de l'inhumanité. N'aïant plus d'ennemis à craindre depuis la défaite

de Léonce & d'Illus par les armes de Théodoric roi des Goths, Zénon s'abandonna à toutes ſortes de débauches; & ſa cour devint ſemblable à celle des anciens rois de Ninive ou de Babilone. Sa vie diſſoluë le jetta dans des dépenſes exceſſives, qui ſurpaſſoient de beaucoup les revenus de la couronne. Uniquement pour fournir à ſes paſſions, il fit d'auſſi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à ſoutenir une guerre contre toutes les puiſſances de l'Europe & de l'Aſie. Il établit le tribut ſcandaleux, nommé *Chryſargyum*, qui s'étendoit ſur toutes les perſonnes de l'Empire, de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, nommant dans ſon édit les femmes débauchées, celles qui étoient ſéparées de leurs maris, les eſclaves & les mendians. Il n'eut pas honte de mettre un impôt ſur chaque cheval, ſur les mulets, les ânes, les bœufs, les chiens, & le fumier même. La rigueur avec laquelle on levoit cet impôt étoit encore plus criante que l'édit qui l'avoit ordonné.

Zenon.
An de N.S. 486.

Ces exactions n'étant pas encore ſuffiſantes aux excès de ſes débau-

ZENON. An de N.S. 485.

XX. Il rend les charges vénales. Abus qui s'ensuivent.

ches, il rendit toutes les charges vénales; source d'une infinité de désordres. L'amour du plaisir & du libertinage attira des extrêmités de l'Empire tous ceux qui pensoient comme le Prince, & qui étoient assez riches pour répondre à sa profusion. Dès-lors Zénon devint aussi odieux & aussi méprisable dans ses Officiers qu'il l'étoit dans sa personne; au lieu que des gens d'honneur & de probité mettent souvent à couvert les vices du Prince. Les Tribunaux ne furent remplis que par des ames intéressées & injustes, qui cherchoient à se dédommager du prix de leurs charges sur les oprimés, & vendoient la faveur de leurs jugemens à celui qui la païoit le plus cher.

XXI. Il est cause de la mort de son fils.

Zénon avoit un fils à qui il destinoit la couronne; mais il devint lui-même la cause de sa perte, parce qu'il lui inspira ses sentimens; l'aïant mis dans toutes ses débauches, il ruina sa santé & abrégea ses jours. Une maladie violente emporta ce jeune Prince en fort peu de tems, au grand contentement de tout le peuple, qui le regardoit avec des yeux

d'horreur, & qui craignoit déjà de le voir fuccéder à la tyrannie de fon pere.

Zenon.
An de N.S. 486.

XXII. Il rachete fon frere.

Trompé dans fes efpérances, il rachetta fon frere Longin, qui étoit prifonnier dans une Cour étrangere. Les Hiftoriens varient fur le fujet de fa captivité. Quelques-uns prétendent que Zénon lui-même l'avoit livré, & comme engagé pour une fomme confidérable dont il avoit befoin; d'autres qu'il avoit été pris par Illus, & vendu en haine de l'Empereur. C'étoit un autre Zénon, livré aux mêmes vices, auffi cruel, auffi impie, auffi déteflé. Le Sénat & le peuple s'opoferent vivement à fon retour; mais Zénon fe déclara fon protecteur, & fit mourir plufieurs de ceux qui parloient contre lui, entr'autres Pélage le Patricien.

An de N.S. 487. & fuiv.

XXIII. Il infpire à Théodoric de porter la guerre en Italie.

Cependant Théodoric, revenu triomphant à Conftantinople, demandoit à l'Empereur l'exécution des promeffes qu'il lui avoit faites pour l'engager à marcher contre Illus & Léonce. Outre les dignités dont il étoit revêtu, il exigeoit des fommes

ZENON. An de N.S. 487. & suiv.

considérables, & jamais le trésor impérial n'avoit été moins en état de les païer. Ne pouvant le satisfaire, Zénon lui rapella le dessein qu'ils avoient formé de le rendre maître de l'Italie, dont Odoacre joüissoit sans aucun titre; il offrit au prince Goth, des troupes, des vivres, & tout ce qui lui seroit nécessaire pour réüssir dans ce projet, promettant de ne point reclamer ses droits sur cette conquête.

XXIV. Théodoric y détermine les Goths.

Théodoric flatté par l'espérance de se voir bien-tôt le roi des Romains, abandonna ses autres prétentions. Aïant assemblé ses troupes, il leur communiqua ses vûës; il leur assûra que le succès étoit certain pour des hommes tels qu'eux; il leur peignit l'Italie comme un païs aussi riche par ses moissons, que par les trésors qu'une longue suite d'Empereurs y avoit accumulés; il leur fit désirer d'y entrer au plûtôt. Il instruit ses sujets de la resolution des troupes & des motifs qui les ont déterminées; les chefs de familles & toute la jeunesse s'offrent de prendre les armes; Théodoric se trouve à la tête d'une

rmée nombreuſe, remplie de courage & d'avidité. Ils étoient ſi convaincus du ſuccès de leur entrepriſe, qu'ils emmenerent avec eux leurs femmes, leurs enfans & tout ce qu'ils avoient de précieux, pour s'établir dans leur nouvelle conquête.

Zenon. An de N.S. 487. & ſuiv.

Ces mouvemens firent trop d'éclat pour demeurer inconnus à Odoacre; il vint attendre les Goths ſur les frontieres d'Italie; mais ceux-ci lui livrerent une ſanglante bataille, & l'obligerent de ſe refugier à Verone avec les débris de ſon armée. Ils le pourſuivirent dans ſon azile, lui donnerent un nouveau combat, & repouſſerent ſes troupes juſqu'à la riviere d'Adige, où elles furent preſque toutes noïées. Les citoïens de Verone, effraïés des armes de Théodoric, lui ouvrirent leurs portes, & le reconnurent pour leur ſouverain. A l'imitation des anciens Céſars & des illuſtres capitaines de Rome, le vainqueur prit le titre de *Veronenſis*, pour rendre plus mémorable la victoire qu'il avoit remportée.

An de N.S. 490.

XXV. Ses premiers ſuccès.

Odoacre ne ſe rebuta point du mauvais ſuccès de ces deux journées.

ZENON.
An de N.S. 490.

XXVI.
Odoacre rejetté des Romains.

Il rassembla les troupes qui étoient dispersées dans les garnisons, & vint attaquer les Goths qui étoient sur l'Adda. Ses armes ne furent pas plus heureuses dans cette action que dans les précédentes ; il fut encore mis en déroute. Dans ces circonstances, Rome lui parut le seul réfuge où il pût se retirer. C'étoit la capitale de son roïaume ; il comptoit sur la force de ses murailles, sur l'amitié du peuple qu'il croïoit avoir méritée par la douceur de son gouvernement, & sur la déférence qu'on auroit pour Zénon qui l'y avoit établi. Mais la terreur que les Goths avoient répanduë dissipa ses espérances. On lui ferma les portes de la ville, en lui déclarant que pour éviter de plus grands malheurs on étoit résolu de se soumettre à Théodoric, pour qui l'Empereur s'étoit déclaré. Odoacre irrité de cette réponse, déchargea sa colere sur les faux-bourgs ; après en avoir enlevé tout ce qui pouvoit lui convenir, il les réduisit en cendres. Sachant que Libella, général de Théodoric, s'étoit emparé de Ravenne, il alla l'assiéger, il le défit, le tua, & entra

entra dans la ville le 10. de Juillet.

Déja Théodoric s'étoit emparé de Milan, où il trouva peu de résistance. Quand il y eut établi son autorité, il marcha à la tête de ses troupes vers Pavie. Les habitans apréhenderent les suites de son courroux; ils le prévinrent & le reconnurent pour leur Roi. Odoacre entreprit de l'en chasser, il vint camper devant la place, & voulut en saper les murailles. Mais les Goths firent sur son armée des sorties si vives & si fréquentes, qu'il fut obligé de lever le siége.

ZENON. An de N. S. 490.

XXVII. L'abandonne le siége de Pavie.

A peine fut-il rentré dans Ravenne que Théodoric y conduisit ses troupes victorieuses. Il ne s'attendoit pas à trouver une ville que la nature & l'art avoient fortifiée de toutes parts, & avoient mise à couvert des insultes de l'ennemi. Située à deux lieuës du golfe Adriatique vers les embouchures du Pô, on ne pouvoit l'attaquer ni par mer ni par terre. Des écüeils qui occupoient l'espace de trente stades en mer, empêchoient les vaisseaux d'y aborder, & les eaux que le Pô & les autres riviéres répandent aux environs, ne permettoient pas

XXVIII. Commencement du siege de Ravenne.

ZENON. An de N.S. 490.

d'y former un camp. Procope assûre même que tous les matins la mer inondoit un aussi grand espace de terre qu'un homme de pié en pourroit parcourir en un jour, ce qui est singulier dans la Méditerranée où il n'y a point de marée. Tous ces obstacles arrêterent les Goths trois ans entiers devant la place.

An de N.S. 491. & suiv.

XXIX. Mort cruelle de Zenon.

La mort de Zenon, qui leur avoit inspiré le dessein de cette guerre & qui les soutenoit, ne fut pas capable de les décourager L'Impératrice ne pouvant vivre plus long-tems avec un mari qui la deshonoroit, résolut de s'en défaire. Zonaras dit qu'elle le fit enfermer dans un sépulcre au sortir d'un grand repas, où il avoit tant bû de vin qu'il en avoit perdu la connoissance. Lorsqu'il fut revenu de son ivresse, il s'emporta violemment contre les gardes, & leur commanda envain de le laisser sortir. Ses fureurs, ses prieres, ses instances ne furent point écoutées. Il expira dans cette affreuse prison avec un désespoir & des circonstances qui font autant d'horreur à la nature, que la vie qu'il avoit menée pendant les

dix-huit ans qu'il avoit tenu les rênes de l'Empire, soit comme Régent sous la minorité de Léon son fils, soit comme seul empereur de l'Orient.

Zenon. An de N.S. 491. & suiv.

Longin se persuada que la couronne lui étoit dévoluë en vertu de la qualité de César, de l'autorité dont il joüissoit, & des loix de l'Empire, qui appelloient sur le trône le frere de l'Empereur quand il mouroit sans enfans. Mais la ressemblance de ses mœurs avec celles de Zenon, son impiété, ses débauches, & les crimes qu'il avoit déja commis lui en donnerent l'exclusion. Le Sénat & le peuple déclarerent qu'ils ne le reconnoîtroient jamais; & pour prévenir les suites fâcheuses d'une faction, ils le reléguerent en Isaurie, qui étoit son païs natal.

XXX. Longin exclus du trône.

Anastase XII. empereur de Constantinople.

L'horreur que l'Impératrice Ariane témoignoit pour la conduite de Zenon, ne fut pas le seul motif qui la détermina à le faire périr d'une mort violente; l'attachement de cet-

Anastase.

XXXI. Ariane met Anastase sur le trône.

ANASTASE.

An de N.S. 491. & suiv.

te Princesse pour Anastase n'étoit pas un mistere dans Constantinople ; elle auroit souhaité l'élever aux premiéres charges de l'Empire, mais ne pouvant y réussir, elle résolut de le mettre à la place de son mari. Ses démarches, son empressement, & le zéle qu'elle montra pour le faire monter sur le trône, firent bien voir qu'elle n'avoit commis un si grand crime que pour lui en faciliter le chemin. Elle vint à bout de son projet, & fit proclamer Anastase Empereur le 10. d'Avril.

Il reçoit les Conciles de Nicée & de Calcédoine.

La bassesse de sa naissance & les premieres années de sa vie ne lui permettoient pas de se flatter qu'un jour il parviendroit à une si haute dignité. Non-seulement sa jeunesse fut sans ambition, mais il donna même des marques d'une vertu sincére & d'une solide piété. Cependant comme ses parens ne se cachoient point de professer les erreurs d'Arius & d'Eutichès, il devint suspect aux Catholiques. Euphémius qui avoit succédé à Acace dans le siége de Constantinople, ne voulut point lui mettre le diadéme sur la tête qu'il n'eût déclaré à la face

des autels, & en présence des principaux Seigneurs, qu'il recevoit sincerement les conciles de Nicée & de Calcédoine. Soit qu'Anastase eût été assez fourbe & assez impie pour trahir sa conscience dans la crainte de manquer sa fortune, soit que depuis il eût corrompu sa religion, il se déclara ennemi des Catholiques.

ANASTASE. An de N.S. 491. & suiv.

XXXIII. Heureux commencemens de son regne.

Dès qu'il fut monté sur le trône, le peuple se sut bon gré de l'avoir choisi. Anastase fit régner avec lui la paix, la douceur, la justice, l'équité; il abolit le honteux tribut de Zenon, qui s'étendoit jusqu'aux animaux & à ce qu'on ne peut nommer sans blesser la bienséance, il cassa l'Edit qui avoit rendu les charges vénales, & déclara que desormais elles ne seroient accordées qu'au mérite, à la noblesse, & à la probité. Tout rétentissoit des loüanges que l'on donnoit à l'Impératrice, qui avoit rendu la tranquillité à l'Eglise & à l'Etat, par le moïen d'un prince qui paroissoit entierement dévoué à procurer le bien de l'un & de l'autre. Le peuple charmé de ces heureux commencemens fit éclater sa joïe

ANASTASE

An de N.S. 491. & suiv.

dans le cirque ; il ſouhaita toutes ſortes de proſpérités & une longue vie à l'Empereur, & le pria de continuer les mêmes ſentimens de générosité & d'affection envers ſes ſujets. Le pape Felix ſe joignit aux fidéles de Conſtantinople. Il félicita le Prince de ſon élection & de ſa conduite par des lettres pleines de reſpect, l'exhortant à perſéverer dans la foi, & à faire ceſſer les troubles que le ſchiſme d'Acace & l'impiété de Zenon avoient cauſés dans l'Orient.

XXXIV. Suite du ſiége de Ravenne.

Tandis que ces révolutions promettoient le retour de la paix & de la tranquillité, Théodoric continuoit vivement la guerre en Italie, & tenoit Odoacre bloqué dans Ravenne. La difficulté de pouvoir ſe rendre maître d'une place ſi forte, lui fit prendre le parti de la réduire par la faim ; il chargea une partie de ſon armée d'arrêter les vivres qu'on y amenoit, ſoit par mer ſoit par terre, & marcha avec le reſte de ſes troupes contre les autres villes qui demeuroient fidéles à Odoacre. Les progrès qu'il fit pendant que ſon rival étoit enfermé, le rendirent auſſi

redoutable dans les païs étrangers que dans le centre de l'Italie. Gondamond, roi des Vandales en Afrique, étonné de la rapidité de ses conquêtes, rechercha son alliance, & l'acheta au prix de la Sicile, que Genseric & Honoric avoient plusieurs fois ravagée.

Anastase. An de N.S. 491. & suiv.

XXXV. Victoire enlevée à Odoacre.

Après avoir réduit toutes les places importantes, Théodoric revint en personne continuer le siége de Ravenne. Odoacre qui s'étoit toujours comporté avec bravoure, étant sorti contre les Goths à la tête de sa garnison, les attaqua à la faveur des ténebres, en tua un grand nombre & poursuivit les autres avec ardeur. Théodoric lui-même fuïoit comme les siens, lorsque sa mere le rencontra dans sa déroute. Elle lui en fit des reproches, & lui dit qu'un Prince assez lâche pour se sauver devant l'ennemi, devoit rentrer dans le sein de sa mere, ou plûtôt ne méritoit pas d'en être sorti. Sensible à cet affront, Théodoric en rougit; il rallia ses troupes, revint avec fureur contre celles d'Odoacre, qui pilloient déja son camp. Il les trouva en désordre,

ANASTASE.
An de N.S. 493. & suiv.

toutes occupées à prendre des vivres ; il les attaqua, les battit, les poursuivit jusqu'aux portes de Ravenne, & leur enleva une victoire qui ne sembloit pas devoir leur échaper.

XXXVI. Paix entre Odoacre & Théodoric.

Elle servit néanmoins à terminer une guerre qui commençoit à rebuter les deux partis. Une disette générale accabloit les assiégés, & annonçoit une sédition prochaine. Les Goths d'un autre côté s'ennuïoient d'une guerre particuliere qui duroit depuis trois ans, & retardoit les espérances que Théodoric leur avoit données ; les uns & les autres soupiroient après une décision. Jean évêque de Ravenne, se chargea de la négocier ; & après quelques conférences, la paix fut concluë entre les deux Rois, à cette condition : qu'ils partageroient également l'autorité dans la ville & dans le roïaume d'Italie. On leva le siége le 27. de Février, & le 5. de Mars le clergé & le peuple allérent au-devant de Théodoric, qui fit son entrée dans la ville, & fut salué Roi au milieu des acclamations de tout le peuple.

Il logea dans le même palais qu'O-

doacre, & ils vécurent ensemble pendant quelque tems avec une apparence d'union. Mais comme c'est trop de deux Rois pour une couronne, Théodoric ne put long-tems la voir partagée. Il fit assassiner son rival à la fin d'un grand repas qu'il lui donna, d'où le vin & la joie avoient banni toute méfiance. Pour justifier une si noire trahison, il dit qu'Odoacre formoit une conjuration contre sa personne & contre le traité d'union qui avoit été fait entr'eux ; infidélité atroce, seule capable de justifier la vengeance qu'il en avoit tirée.

Anastase. An de N.S. 463. & suiv.

XXXVII. Théodoric le fait tuer.

La sagesse de son gouvernement fit mieux son apologie que les raisons qu'il alléguoit. Maître absolu de l'Italie, il y régna pendant trente-sept ans, avec toute la justice, la prudence & la modestie qui caractérisent les Princes peres du peuple. Il rétablit l'ordre & la discipline dans un païs où la licence des guerres précédentes avoit introduit la confusion & la férocité. Protecteur impartial des Italiens & des Goths, il fut également cher aux uns & aux autres ; & ce qui ne pouvoit se faire qu'avec

XXXVIII. Sagesse de son gouvernement

Anastase. An de N. S. 493. & suiv.

une prudence consommée, il fit régner la paix entre ces deux nations, que la jalousie & la différence des moeurs devoient diviser.

XXXIX. Cassiodore l'aide de ses conseils.

Le Prince qui sait faire le choix d'un habile ministre est aussi loüable dans ce qu'il fait avec l'aide de ses conseils que s'il le faisoit par lui-même ; c'est une marque de bon sens que de savoir distinguer ceux qui en ont. Théodoric aïant reconnu dans Cassiodore des lumieres, des talens, une pénétration & une prudence extraordinaire, il en fit son premier Ministre, & lui donna toute sa confiance ; il profita de ses avis pour acoutumer des esprits remuans à la tranquilité, & aux arts qui rendent un régne florissant. Il concerta avec lui les moïens de vivre en bonne intelligence avec les Princes étrangers, pour garantir ses états des troubles & des invasions qu'il en auroit pû craindre. Quoiqu'il ne prît que le titre de Roi, il parvint cependant à la gloire des plus illustres Empereurs qui eussent occupé le trône des Césars.

XL. Justice de son regne.

Sa justice éclata par dessus toutes ses autres vertus. Un de ses premiers

soins fut d'envoïer des Ambassadeurs à Anastase pour lui demander son alliance. Le Prince alors occupé de la révolte de Longin en Isaurie, répondit qu'il consentoit de vivre en paix avec Théodoric, pourvû qu'il ne commît aucun acte d'hostilité sur les terres de l'Empire. Mais aussi-tôt que la guerre fut terminée les Ministres d'Anastase lui inspirerent de détrôner le roi d'Italie, dont la puissance devenoit de jour en jour plus redoutable. Théodoric informé des préparatifs qu'on faisoit contre lui, envoïa de nouveaux Ambassadeurs à Anastase, avec des instructions uniquement fondées sur les loix de la probité, de la conscience & de l'honneur ; il remontroit à l'Empereur qu'il ne pouvoit violer le traité de paix sans se flétrir lui-même, & revolter toutes les puissances de la terre. Ces motifs vivement énoncés, frapérent Anastase, & le firent désister de la resolution qu'il avoit prise.

ANASTASE.
An de N.S. 493. & suiv.

Théodoric, loin de témoigner du ressentiment contre ceux qui avoient été le plus attachés à Odoacre, leur donna des charges proportion-

XLI. Jugement des procès.

ANASTASE. An de N.S. 493. & ſuiv.

nées à leur mérite & à leur rang, comme s'ils euſſent toujours tenu le parti des Goths. Il n'eût au contraire que du mépris & de la froideur pour ceux qui avoient abandonné ſon rival, durant le ſiége de Ravenne ou auparavant, quelques démarches qu'ils fiſſent pour gagner ſa faveur. Il ordonna que tous les procès qui s'éleveroient entre les Goths, ſeroient terminés par des Juges de leur nation ; & que ceux qui naitroient parmi les Italiens ſeroient décidés par leurs Juges naturels. Mais comme il pouvoit ſurvenir des diſputes entre un Goth & un Italien, il établit en chaque ville des tribunaux dont les membres étoient pris en nombre égal des deux nations.

XLII. Reſpect pour la religion.

Quoiqu'il profeſſât l'Arianiſme, jamais il ne voulut contraindre aucun orthodoxe à changer de religion ; il ne vouloit pas même que ceux qui paſſoient dans ſa communion, témoignaſſent qu'ils le faiſoient pour lui plaire & par des motifs humains. Un de ſes principaux favoris, élevé dans la foi catholique, y renonça pour ſe conformer à la créance du

Prince, & lui faire sa cour. Théodoric lui en fit des reproches publiquement. » Comment puis-je espérer, lui dit-il, que tu me demeureras fidéle, à moi qui ne suis qu'un homme, puisque tu ne frémis pas d'abandonner celui que tu adorois suivant la doctrine de tes peres ? « A l'instant il le condamna à perdre la tête.

ANASTASE. An de N.S. 493. & suiv.

XLIII. Il termine le schisme de Laurent.

Cette droiture à toute épreuve dans un Prince Arien, se fit respecter des Orthodoxes mêmes, qui le choisirent pour leur Juge dans une cause purement Ecclésiastique, qui s'étoit élevée à la honte de l'Eglise & du ministère sacré. Après la mort du pape Anastase en 498. Symmaque & Laurent furent élus par deux factions différentes pour remplir la chaire de saint Pierre. L'ambition des compétiteurs & l'obstination de leurs partisans causerent une dispute scandaleuse dans Rome, où plusieurs personnes perdirent la vie, lorsqu'on auroit dû n'avoir recours qu'au jeûne & à la priere, pour demander au ciel de faire connoître celui qu'il jugeoit digne du trône Pontifical. Le schis-

ANASTASE. An de N.S. 493. & suiv.

me se fortifioit de jour en jour, & avoit déja duré trois ans, lorsqu'on fut obligé d'avoir recours à Théodoric pour décider entre les prétendans. Les deux partis lui envoïerent des députés à Ravenne, où il tenoit ordinairement sa cour. Après les avoir entendus, il jugea que Symmaque devoit être reconnu pour évêque de Rome, comme aïant été élu le premier, & à la pluralité des voix. Sa décision fut une loi qui apaisa les troubles de l'Eglise, & termina le schisme de Laurent. Tout le regne de ce Prince barbare & hérétique fut long & glorieux.

XLIV. Révolte de Longin.

La guerre, qui occupoit Anastase en Italie, lorsque Théodoric lui envoïa ses Ambassadeurs pour la premiere fois, étoit une suite du ressentiment de Longin qu'on y avoit relégué. Outré de se voir exclus du trône; il leva des troupes dans toute la Province, ravagea les environs, & s'avança vers Constantinople.

An de N.S. 497.

XLV. Elle est terminée par sa mort.

L'Empereur méprisant ses vains efforts n'y aporta d'abord qu'une foible résistance; mais comme les forces & les progrès de l'ennemi croiss-

ſoient de jour en jour, il fit aſſembler l'armée Impériale, & l'envoïa contre les rébeles. Ils furent entierement défaits dans une bataille rangée, & Longin fut conduit à Conſtantinople, où il eut la tête tranchée, après avoir été traité avec toute ſorte d'ignominies, la ſixiéme année de ſa revolte. Conon évêque d'Apamée étoit entré dans ſon parti, il le ſuivoit dans ſes expéditions, & témoignoit autant de zele que s'il eût dû monter ſur le trône. C'eſt le premier exemple que l'on trouve dans l'hiſtoire d'un évêque qui ait quitté les fonctions paſtorales, pour prendre les armes contre ſon Prince. Il n'échapa aux vainqueurs que pour ſubir une mort violente, à laquelle le ciel le deſtinoit.

Anastase. An.deN.S. 467.

XLVI. L'Empereur perſécute les Catholiques.

Euphémius ſucceſſeur d'Acace dans le ſiége de Conſtantinople, mais fort éloigné de ſes erreurs & de ſa conduite, devint une victime de cette guerre. L'Empereur ne pouvoit lui pardonner les ſoupçons qu'il avoit jettés publiquement ſur ſa doctrine, refuſant de lui mettre la couronne ſur la tête avant qu'il eût reçu ſolem-

ANASTASE. An de N.S. 407.

nellement le concile de Calcédoine. Son averſion augmentoit d'autant plus que le Patriarche ſe montroit inflexible à l'égard de tous ceux qui refuſoient de ſouſcrire à la foi Orthodoxe. Cet attachement à la ſaine doctrine ſervit de prétexte pour le perſecuter. L'Empereur voulant perſuader qu'il ne cherchoit qu'à fermer les plaïes de l'Egliſe, bien loin de vouloir les entretenir, prétendit que les deux partis agiſſoient avec trop de vivacité, en ſe taxant d'héréſie ſans ſujet. Il impoſa ſilence aux Evêques ſur l'œcuménicité du concile de Calcédoine, & ſur les articles qu'il avoit décidés; ſe flattant d'en faire oublier juſqu'au nom. Il exila également ceux qui le recevoient dans les Egliſes où on l'avoit rejetté; & ceux qui le rejettoient dans les Egliſes où il étoit reçu; ſource d'un ſchiſme univerſel dans l'Orient & dans toute l'Egypte.

XLVII. Il exile Euphemius.

Attaquant ainſi les Orthodoxes & les hérétiques, Anaſtaſe ne ſe déclaroit point; les Neſtoriens & les Eutychiens prétendoient également l'avoir dans leur parti. Ils n'oſoient cependant

pendant lui présenter de mémoires ; mais sa conduite indifférente pour la religion donne à croire qu'il ne favorisoit ni les uns ni les autres. Ceux qui connoissoient mieux ses dispositions le mirent dans la secte des *Acephales* ou des *Hésitans*, comme ne suivant aucun chef, & ne sachant pour qui se déterminer. Euphémius le voïant confondre dans sa persécution le vrai fidele avec celui qui erroit dans la foi, lui fit plusieurs remontrances à ce sujet : il le pria de n'emploïer l'autorité du sceptre que contre les réfractaires aux loix de l'Eglise, & de protéger ceux qui en suivoient fidelement les décisions, sans quoi il ne pourroit s'empêcher de le déclarer retranché de la communion catholique. L'Empereur irrité de cette ménace, en prit occasion de sévir contre lui. Il l'accusa de favoriser la révolte de Longin, de l'informer en secret de ce qui se passoit à la Cour, & de lui envoïer de l'argent pour contribuer aux frais de la guerre. Sur ce prétexte il le chassa de son siége, & l'envoïa en exil, où il mourut.

ANASTASE.
An de N.S. 497.

Délivré d'un saint Prélat qui ne lui

ANASTASE. An de N.S. 497.

XLVIII. Il maltraite Macedonius.

étoit odieux que parce qu'il remplissoit les devoirs de son ministere, il crut que ses successeurs aprendroient par cet exemple de sévérité à lui témoigner plus de complaisance & de soumission. Il reconnut bien-tôt qu'il s'étoit fait illusion, & que le moïen de détruire la vérité n'est pas de tourmenter ou de proscrire ceux qui la défendent. Le peuple de Constantinople élut Macédonius, à la place du Pasteur, que la persécution lui avoit enlevé. Le nouveau Patriarche, savant, pieux, orthodoxe, & animé du même esprit que son prédecesseur déplut au Prince par toutes ces qualités; sa haine & sa cruauté ne firent que changer d'objet.

An de N.S. 498. & suiv.

XLIX. Il insulte les députés du Pape Symmaque.

Le pape Symmaque, qui venoit de monter sur la Chaire de saint Pierre, l'avertit dans la lettre qu'il étoit obligé de lui écrire, suivant l'usage, de faire cesser les troubles dont il affligeoit l'église d'Orient. Loin d'écouter les remontrances du Pontife, Anastase traita d'une maniere ignominieuse les Clercs chargés de lui porter la lettre; par-là il insulta le Pape dont ils représentoient la per-

ſonne; & dès ce jour il ſe déclara ouvertement contre le concile de Calcédoine.

Anastase. An de N.S. 498. & ſuiv.

Rarement les Princes ont fait la guerre à l'Egliſe ſans que Dieu leur ait ſuſcité des ennemis, qui ſoient venus la faire à l'Etat. Une incurſion de Bulgares parut tout à coup ſur les terres de l'Empire, & s'empara de la haute Thrace par le fer & par le feu. L'Empereur envoïa contre ces Barbares Ariſtus, un de ſes généraux, avec quinze mille hommes de ſes meilleures troupes, ſuivis de cinq cens vingt chariots chargés d'armes & de vivres. Ariſtus ſe confiant dans la multitude de ſes ſoldats, préſenta la bataille aux ennemis près la riviere de Zartha, & perdit plus de quatre mille hommes avec ſes meilleurs Officiers. Anaſtaſe inſtruit de cette déroute, au lieu d'envoïer du ſecours pour châtier les Barbares, que la victoire avoit rendus plus audacieux, dépêcha promtement à Ariſtus, pour lui ordonner de traiter avec les Bulgares, & de leur donner autant d'argent qu'ils en voudroient, afin de les engager à ſortir

L. Il achete la paix des Bulgares.

ANASTASE. An de N.S. 500. & suiv.

des terres de l'Empire. Presque dans le même tems un violent tremblement de terre renversa une grande partie des villes du Pont.

LI. Débauches de l'Empereur.

L'impiété & l'aveuglement d'Anastase l'empêchoient de voir que le bras de Dieu s'apesantissoit sur lui, en frapant ses sujets & ses Etats. Un crime applanit le chemin pour en commettre un autre. De l'hérésie, le Prince passa dans la débauche & dans la cruauté. Jusques-là, le plus grand reproche qu'on lui eût pû faire étoit sur sa religion. Quand il eut défait Longin & chassé les Barbares à force d'argent, il s'abandonna à toutes ses passions, sans garder même les bienséances, qu'il est encore plus nécessaire aux Princes d'observer qu'il ne l'est aux particuliers. Tout ce qu'un esprit livré au libertinage lui inspiroit de licentieux étoit exécuté sur le champ; fallût-il même verser le sang des fidéles.

LII. Sa cruauté.

Macédonius, malgré toutes ses menaces soutenoit avec une constance héroïque la foi de Calcédoine, & empêchoit son troupeau de succomber à la persécution. L'Empereur en

frémissoit de rage, & regardoit cette fermeté comme une désobéissance à ses ordres; il résolut de s'en venger. Un jour que le peuple devoit s'assembler pour des jeux publics, l'Empereur dispersa dans le cirque & sur l'amphitéatre, un grand nombre de scélérats, à qui il donna ordre de fondre sur les Catholiques vers le milieu du spectacle. Ces assassins tirerent subitement leurs poignards, & tuerent plus de trois mille personnes.

Anastase. An de N.S. 500. & suiv.

LIII. Il est excommunié par le Pape Symmaque.

Ce trait de la plus insigne cruauté fournit au pape Symmaque un dernier motif, pour lancer sur le Prince perfide & impie les foudres de l'Eglise; il l'excommunia par l'avis du Clergé de Rome. C'est le premier exemple d'un Pape qui en soit venu à cette extrêmité envers un Souverain. Anastase irrité de cet affront, prétendit que la Sentence ne pouvoit avoir lieu à l'égard des Souverains; il entreprit de le persuader à ses sujets par un édit qu'il envoïa dans tout l'Empire; & pour second chef de nullité, il accusa Symmaque de plusieurs crimes atroces, qui l'auroient rendu indigne du siége qu'il occu-

ANASTASE. An de N.S. 500. & suiv.

poit, s'ils eussent été véritables, mais qui dans la vérité n'auroient point annullé la Sentence. Le Pape fut obligé d'écrire pour son Apologie; & dans la chaleur de la dispute, il avança ce principe, qui dans le sens spirituel est incontestable & faux dans tout autre sens: que la puissance & la dignité d'un Pape sont autant supérieures à celles d'un Monarque, que le ciel est au-dessus de la terre.

An de N.S. 503. & suiv.

LIV. Il refuse de l'argent a Cavade Roi des Perses.

A ces troubles scandaleux pour l'Eglise, il succéda une autre guerre dans l'Etat, aussi longue & aussi cruelle que celle des Goths & des Vandales. Perose, roi des Perses, eut une sanglante guerre à soutenir contre les Nephtalites, nommés Huns, quoiqu'ils ne fussent pas de ceux dont on a parlé plusieurs fois dans cette Histoire. Il y périt avec toute son armée par un artifice des ennemis, qui rendirent ensuite son roïaume tributaire. Ceux qui n'avoient pas suivi Pérose dans cette guerre, élurent Cavade pour leur roi; c'étoit le seul qui fût resté de tous ses enfans. Ce Prince débiteur d'une grande somme au roi des Nephtalites, envoïa prier

Anastase de lui prêter de l'argent. L'Empereur consulta ses favoris, dont l'avis fut, qu'au lieu d'accorder ce qu'on lui demandoit, & de contribuer à fortifier l'alliance de ses ennemis, il étoit au contraire plus à propos de jetter entr'eux des semences de division.

Anastase. An de N.S. 503. & suiv.

LV. Cavade lui déclare la guerre.

Cavade, irrité de ce refus, se détermina à lui déclarer la guerre; il ravagea les terres des Arméniens, entra dans la Mésopotamie, & mit le siége devant Amide durant les plus grandes rigueurs de l'hiver. Les habitans, surpris au milieu de la paix, sans troupes ni provisions, refuserent de se rendre, & se préparerent à une défense plus vigoureuse qu'on eût pû l'espérer. Il y avoit parmi les Syriens un homme d'une éminente vertu, nommé Jacques, perpétuellement occupé à la priere, & qui, pour y vaquer uniquement, s'étoit renfermé dans un petit endroit du territoire des Endiliens, à une lieuë de la ville d'Amide. Quelques personnes du païs, pour favoriser son dessein, avoient fait une clôture à sa cellule avec des grilles, dont les barreaux n'étoient

ANASTASE. An de N.S. 503. & suiv.

pas si près les uns des autres, que ceux qui venoient le visiter ne pussent aisément le voir, & lui parler au travers. Là, il enduroit avec une patience inconcevable toutes les injures de l'air, il ne vivoit que de légumes, & passoit même plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Quelques soldats qui couroient la campagne l'aïant aperçu voulurent tirer sur lui; mais leurs mains demeurerent comme attachées à leur arc, & sans aucun mouvement. Cavade informé de cet événement, voulut en être lui-même spectateur. Il le vit avec un extrême étonnement, & pria Jacques de pardonner à ces infortunés. A l'instant le solitaire leur rendit l'usage de leurs membres par une seule parole. Le Roi lui accorda par reconnoissance la sûreté de tous ceux qui se retireroient dans son enceinte.

LVI. Ses vains efforts au siége d'Amide.

Plusieurs Amidéniens en profiterent, voïant que Cavade attaquoit vigoureusement leur ville, & la pressoit en toutes manieres. Après en avoir inutilement battu les murailles avec le belier, il fit élever une longue plate-forme plus haute que les travaux

travaux, d'où ses soldats tiroient un grand nombre de fléches & de javelots. Les assiégés ne s'en émurent qu'autant qu'il fallut pour détruire l'édifice; ils creuserent une mine vis-à-vis ce grand ouvrage, & lorsque ce travail fut fini, une partie de la garnison se présenta sur les murailles, comme pour attaquer la plate-forme. Les Perses y monterent en foule, pour écarter ou percer les assiégés; mais l'édifice ne portant plus que sur la superficie de la terre, s'écroula tout-à-coup, & ensevelit sous ses ruines ceux qui étoient dessus, dessous & aux côtés.

Anastase. An de N. S. 503. & suiv.

LVII. Les Mages l'empêchent de lever le siege.

Le Roi troublé de ce fâcheux événement, donna ses ordres pour la levée du siége, & pour décamper le lendemain. Les Amidéniens voïant que les Perses se disposoient à partir, les insulterent avec outrage du haut de leurs murs; & les femmes d'une maniere encore plus indécente que leurs maris. Les Mages ou Devins, témoins de ce qui se passoit, assurerent Cavade, que tant d'injures ne pouvoient demeurer impunies dans ceux qui les commettoient;

ANASTASE. An de N.S. 503. & suiv.

LVIII. Prise d'Amide.

& que les coupables sembloient même les forcer d'en tirer vengeance. Le Prince consentit à demeurer.

Quelques jours après, un Perse aïant aperçu proche d'une tour un ancien soûterrain, fermé seulement d'un monceau de pierres, y entra seul pendant la nuit, & alla jusques dans la ville. Le lendemain il en informa Cavade, qui s'y transporta avec un petit nombre de ses gens. Par malheur la tour qui touchoit au souterrain étoit gardée cette nuit par des moines qui avoient passé la précédente à l'office d'une grande fête qu'on célébroit en ce jour; le sommeil les accabla, & ils n'entendirent rien de ce qui se passoit aux environs. Les Perses entrerent dans le souterrain, tuerent les moines endormis, & s'emparerent de la Tour. Cavade commanda à l'instant de dresser les échelles. D'autres sentinelles aïant aperçu les Perses sur les murailles, donnerent l'allarme. Alors toute la garnison accourut, & se jetta sur les ennemis avec tant d'acharnement, que plusieurs commençoient déjà à se retirer. Mais le Roi qui étoit en

bas, leur cria, qu'il feroit tuer tous ceux qui aprocheroient des échelles pour defcendre; & fans ceffe il leur envoïoit du fecours. Les Perfes voïant la mort affurée, s'ils ne remportoient la victoire, combattirent avec fureur, & emporterent la place de force, après un fiége de quatre-vingt jours. Le carnage y fut affreux jufqu'à ce qu'un Eccléfiaftique vînt fe jetter aux pieds de Cavade, en le priant d'épargner le fang d'un grand nombre de braves citoïens, qui n'avoient commis d'autre crime que celui de demeurer fidéles à leur Prince, de & défendre leur liberté.

LIX. Anaftafe y envoïe fes troupes.

Dès que l'empereur Anaftafe eut appris la nouvelle du fiége d'Amide, il y envoïa toutes les troupes de l'Empire fous le commandement de fes quatre généraux, Aréobinde, gendre du même Olibrius, qui avoit autrefois poffédé l'empire d'Occident, Celer capitaine des Gardes, Patrice Phrygien de nation, & Hypace. Les armes de Cavade avoient jetté un tel effroi, que plufieurs feigneurs de l'Empire fe préfenterent pour fervir en qualité de volontaires;

ANASTASE. An de N.S. 503.

de ce nombre fut Justin, qui succéda depuis à Anastase. Jamais les Romains n'avoient eu contre les Perses une armée si nombreuse.

LX. Elles ravagent le pays ennemi.

Comme il avoit fallu beaucoup de tems pour la lever, & qu'elle n'avoit pû marcher qu'à très-petites journées, elle ne rencontra plus l'ennemi sur les terres de l'Empire : content d'y avoir fait le dégât, il s'étoit retiré avec un riche butin. Aucun des chefs Impériaux ne voulut entreprendre le siége d'Amide, parce qu'on leur avoit dit que la garnison en étoit très-nombreuse, & qu'elle avoit des provisions en abondance; ils aimerent mieux aller fourager le païs des Perses, chacun de leur côté.

LXI. Elles sont défaites par Cavade.

Lorsqu'Aréobinde eut apris que Cavade marchoit contre lui avec toute son armée, il désespéra de pouvoir faire une résistance avantageuse; il prit la fuite, & se retira à Constantine avec les siens. Les Perses trouvant le camp abandonné le pillerent, & marcherent incontinent contre les autres Généraux. Patrice & Hypace étoient tombés peu auparavant sur un corps de huit cens

Nephtalites, & les avoient taillés en pièces. Enflés de ce leger succès, ils avoient mis bas les armes, & se préparoient à manger. Près de-là étoit un ruisseau où quelques-uns se baignoient, & les autres lavoient leurs viandes. Cavade voïant ce ruisseau teint de sang, jugea aussi-tôt quelle en pouvoit être la cause; il fit presser la marche, & surprit les Romains dispersés qui mangeoient avec assûrance. Loin de soutenir le choc des Perses, ils n'essaïerent pas même de se défendre, tous prirent honteusement la fuite. Les uns furent tués sur le champ de bataille, ou en se sauvant; les autres gagnerent une colline, d'où ils se précipiterent dans une vallée profonde, croïant éviter le fer des ennemis. On assure que Patrice & Hypace furent les seuls qui échaperent. Peu de jours après, le dernier corps de l'armée arriva, & ne fit rien de considérable, par la faute & la division des Officiers, qui partageoient le commandement avec Céler.

ANASTASE. An de N.S. 503. & suiv.

LXIII. Amide rachetée. Tréve de 7. ans.

Cavade aïant été obligé d'aller s'oppofer à une irruption des Huns,

ANASTASE. An de N.S. 503. & suiv.

qui s'étoient jettés sur ses terres, les généraux Romains profiterent de son absence pour faire le siége d'Amide. Ils y étoient encore au milieu de l'hiver, lorsque les troupes rebutées par la longueur du siége & par la vigoureuse résistance de la garnison, commencerent à murmurer. Les Généraux voulant prévenir la révolte dont on étoit ménacé, capitulerent avec le Gouverneur, & racheterent la place, en donnant aux Perses mille livres d'or, & signant une tréve de sept ans. Quand les Romains eurent pris possession de la ville; ils furent au désespoir de s'être si fort pressés, car on y étoit déjà réduit à une si grande disette de vivres, que plusieurs avoient tué leurs ennemis pour en faire leur nourriture.

LXIII. Les Bulgares chassés de la Pannonie.

Tandis que les forces d'Anastase étoient ainsi occupées dans la guerre Orientale, les Bulgares ses anciens ennemis s'étoient emparés de la Pannonie, que Théodoric reclamoit comme faisant partie de son domaine, & le lieu de sa naissance. Petra fut chargé d'aller s'oposer à leurs efforts. Il les défit en plusieurs batail-

les, reprit sur eux la ville de Sirmium, & les chassa entierement du païs.

Anastase.
An de N.S. 506.

LXIV.
Guerre entre Clovis & Alaric.

Ce ne fut qu'après avoir fait tous ses efforts pour mettre la paix entre deux Princes étrangers que Théodoric se trouva engagé dans leur querelle, & obligé de prendre les armes pour la terminer. Clovis roi des François voïoit avec une sorte de jalousie l'estime & l'autorité qu'Alaric roi des Goths, le même qui avoit pris Rome, s'étoit aquise dans tout le païs qui est arrosé par le Rhône & la Garonne. Il l'acusa de former une ligue contre lui avec les Bourguignons, & de pervertir la foi des chrétiens, par la protection ouverte qu'il acordoit à l'Arianisme. Sur ces deux motifs ou prétextes, il rompit avec lui tout commerce, & lui déclara la guerre.

il Alaric qui a pris Rome mourut 410 voy. il tom 8. p. 249

LXV.
Theodoric s'efforce de le détourner.

Théodoric, qui avoit donné sa fille en mariage à Alaric, voulut se rendre médiateur entre les deux Princes. Il exhorta son gendre à ne donner aucun sujet de plainte à Clovis, & il envoïa des Ambassadeurs au roi des François pour le

ANASTASE.
An de N.S. 506.

conjurer de ne pas commencer une guerre qui entraîneroit des suites fâcheuses, & paroissoit devoir durer long-tems; il lui faisoit sentir quel danger il y avoit d'ébranler un trône, qui n'étoit pas plus affermi que le sien; & que la chûte de celui des Goths renverseroit peut-être celui des François. Il finissoit sa lettre en avertissant Clovis, que s'il ne se rendoit à la médiation d'un ami commun, il ne pourroit s'empêcher de soutenir Alaric avec toutes les forces de l'Italie.

XLVI. Clovis la fait aprouver par les François.

Ses raisons ne furent point écoutées. Clovis convoqua une assemblée des François à Paris, & leur exposa le dessein qu'il avoit de marcher contre les Goths de l'Aquitaine, peuples amollis par une longue paix, & qui ne montroient plus d'ardeur que contre la Religion. Les François l'aprouverent tous d'une voix, levant les mains au ciel, & faisant voeu de ne point se couper la barbe qu'ils n'eussent détruit cette nation hérétique.

Apuïé sur le zele & le serment de ses sujets, Clovis s'avança à grandes

journées vers Poitiers, où Alaric faisoit sa résidence, & rassembloit ses troupes. Les Goths voïant l'ennemi à leurs portes, aimerent mieux en venir aux mains que d'essuïer les longueurs & les inconvéniens d'un siége douteux. Alaric sortit à leur tête, présenta la bataille aux François, & combattit long-tems avec toute l'ardeur d'un grand Capitaine. Mais ses armes ne furent pas heureuses; lui-même tomba sous l'épée de Clovis, & ses troupes furent partagées entre la mort, la fuite ou la captivité.

ANASTASE. An de N.S. 506.

LXVII. Alaric défait & tué.

Le vainqueur envoïa aussi-tôt après son fils Thierry, avec une partie de l'armée, pour s'emparer de l'Albigeois, du Roüergue, du Quercy & de l'Auvergne; tandis qu'il réduiroit en personne la Saintonge & le Poitou jusqu'à Bordeaux. Amalric, fils d'Alaric qui s'y étoit retiré, emporté par le feu de la colere & de la vengeance, voulut risquer une seconde bataille; mais le défaut d'expérience & d'habileté le rendit la victime de sa présomption. Son armée fut mise en déroute, & lui contraint de

An de N.S. 507

LXVIII. Amalric son fils se sauve en Italie.

ANASTASE. An de N.S. 507.

fuïr en Italie vers Théodoric, qui le consola, & lui promit de le rétablir, quand même il devroit lui en couter la couronne & la vie.

LXIX. Situation de Théodoric.

Quoiqu'il ne témoignât pas au jeune Prince l'embarras que lui donnoient les conquêtes de Clovis, son cœur n'en étoit pas moins jaloux. Il voïoit les Etats du vainqueur une fois plus étendus qu'ils n'avoient jamais été; il n'ignoroit pas la ligue que Clovis avoit faite avec Gundebaud roi des Bourguignons, dont la puissance s'étendoit presque jusqu'aux Alpes; il y avoit à craindre que si ces deux Princes joignoient leurs armes contre lui, il n'eût de la peine à défendre son roïaume; il savoit d'ailleurs que l'Empereur Anastase le regardoit avec un œil jaloux sur le trône de l'Italie, & qu'il ne cherchoit qu'une occasion de l'en chasser; enfin il aprit peu de tems après que pour attirer Clovis dans son alliance, il lui avoit envoïé des Ambassadeurs avec de riches présens, & la robe consulaire.

An de N.S. 508.

LXX. Il envoïe Ibbanes dans les Gaules.

Ces réflexions ne déconcerterent point Théodoric, uniquement sen-

fible aux malheurs de sa famille & de sa nation. Il leva en Italie, en Dalmatie, en Sclavonie & dans la Gaule une armée de quatre-vingt mille Goths, dont il donna le commandement au Comte Ibbanes. Ce Général les emmena dans les Provinces qui avoient apartenu à Alaric, & qui lui témoignoient encore de la fidélité, par la résistance qu'elles faisoient aux victorieux. Les François tenoient alors la ville de Carcassonne assiégée, & les Bourguignons celle d'Arles. Les premiers leverent le siége pour se joindre aux autres devant Arles, & disputer aux ennemis le passage du Rhône.

Anastase.
An de N.S. 509.

LXXI. Il y rétablit les Goths.

Après plusieurs légers combats dans lesquels la victoire encourageoit alternativement les deux partis, on en vint à une bataille sanglante, où Clovis & Gundebaud perdirent environ trente mille hommes, & avec eux tout ce qu'ils avoient gagné les années précédentes dans la Provence & le Languedoc, hors Toulouse & Uzès. Mais les Goths ne purent enlever à Clovis la Guïenne, la Saintonge, le Poitou & les païs d'alen-

ANASTASE. tour, dont il demeura maître par droit de conquête.

An de N.S. 509. & suiv.

LXXII. Anastase persécute Macédonius.

Ce revers de fortune, en traversant les desseins d'Anastase sur l'Italie, lui donna le loisir d'exercer toute sa fureur contre l'Eglise. Le patriarche Macédonius s'oposoit toûjours à lui avec une fermeté inébranlable, sujet de la persécution qu'il eut à souffrir de la part des Eutychiens protegés de l'Empereur. Ceux qui se montrerent plus ardents contre lui furent deux cens Moines fanatiques, conduits & animés par un nommé Sévére. Ils vinrent offrir leurs services à Anastase, qui les reçut avec joïe, & se montra tellement affectionné pour eux qu'ils souleverent un grand nombre de citoïens contre le Patriarche. Macédonius leur en fit des reproches publics, & leur representa qu'il étoit honteux pour le troupeau d'abandonner son Pasteur dans un tems de persécution. Le peuple attendri par ses remontrances lui promit non seulement de ne le jamais abandonner, mais encore de le défendre contre tous ceux qui attaqueroient sa personne & sa doctrine. L'Empereur

craignant que cet attachement ne causât quelque sédition, s'enferma dans son palais, doubla ses Gardes, & donna ordre qu'il y eût au port un vaisseau tout prêt pour y monter, s'il arrivoit une révolte. La fraïeur ne ralentit point sa haine; du fonds de son palais il agissoit toûjours contre le saint Evêque; il le fit acuser d'un péché abominable par deux jeunes gens subornés : mais Macédonius aïant trouvé le moïen de se justifier, l'Empereur le fit enlever pendant la nuit, & l'envoïa en exil sous une nombreuse escorte.

ANASTASE.

An de N.S. 509. & suiv.

LXXIII. Sédition dans Constantinople.

Le peuple sensiblement affligé d'avoir perdu un Evêque pour qui il étoit plein de vénération, se déchaîna hautement contre le Prince. Mais sa haine se tourna en fureur quand il sut qu'on destinoit au siége Patriarcal l'hérétique Timothée, dont l'extrême hypocrisie n'avoit pû dérober aux yeux du public les crimes & la vie scandaleuse. A peine fut-il en possession du trône Patriarcal, qu'il exhala tout le venin de sa doctrine. Les fideles n'entendirent ses blasphêmes qu'avec horreur; ils lui dirent ana-

ANASTASE. An de N.S. 509. & suiv.

tême, & se séparerent de sa communion. Les Eutychiens, ses sectateurs prirent sa défense; ils chargerent d'invectives les Orthodoxes; des paroles on en vint aux armes; & la sédition fut si grande qu'il y eut plus de mille personnes tuées dans la ville, & plusieurs maisons brûlées. Le peuple voulut mettre le feu au palais où Anastase & l'Impératrice s'étoient enfermés de nouveau. Il s'arrêta néanmoins, & soulagea sa colere en demandant avec de grands cris qu'on élût un autre Empereur.

LXXIV. Hipocrisie de l'Empereur.

Anastase se voïant au moment de perdre sa couronne, fit assûrer le peuple qu'il se soumettoit à ce qu'on demandoit de lui; qu'il recevoit sincerement le concile de Calcédoine, & qu'il promettoit d'en faire observer les decrets. Mais à peine ces troubles furent-ils calmés, qu'il se montra aussi zelé pour l'héresie qu'il l'avoit été auparavant. Il n'eut que du mépris, de la haine & de la dureté pour les Catholiques, soit séculiers, soit Prêtres, soit Evêques. Il combla de ses faveurs tous ceux qui se

déclaroient Eutychiens. L'impie Sévére fut l'ame de son conseil, il précha l'erreur hautement, & il fut placé sur le siége d'Antioche.

Anastase. An de N.S. 509. & suiv.

LXXV. Révolte de Vitalien.

Les mauvais traitemens que l'on faisoit souffrir aux Orthodoxes, le renversement des loix & de la religion, & sur tout l'exil de Macédonius, servirent de prétexte à l'ambition du général Vitalien pour se révolter. Feignant de prendre les armes pour tirer les Catholiques de l'opression, il s'empara de la Mysie, de la Scythie & de la Thrace; après avoir repoussé plusieurs fois les troupes Impériales, & fait prisonniers Hypace neveu de l'Empereur qui les commandoit, & Cyrille gouverneur de l'Orient; il s'avança jusqu'aux portes de Constantinople, apuïé des Huns & des Bulgares, ennemis perpetuels de l'Empire,

LXXVI. Anastase l'apaise par de fausses promesses.

Ce nouvel orage n'éfraïa pas moins Anastase que la sédition dont nous avons parlé; il eut recours à son premier artifice & à ses trésors. Il envoïa quelques-uns de ses principaux Officiers assûrer Vitalien, qu'il alloit révoquer l'exil de Macédonius, qu'il

ANASTASE. An de N.S. 509. & suiv.

assembleroit un Concile à Héraclée, où l'on termineroit en dernier ressort toutes les disputes qui partageoient les esprits sur la religion; & en même tems il lui fit remettre des sommes considérables. Vitalien aveuglé par les présens, & trompé par les promesses, retira son armée & renvoïa Hypace. Mais on reconnut bien tôt la fourberie & la mauvaise foi du Prince. Dès que son trône cessa d'être ménacé, il sévit comme auparavant contre les Catholiques; il ne parla plus de rapeller le Patriarche, & il donna même à Vitalien plusieurs marques de son ressentiment.

An de N.S. 514. & suiv.

LXXVII. Il écrit au Pape Hormisda.

La mort du pape Symmaque fournit au Prince hypocrite une nouvelle occasion d'en imposer à l'Eglise. Il écrivit à Hormisda successeur de Symmaque pour l'instruire du dessein qu'il avoit de convoquer un Concile; le priant d'emploïer son crédit & sa prudence, pour éteindre le schisme qui commençoit à se former. Dans une seconde lettre qui suivit de près, l'Empereur se plaignoit au Pape de l'opiniâtreté de ses prédécesseurs, & se

se flattoit de trouver en lui un caractére plus conforme à la douceur & à la charité pastorale. Il le prioit de l'aider à rétablir l'union parmi les fideles, & d'assister en personne au Concile qu'on devoit tenir à Héraclée.

ANASTASE. An de N.S. 514. & suiv.

LXXVIII. Lettre & demandes du Pape.

Le Pape envoïa sa réponse par des Légats qu'il instruisit de la maniere dont ils se comporteroient à l'égard de l'Empereur & du faux Patriarche Timothée, leur défendant de rien conclure sur le Concile avant qu'on fût convenu des articles suivans. 1°. Que l'Empereur assureroit tous les Evêques de sa soumission à la lettre de S. Leon & au Concile de Calcédoine, & que les Prélats qu'on inviteroit au nouveau Concile seroient tenus de faire la même chose chacun dans leur église. 2°. Qu'ils diroient tous anathême à Nestorius, à Eutichès, à Acace & à tous ceux qui demeureroient attachés à leur communion; que de plus ils souscriroient tous à l'écrit qu'il avoit envoïé pour ce sujet par Hilaire. 3°. Que la cause des Evêques déposés seroit renvoïée à la connoissance du Siége Apostoli-

ANASTASE. An de N.S. 514. & suiv.

que. 4°. Que celle des Evêques, qui avoient excité la persécution contre les Orthodoxes, seroit jugée au même tribunal.

LXXIX. Nouveaux artifices de l'Empereur.

Anastase reçut les Légats avec honneur, & leur dit qu'il étoit prêt de consentir à tout ce qui étoit porté dans leurs instructions, excepté ce qui regardoit Acace. Il esperoit par cette conduite regagner l'amitié du peuple, qui ne pouvoit se résoudre à fraper d'anathême un de ses Patriarches, ni à le voir effacer des diptiques. Pour se rendre plus agréable au peuple, il fit un don considerable à l'Eglise, à charge qu'elle n'exigeroit rien pour les frais funeraires. Le peuple toujours inconstant & aussi facile à calmer, qu'il est promt à s'abandonner au murmure, commença à ne plus regarder Anastase du même oeil. Le Prince s'en prévalut pour ne rien décider avec les Légats, pour favoriser secrettement les hérétiques, & pour dépouiller Vitalien des honneurs, des biens & des emplois qu'il ne lui avoit laissés jusqu'à ce jour que par des vuës de politique.

Après qu'il l'eut mis hors d'état de

lui nuire, il ralluma la persécution contre les Orthodoxes avec plus de fureur que jamais; il menaça de punir rigoureusement ceux qui demeureroient attachés au Concile de Calcédoine, & à la communion du Pape Hormisda. Tous les Evêques d'Illyrie aïant déclaré qu'ils aimoient mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, l'Empereur les manda à la Cour; mais ces Evêques lui resisterent avec une généreuse fermeté, & voïant qu'il ne pouvoit les vaincre, il les fit mettre en prison, où la plûpart moururent de langueur & de misere.

ANASTASE. An de N.S. 514. & suiv.

LXXX. Persécution déclarée.

Ce nouveau procédé auquel on ne s'attendoit pas renouvella toute l'indignation du peuple. Il s'éleva dans Constantinople une violente sédition qui arma les citoïens les uns contre les autres, on ne voïoit & l'on n'entendoit dans la ville que dissentions, vols, meurtres & expéditions sanglantes. Les Catholiques qui formoient le plus grand nombre en rejetterent la cause sur l'Empereur, & s'assemblerent au tour du palais, pour lui reprocher hautement les troubles que sa doctrine & sa conduite excitoient.

LXXXI. Sédition à Constantinople.

ANASTASE.

An de N. S. 514. & suiv.

LXXXII. Anastase feint de vouloir abdiquer.

Anastase fécond en impostures imagina une nouvelle maniere de les tromper. Il vint dans le cirque en habit de supliant, dépoüillé de tous les ornemens imperiaux, & déclara qu'il étoit prêt de sacrifier ses interêts particuliers à la tranquilité publique, & de céder l'Empire à celui qu'ils en jugeroient digne; mais qu'il les prioit de considerer auparavant celui qui en étoit le plus capable, puisqu'il falloit choisir dans un grand nombre de rivaux & de compétiteurs. Ces mots dans la bouche d'un Empereur plus qu'octogenaire, qui laissoit couler quelques larmes à dessein, attendrirent le peuple. On le pria de reprendre la couronne, & on lui promit une obéissance entiere pour l'avenir.

LXXXIII. Effets de ses soupçons & de sa cruauté.

Au lieu de se corriger & de s'instruire par le danger dont il étoit sorti, & à la vuë des violens tremblemens de terre arrivés dans la Dardanie & autres lieux de son Empire, qui manifestoient la colere de Dieu contre lui, il n'en devint que plus cruel & plus ennemi de la foi. Sur le simple soupçon d'une conspiration formée contre sa personne, il fit mou-

rir plusieurs de ses principaux Officiers, principalement ceux qu'il savoit être les plus affectionnés pour la religion Orthodoxe. Justin & Justinien, qui lui succederent l'un après l'autre, furent impliqués dans cette affaire & condamnés à perdre la tête. Mais la nuit, qui devoit précéder leur suplice, un homme d'un regard foudroïant aparut à l'Empereur pendant le sommeil, & lui défendit sous de rigoureuses peines de porter la main sur ces deux Officiers, Il n'osa contrevenir à un ordre aussi positif, plûtôt par crainte pour lui-même que par humanité, & par considération pour ceux qu'on lui rendoit respectables.

Anastase. An de N.S. 514. & suiv.

Il étoit tems que l'ennemi de la religion subît la peine que tant de crimes avoient méritée. L'horreur qui s'étoit généralement répanduë pour sa personne fit dire que sa mort avoit été annoncée par des prodiges de toutes les sortes, que Baronius s'est donné la peine de recueillir. Mais ces témoignages paroissent trop suspects pour y ajoûter une entiere croïance. On dit qu'un oracle

An de N.S. 518. LXXXIV. Sa mort.

mettre à l'Eglise, ses vices se multiplierent de jour en jour, & prirent de nouvelles forces. On vit en quelque sorte renaître Zénon lorsqu'on se félicitoit d'en être délivré. Anastase, après en avoir marqué de l'horreur, retraça toutes ses voïes ; il remit les dignités & les charges en vente, fit tomber l'Empire dans une espéce d'Aristocratie, épuisa ses sujets par ses exactions, & amassa plus de trois cens vingt mille marcs d'or. Ses trésors n'étoient ouverts que pour ses débauches & pour les Barbares, dont il aimoit mieux acheter une honteuse paix que de les repousser par la valeur ; il ne donna jamais de parole à ses sujets que dans la résolution d'en manquer. Il n'eurent pas de plus dangereux ennemi, & l'Eglise de plus cruel persécuteur.

Anastase. An de N. S. 518.

Justin, XIII. Empereur de Constantinople.

L'extrême aversion qu'on avoit conçuë pour Anastase, fit craindre que ce qui lui apartenoit ne lui ressemblât. Quoiqu'il eût dans sa famil-

Justin.

LXXXVI. Origine de Justin.

JUSTIN. An de N.S. 518. & suiv.

le des personnes de mérite, capables de gouverner sagement l'Etat, & d'en assûrer les frontieres, on ne les mit pas même sur les rangs pour lui succéder. Les troupes & le Sénat préférerent Justin, peut-être par l'idée qu'en avoit donnée le songe d'Anastase plûtôt que par sa naissance & les qualités de son esprit. Car il étoit fils d'un païsan d'Illyrie, & sans avoir eu d'éducation, il étoit venu s'enroller à Constantinople sous le regne de Léon ; après quelque tems de service, sa bonne mine le fit incorporer dans les Gardes du Prince.

On raporte qu'aïant fait quelque faute dans la guerre d'Isaurie, Jean, qui commandoit l'armée, le fit mettre en prison & le condamna à mort. Mais il vit pendant trois nuits consécutives un homme d'un aspect terrible, qui lui défendoit de toucher à Justin, parce qu'il auroit besoin de lui & de sa famille, quand il auroit allumé sa colere contre les hommes. Il fut fait capitaine des Gardes sous l'empereur Anastase ; mais on peut dire qu'il fut plus redevable de son élévation

élévation à la fortune qu'à son mérite personnel. Il avoit si peu de génie ou de sentiment, qu'il ne sut jamais écrire son nom ; il falloit qu'un Sécretaire lui conduisît la main pour lui faire signer les Edits & les Ordonnances quand il fut monté sur le trône.

Justin. An de N.S. 518. & suiv.

LXXXVII. Conspiration contre sa personne.

Sa promotion indigna tous ceux qui s'étoient flattés d'y avoir droit. Il se forma en conséquence une conspiration contre sa personne, dont Amantius & Théocrite furent les chefs. Le premier étoit grand Chambelan, zelé persécuteur des Catholiques, qui par ce moïen avoit gagné la faveur d'Anastase & amassé d'immenses richesses. Ce n'étoit pas pour lui qu'il vouloit ravir la couronne à Justin, sa qualité d'Eunuque le rendoit inhabile à la porter ; il la vouloit mettre sur la tête de Théocrite, & regner sous son nom. Mais la conjuration fut découverte & les complices condamnés à mort. Justin s'empara de leurs biens, & en fit des largesses à ses partisans.

LXXXVIII. Il console le peuple.

Il lui étoit aussi important que facile de se concilier l'amitié du peu-

JUSTIN. An de N.S. 518. & suiv.

ple révolté contre le pouvoir souverain, qui étoit dégéneré en tyrannie sous le dernier Prince. Il commença par gagner les cœurs, en diminuant la rigueur des impôts, en retranchant divers abus qui s'étoient introduits sous le regne d'Anastase, en déclarant que les charges ne seroient plus venales, & en acordant à ses sujets des graces & des immunités particulieres.

LXXXIX. Il rend la paix à l'Eglise.

L'Eglise avoit autant besoin d'être soulagée que l'Etat. Justin rapella les Evêques exilés. Il avoit vu, étant particulier, que tout le monde étoit porté pour le concile de Calcédoine, & que la seule ambition ou l'envie de plaire à Anastase avoient formé des contradicteurs; il rendit la liberté aux consciences, & se déclara protecteur de ceux qui soutenoient la saine doctrine. Après la mort de Timothée, qui arriva vers le même tems, le peuple élut d'un consentement unanime Jean surnommé le Cappadocien, Prêtre d'une vertu & d'une foi également pures. L'Empereur après avoir confirmé le choix qui en avoit été fait, assembla un Synode,

dans lequel on rétablit les Evêques & les Clercs, qui avoient été chassés de leurs Eglises, & ces illustres proscrits y rentrerent au milieu des aclamations universelles. Tous ces changemens se firent par son autorité particuliere. Il en instruisit Hormisda & le pria d'emploïer sa sagesse pour réunir l'église d'Orient à celle d'Occident, ce qui n'étoit plus si difficile, puisqu'il en avoit levé les principaux obstacles. Mais peu s'en fallut que le Pape n'en fît naître de nouveaux, en persistant d'évoquer à son tribunal les causes des Evêques qu'il prétendoit avoir droit de juger. Justin dissipa cet orage par sa fermeté; il consomma la réunion, & s'aquit l'estime & la bienveillance de tout l'Empire.

Justin. An de N.S. 518. & suiv.

XC. Conjuration de Vitalien découverte.

L'ambitieux est le seul dont les yeux ne puissent pas voir le Prince qui occupe dignement le trône. Le Scythe Vitalien qui avoit déja fait ses efforts pour y monter sous le regne précédent, les renouvella sous celui de Justin, mais par des voïes toutes contraires. Dabord il avoit esperé de cacher ses desseins sous des motifs de

JUSTIN. An de N.S. 518. & suiv.

religion, en prenant la défense des Catholiques oprimés. Ce moïen ne lui aïant pas réussi, il se mit à la tête des Eutychiens, que la Cour cessoit de protéger; & il les disposa sécretement à prendre les armes au premier signal. L'Empereur instruit de ses démarches, mais sçachant en même tems la grande réputation qu'il avoit parmi les troupes, ne crut pas devoir le faire arrêter avec éclat. Il lui écrivit en Thrace, où il étoit retiré, de venir à Constantinople recevoir ses instructions, pour aller en qualité d'Ambassadeur négocier une affaire importante dans une Cour étrangere. Vitalien flatté de cette honorable commission, & de cette marque de confiance qui alloit augmenter son crédit, se rendit promtement auprès du Prince. Lorsqu'il fut arrivé à la Cour, Justin feignit de changer de résolution, & le désigna Consul de l'année suivante, afin de l'avoir sous ses yeux, & de pouvoir éclairer sa conduite. Mais aïant reconnu que cette dignité lui donnoit plus de crédit, & le rendoit plus dangereux, il le fit mourir le

septiéme mois de son Consulat.

Justin délivré de cet ennemi caché, ne pensa plus qu'à rétablir la vraie foi dans l'Eglise, & à lui procurer la paix; il publia plusieurs Edits pour détruire l'erreur, & punir les hérétiques opiniâtres. Cependant par considération pour Théodoric roi d'Italie, qui étoit Arien, il s'abstint long-tems d'inquiéter les Goths sur leur religion; & dans ses informations il portoit la politique jusqu'à excepter toûjours les Ariens, qui en devinrent plus hardis à répandre leur erreur; sujet de scandale pour les Catholiques, qui en porterent leurs plaintes aux piés du trône. Justin comprit alors que dissimuler une erreur, c'est la favoriser, & lui laisser prendre des forces. Il se déclara ouvertement contre les Ariens, & les priva par un nouvel Edit de toutes les Eglises qu'ils avoient dans ses Etats.

Justin. An de N. S. 518. & suiv.

XCI. Justin favorise l'Arianisme & s'en repent.

Ce fut vers le même tems, qu'Elderic roi des Vandales en Afrique, & fils de Trasimond abjura l'hérésie de ses peres, & embrassa la foi Catholique. Les Ariens allarmés de

An de N. S. 523.

XCII. Théodoric le menace.

JUSTIN. An de N.S. 523.

ce changement, joint à la conduite de l'Empereur, s'adresserent à Théodoric, qui épousa leur cause avec zele, & écrivit en leur faveur des lettres très pressantes à Justin. Comme elles ne produisirent pas l'effet qu'il avoit attendu, il résolut de le faire assûrer par ses Ambassadeurs, que les Catholiques seroient aussi mal traités en Occident que les Ariens l'étoient en Orient. Pour rendre cette députation plus solemnelle & plus efficace, il la composa des premieres personnes de l'Italie, parmi lesquelles étoit l'illustre Boëce, & à leur tête le pape Jean nouvellement élu à la place d'Hormisda. Mais pour déguiser le motif de cette Ambassade, Théodoric imagina le prétexte d'une conjuration, qu'il disoit avoir découverte contre lui entre le Sénat de Rome & l'Empereur, au préjudice de la foi que les deux couronnes s'étoient données.

An de N.S. 524. & suiv. XCIII. Il fait mourir le Pape Jean.

Cette députation ne réussit pas à Théodoric comme il l'avoit espéré. Justin déterminé à ne point ménager les hérétiques, répondit qu'il rempliroit les devoirs d'un Prince

religieux, & que les ménaces du roi d'Italie n'étoient pas capables de le faire fléchir dans la foi. A l'égard de la conjuration prétenduë, il nia y avoir jamais trempé; & il dit qu'on ne l'avoit imaginée que pour lui susciter une querelle injuste. Théodoric irrité du mauvais succès de cette affaire, résolut d'en faire porter la peine aux Ambassadeurs. Le pape Jean fut le premier sur qui il déchargea sa colere; on l'enferma dans un cachot, où il mourut de chagrin & de misere.

Justin. An de N.S. 524. & suiv.

XCIV. Il change de caractere.

Théodoric en effet n'étoit plus ce Prince accompli, qui avoit brillé avec un si grand éclat dans l'Occident; à qui l'on ne pouvoit faire d'autre reproche que d'avoir enlevé la Couronne à Odoacre, & de l'avoir fait périr injustement; qui avoit sçu se commander à lui-même, & rendre ses volontés agréables aux peuples; qui méritoit enfin d'être proposé aux souverains, comme un modele de prudence, de valeur, de bonté, de justice & de magnificence. L'âge & les infirmités l'avoient rendu jaloux, avare, inquiet, soup-

JUSTIN. çonneux ; défauts ordinaires de la vieilleſſe.

An. de N. S. 524. & ſuiv.

XCV. Meurtre de Symmaque & de Boëce.

Des adulateurs profiterent de ces diſpoſitions pour perdre les deux plus reſpectables ſujets qu'il y eût dans la République. Symmaque & ſon gendre Boëce avoient paſſé par toutes les charges du Sénat, même par celle de Conſul. Ils s'étoient particulierement apliqués à la Philoſophie, & rendoient très exactement la juſtice ; leur générosité ſoulageoit également le citoïen & l'étranger. La gloire que leur avoit aquiſe une conduite ſi digne de loüanges excita la jalouſie de quelques calomniateurs, qui les rendirent tellement ſuſpects à Théodoric par leurs diſcours empoiſonnés, qu'il les fit mourir & confiſqua leurs biens.

XCVI. Mort ſinguliere de Théodoric.

La peine ſuivit de près ce double homicide, & elle a quelque choſe de ſingulier, ſi le récit qu'en fait Procope eſt véritable. A quelques jours de-là, Théodoric conſidérant la tête d'un grand poiſſon qu'on avoit ſervi ſur ſa table, s'imagina voir celle de Symmaque, qui le regardoit avec des yeux ménaçans. Frapé de cet

objet il se retira dans sa chambre, fut saisi d'un frissonnement & se mit au lit. Il raconta à son médecin ce qui lui étoit arrivé, & pleura amerement la mort de Symmaque & de Boëce. Personne ne put calmer le trouble & le désespoir dont son cœur étoit agité; & il expira ainsi dans le regret & dans les larmes, l'an 524. Ce Boëce est le même qui a écrit l'excellent Traité sur la *Consolation de la Philosophie*.

Justin. An de N.S. 524. & suiv.

XCVII. Athalaric lui succede.

Un peu avant sa mort, Théodoric fit venir autour de son lit les principaux Officiers de sa Cour, & leur demanda pour son fils Atalaric les mêmes sentimens de respect & de soumission qu'ils lui avoient témoignés pendant les trente-trois ans de son regne; & il exigea leur serment. Le nouveau Prince n'avoit alors que huit ans, sa mere Amalasonte fut déclarée Régente du Roïaume.

XCVIII. Grandes qualités d'Amalasonte.

Personne n'étoit plus digne & plus capable de remplir des devoirs aussi importans; la nature avoit prodigué sur elle toutes les faveurs qu'elle n'accorde aux autres qu'avec économie. Beauté, esprit, délicatesse de pensée,

facilité pour les langues Grecque & Latine, pénétration vive, prudence, sagesse, amour des peuples, magnificence, générosité, Amalasonte avoit toutes les qualités nécessaires pour former un grand Roi. On remarqua que pendant sa Régence aucun Romain ne fut condamné à une peine afflictive, pas même à une amende; elle résista avec une fermeté invincible à la passion que les Goths avoient de les oprimer; & elle restitua les biens de Symmaque & de Boëce à leurs enfans.

JUSTIN. An de N.S. 524. & suiv.

XCIX. Ses soins pour l'éducation d'Atalaric.

Combien les Goths se seroient-ils épargnés de larmes & de sang, s'ils n'avoient point traversé les peines & les attentions qu'elle se donnoit pour l'éducation du jeune Prince! Elle vouloit qu'il fût élevé à la maniere des Romains, qu'il aprît les siences, qu'il écoutât les leçons de trois habiles maîtres d'un âge mûr, capables de lui inspirer des sentimens, des lumieres, de la sagesse & de l'humanité. Cette méthode ne plut point aux Goths; ils vouloient un gouvernement moins policé, afin de commettre impunément leurs violences.

Justin. An de N.S. 524. C. Les Goths s'y opofent.

Un jour qu'il avoit fait quelque faute, elle le châtia dans fa chambre, & Atalaric fe retira dans fon appartement en pleurant. Les Goths témoignant une fenfibilité hors de propos, s'emporterent vivement contre la Reine; ils dirent qu'elle cherchoit à faire mourir fon fils, pour époufer un Romain, & pour mettre les Goths fous la puiffance de cette nation. Les principaux d'entr'eux allerent donc lui porter leurs plaintes, fur la maniere dont elle faifoit élever le Roi. Infpirés par leur férocité naturelle & par leur goût pour l'ignorance, ils lui remontrerent que l'étude étoit contraire à la valeur : que les préceptes des favans n'étoient propres qu'à abattre & amollir un jeune cœur : qu'un Prince deftiné à de grands exploits devoit être nourri dans l'exercice des armes, & non dans l'aplication aux fiences : que jamais Théodoric n'avoit voulu permettre aux Goths d'envoïer leurs enfans aux écoles publiques, & qu'il difoit ordinairement que ceux qui avoient eu peur d'une férule, n'avoient jamais affez de hardieffe pour méprifer les

épées nuës : qu'il falloit donc renvoïer tous ces maîtres, & mettre auprès du Roi de jeunes Seigeurs, qui lui inspiraſſent de la bravoure, de l'audace, & des ſentimens conformes au génie de la Nation.

JUSTIN. An de N.S. 524. & ſuiv.

CI. Corruption d'Atalaric.

Amalaſonte fut affligée de ce diſcours ; mais comme elle apréhendoit que ces eſprits difficiles ne priſſent quelque réſolution violente, elle feignit de conſentir à ce qu'ils demandoient. On éloigna les ſages d'auprès d'Atalaric ; on mit à leur place de jeunes gens qui n'étoient gueres plus âgés que lui, qui l'engagerent preſqu'auſſi-tôt dans la débauche du vin & des femmes, & qui ne lui inſpirerent que du mépris pour la Reine, pour la vertu, pour toutes les loix. L'Hiſtoire nous aprendra quelles furent les ſuites de cette malheureuſe éducation.

CII. Origine de la guerre des Perſes.

Cependant l'empereur Juſtin s'occupoit uniquement à mettre la paix dans l'Egliſe, lorſqu'un nouvel incident vint troubler celle de l'Etat. Cavade, roi des Perſes, que le grand âge avoit rendu infirme & près de ſa fin, penſoit à nommer ſon ſucceſſeur ;

mais il trouvoit de grands obstacles pour mettre en sa place celui à qui son inclination donnoit la préférence. Il n'aimoit pas Coase, l'aîné de ses trois fils, que les loix du roïaume apelloient à la couronne. Zamès, qui étoit le second, ne pouvoit y prétendre, parce qu'il avoit perdu un œil, & que tout défaut aparent dans le corps excluoit du trône parmi les Perses. Il vouloit y faire monter Cosroez, le plus jeune de ses fils, pour qui il avoit beaucoup de tendresse. Nouvelle difficulté; le courage, les vertus, & les excellentes qualités de Zamès lui avoient mérité toute l'affection du peuple; ainsi l'on avoit tout lieu de craindre une révolte en sa faveur, si on lui préféroit son frere Cosroez.

Justin. An de N.S. 524. & suiv.

CIII. Cavade propose à Justin d'adopter Cosroez.

Pour prévenir une guerre civile, Cavade résolut d'abandonner aux Romains les prétentions qu'il avoit contr'eux, sous prétexte d'établir la paix entre les deux couronnes; mais à condition que Justin adopteroit Cosroez. Son dessein étoit de mettre le jeune Prince sous la protection d'un Monarque puissant, qui le sou-

JUSTIN. An de N.S. 524 & suiv.

tiendroit pendant sa vie, & auquel il succéderoit probablement après sa mort. Il en écrivit à Justin en ces termes : « Quelques grandes que » soient les injures que j'ai reçuës » des Romains, je consens aujour- » d'hui à les oublier, n'y aïant point » de victoire si glorieuse que celle que » l'on remporte quand on céde une » partie de ses intérêts, lors même » qu'on pourroit les défendre avec » justice. Je ne vous demande que » de consentir à une alliance qui » nous unisse, & tous nos sujets en » même tems, par les liens d'une » affection sincere, qui les fera vivre » dans l'abondance & dans la paix. » Pour la rendre solide, je desire que » vous adoptiez mon fils Cosroez, » que je déclare mon successeur. »

CIV. Proclus s'y opose.

La lecture de cette lettre causa une extrême joie à Justin & à Justinien son neveu, que tout le monde regardoit comme l'heritier présomptif de la couronne. Déjà ils dressoient l'acte d'adoption, suivant la disposition des loix Romaines, lorsque Proclus conseiller d'Etat, garde du Trésor, & généralement estimé, prit la

liberté de faire ses remontrances. Il représenta au Prince, que l'attachement qu'il avoit montré jusqu'à ce jour étoit un sûr garant de sa fidélité, & du zéle dont il étoit animé pour la gloire de l'Empire. Mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de représenter à l'Empereur le piége que l'on dressoit aux Romains, en proposant l'adoption de Cosroez comme le prix de l'alliance & de la paix qu'on leur offroit : qu'en acceptant cette adoption, on mettoit la couronne des Césars dans un danger évident de passer par droit de succession sur la tête des Perses, puisque l'Empereur n'avoit point d'enfans ; & qu'on ne pourroit racheter le droit d'élection que par des guerres sanglantes, dont on ne verroit pas si-tôt la fin. Ses raisons furent goûtées par l'Empereur & par Justinien, qui suspendirent leur réponse.

Justin. An de N.S. 524. & suiv.

CV. Justin le refuse.

Cavade écrivit une seconde lettre à Justin, par laquelle il le prioit de lui envoïer des Ambassadeurs pour arrêter les articles de la paix, & de lui faire savoir de quelle maniere il vouloit accepter l'adoption. Proclus

JUSTIN. An de N.S. 524. & suiv.

montra encore plus d'opoſition à cette ſeconde démarche qu'à la premiere; il dit que ſi Cavade n'y voïoit pas ſon avantage, il témoigneroit moins d'empreſſement. Son avis étoit que l'on fît la paix le plûtôt qu'il ſeroit poſſible, & que l'on députât les premiers de l'Empire pour la conclure; que ſi le roi de Perſe demandoit en quelle forme on avoit réſolu de faire l'adoption de Coſroez, ils lui répondiſſent que les Romains n'adoptoient les Barbares que les armes à la main. Ce conſeil aïant été reçu unanimement, Juſtin donna l'audiance de congé aux ambaſſadeurs Perſes, & les aſſura qu'ils ſeroient bientôt ſuivis des ſiens.

CVI. Aſſemblée de Plénipotentiaires.

On choiſit de la part des Romains, pour la conférence des ambaſſadeurs Hypace neveu de l'Empereur, Anaſtaſe & Rufin, tous deux Patrices; Séoſe & Mébaude furent chargés des ordres du roi de Perſe. Ils s'aſſemblerent dans un lieu qui ſéparoit les deux Etats, & conférerent touchant les moïens de conclure la paix. En même tems Coſroez s'avança juſqu'au Tigre à deux journées de Niſibe,

fibe, dans le dessein de pâsser à Constantinople, aussi-tôt que les articles seroient signés. Dans la discussion des differends qui étoient le sujet des anciennes guerres, Séosé soûtint que les Romains retenoient injustement la Colchide, & qu'ils l'avoient usurpée sur les Perses, à qui elle avoit toûjours apartenu. Ces paroles aigrirent les Romains; ils ne purent s'entendre disputer une province qu'ils avoient conquise par le droit des armes. Quand ils dirent que l'on accepteroit l'adoption de Cosroez de la maniere qu'on faisoit celle des Barbares, les Perses s'emporterent, & leverent brusquement la séance sans avoir rien conclu.

Justin. An de N.S. 524. & suiv.

Les projets de Cavade aïant échoüé, il résolut d'en tirer vengeance par les armes. La fermeté des Ibériens dans leur foi lui en fournit un nouveau prétexte. Ces peuples, qui habitoient entre la Perse & la Colchide, n'aïant pas voulu renoncer à la religion Chrétienne pour embrasser l'idolatrie des Perses, Cavade les menaça de sa colere. Gyrgéne leur roi eut recours à la protection de Justin, qui lui pro-

CVIII. Cavade propose aux Ibériens de quitter la foi.

mit de le ſecourir. Cavade ſe plaignit de ce qu'il favoriſoit des peuples révoltés contre leur Souverain légitime. Tous deux envoïerent des troupes dans l'Ibérie ; mais leurs Généraux ne firent aucune action remarquable, & quelques-uns furent rapellés ſans avoir donné de combat.

JUSTIN. An de N.S. 524. & ſuiv.

CVIII. Beau trait de religion dans Juſtin.

Alors la nature parut en fureur contre le genre humain. Il arriva à Antioche un tremblement de terre effroïable, mêlé d'un feu ſi violent, que la plus grande partie de cette ſuperbe ville en fut renverſée ou réduite en cendres. Corinthe, Dyrrachium, Anazarbe en Sicile & Edeſſe éprouverent le même fléau, auſſi bien qu'un grand nombre d'autres endroits moins remarquables. Juſtin auſſi frapé de ces malheurs, que ceux qui en avoient été témoins & victimes, courut ſe proſterner aux pieds des autels, ſe dépoüilla humblement de ſes vêtemens Impériaux, pour prendre les habits d'un pénitent, & s'efforça d'apaiſer la colere de Dieu par des œuvres dignes d'un Empereur Chrétien.

La même année les Lombards ſep-

tentrionnaux quitterent leurs huttes, & allerent s'établir dans la Hongrie, où ils demeurerent quarante-deux ans. La suite nous aprendra comment ils chasserent les Goths de l'Italie, & de quelle maniere ils s'y établirent un nouveau roïaume.

Justin. An de N.S. 524. & suiv.

CIX. Les Lombards sortent de Hongrie.

Justin se sentant accablé de vieillesse & près de sa fin, voulut prévenir les troubles dont sa mort pouvoit être suivie. Il fit assembler le Sénat pour délibérer sur le choix de son successeur, & il leur proposa son neveu Justinien âgé de 45. ans. Les Sénateurs l'accepterent unanimement, & il fut aussi-tôt proclamé César avec la satisfaction & la joie de tout le peuple. Peu de tems après, Justin lui mit la couronne sur la tête en présence du Patriarche & des grands de l'Empire, & il donna les ordres pour le couronnement solennel, dans lequel Théodora, femme de Justinien, fut aussi proclamée Impératrice. Justin ne survêcut que fort peu à la joie que lui causa cette cérémonie; il mourut dans la soixante-dix-septiéme année de son âge, après un regne de neuf ans & deux mois, sous le Con-

An de N.S. 527.

CX. Mort de Justin.

JUSTIN. An de N.S. 527.

sulat de Mavortius seul : car cette charge n'étoit plus recherchée avec autant d'empressément que dans les siécles précédens ; le peu de cas qu'on en faisoit annonçoit sa fin prochaine.

CXI. Son car. êtere.

Le déplorable état où se trouvoient l'Eglise & l'Empire, lorsque Justin reçut la couronne, demandoient un Prince aussi habile pour guérir les maux de l'un & de l'autre. Le succès avec lequel il y réussit, lui a mérité plus de loüanges que n'en avoient acquis la plûpart de ses prédécesseurs, que leur naissance, leur fortune & leur éducation avoient placés sur le trône. C'est en effet moins du sang que de son régne que le Prince doit tirer sa véritable gloire. On a de la peine à comprendre comment un homme élévé comme un paysan dans les campagnes de l'Illyrie, sans connoissance des lettres ni des siences, a pu faire changer toute la face de l'Empire dans les six premieres années de son régne. Justin étoit un Prince très-judicieux ; il s'apliquoit avec soin à discerner le vrai ; & lorsqu'il l'avoit connu, il s'y attachoit constamment ; toutefois, avant que

de décider, il écoutoit volontiers le conseil des Ministres que sa prudence avoit choisis, & il n'hésitoit pas de réformer son jugement sur le leur. Mais surtout, ce Prince avoit de la religion, il l'aimoit, il cherchoit sincérement à la faire triompher; & il n'est plus étonnant que celui qu'il vouloit faire régner le sécourût de sa lumiere, & le conduisît dans ses démarches.

An de N.S. 527.



CHAPITRE II.

Depuis le commencement de Justinien jusqu'à la premiere abolition du Consulat.

Espace de 14. ans.

JUSTINIEN, XIV. Empereur de Constantinople.

JUSTINIEN. An de N.S. 527.

I. Maximes de Justinien.

JUSTIN étoit destiné à commencer la réforme de l'Empire, & Justinien à la consommer. Celui-ci formé par les mains de son oncle, plein des mêmes principes, occupé du même objet, ne pouvoit que marcher sur ses traces, perfectionner les fruits de son zele, rendre à l'Etat du moins une partie de son ancienne splendeur, & des provinces que les Barbares lui avoient enlevées depuis un siécle. C'est ainsi qu'il mérita le surnom de *Grand*.

Après que Justinien eût déclaré qu'il soutiendroit la doctrine des qua-

tre célebres Conciles généraux tenus à Nicée, à Constantinople, à Ephése & à Calcédoine, & qu'il puniroit tous ceux qui refuseroient de s'y soumettre ; il pensa à mettre ses frontieres à couvert des entreprises des Perses. Il envoïa Belisaire, qui sera désormais à la tête des armées & des affaires de l'Empire, élever un fort entre Mindone & Nisibe. Belisaire exécuta cet ordre avec une si grande diligence, & y emploïa tant de travailleurs, que l'ouvrage étoit déja fort avancé, lorsque les Perses lui firent savoir, que s'il ne l'abandonnoit pas, ils viendroient l'y contraindre à main armée. Comme il n'avoit pas assés de troupes pour leur résister, il apella Cutzez & Buzez qui commandoient les garnisons du mont Liban. Les Perses parurent peu de tems après, ils livrerent une bataille sanglante aux Romains, leur tuerent beaucoup de monde, firent un grand nombre de prisonniers, & entre autres Cutzez, remporterent une victoire complette, & raserent l'édifice jusqu'aux fondements.

Justinien. An de N.S. 528.

II. Les Perses remportent une victoire sur ses troupes.

Justinien voulut rétablir l'honneur

JUSTINIEN. An de N.S. 529.

III. Le Général Belisaire intimide les Perses.

de l'Empire par un nouveau combat, ou par une paix honorable. Il créa Belisaire Général de ses troupes, & lui envoïa toutes celles de l'Orient, avec ordre de marcher contre l'ennemi. En même tems il nomma Rufin ambassadeur à la cour de Perse, lui ordonnant de demeurer jusqu'à nouvel ordre à Hierapolis, sur les bords de l'Eufrate. Tandis que de part & d'autre on faisoit des propositions de paix, Belisaire aprit que les Perses avançoient contre Dara, où il s'étoit retranché, & qu'ils se flattoient d'emporter la ville d'assaut. Il fit à l'instant creuser près de la place un fossé profond, tracé sur differens angles, & rangea son armée en bataille entre ces lignes & la place. Les Perses étonnés du bel ordre dans lequel il avoit disposé les troupes Romaines, demeurerent en présence, sans oser commencer l'action.

IV. Combats singuliers.

Un jeune Perse plein d'ardeur ne pouvant soufrir cette inaction qui marquoit de la timidité, s'avança à cheval près des Romains, & demanda si quelqu'un vouloit risquer contre lui un combat singulier. Il ne se trouva

trouva qu'un domestique de Buzez, nommé André, qui osât accepter le défi. Jamais il n'avoit porté les armes en qualité de soldat; son occupation étoit de dresser les Athletes à Constantinople. André courut droit au Persan; & sans lui donner le loisir de se reconnoître, il lui lança un coup de javelot dans l'estomac qui l'étendit par terre; aussi-tôt il lui coupa la tête, & l'aporta aux piés du Géneral. Les Persans irrités de ce fâcheux succès, qu'ils regardoient comme un mauvais présage pour toute l'armée, firent partir un autre Cavalier connu de tout le monde par sa taille & sa bravoure extraordinaire. Il s'aprocha du camp des Romains, agitant avec orguëil son foüet, & défiant le plus hardi d'accepter le combat. André voïant que personne ne se présentoit, avança encore de son propre mouvement, & défit ce nouveau rival après un dangereux & pénible combat. Le cri de joie qui s'éleva de la ville & de l'armée Romaine, consterna les Perses. Comme la nuit aprochoit, ils s'en retournerent dans les campagnes

Justinien.
An de N.S. 529.

d'Ammodium, & les Romains rentrerent dans Dara.

JUSTINIEN. An de N S. 529.

V. Lettre de Belisaire.

Le lendemain Belisaire proposa par lettre au Mirrane, ou Général des Perses, de ne plus s'oposer à la paix. » Il ne faut, lui écrivit-il, que les premieres lueurs de la justice & du sens » humain, pour reconnoître que la » paix est le plus grand bien des Etats, » & que ceux qui la retardent sont les » plus cruels ennemis de l'humanité. » Le premier devoir d'un Général est » de la conclure le plus tôt qu'il lui » est possible. Lorsque vous commen- » çâtes à nous déclarer la guerre sans » aucun sujet, nous fimes tous nos » efforts pour en arrêter le cours; les » deux Princes s'y prêtoient avec le » même empressement, l'univers at- » tentif se flattoit de les voir bientôt » réunis. Vous avez rompu les con- » ferences des Ambassadeurs, vous » avez dissipé nos espérances & al- » lumé le flambeau de la guerre par » vos courses dans nos Provinces. » De telles fautes ne peuvent se ré- » parer qu'en retirant vos troupes des » terres de l'Empire, & en accéle-

Justinien. An de N.S. 529.

» rant la conclusion du traité, pour ne point attirer sur vous les maux qui suivroient nécessairement une plus longue guerre ».

VI. Réponse du Mirrane.

Le Mirrane répondit : « Je consentirois volontiers à faire tout ce que porte votre lettre, si elle venoit d'un autre que de vous. Mais comme vous êtes en possession de donner de belles paroles, & même de les confirmer par les sermens les plus solemnels, sans en faire voir aucun effet, nous sommes obligés de nous tenir sous les armes, pour n'être pas toûjours exposés à de pareilles infidélités. Préparez-vous à nous voir blanchir ici, ou à mourir les armes à la main, jusqu'à ce que nous aïons obtenu la justice qui nous est duë. »

VII. Autres lettres.

» Belisaire insista en ces termes : » Les Romains font peu de cas des reproches mal fondés. Bien-tôt vous verrez arriver l'ambassadeur Rufin, & le tems fera connoître la sincerité de mes paroles. Puisqu'on ne peut vaincre la résolution que vous avez prise de nous faire la guerre, vous nous trouverez toû-

JUSTINIEN.
An de N.S. 529.

» jours prêts à vous recevoir ; & » nous esperons que Dieu protecteur » de l'équité favorisera nos armes. » En nous présentant au combat, » nous attacherons au haut de nos » Enseignes les lettres qui auront été » écrites de part & d'autre sur ce su- » jet. .... Vous le pouvez, répliqua » le Mirrane ; nous sommes pareille- » ment assûrés du secours de nos » dieux. C'est sous leurs auspices que » nous prétendons vous livrer de- » main la bataille, & nous rendre » maîtres de la ville de Dara ; faites » ensorte que nous y trouvions le » bain & le dîner prêts ».

VIII.
Bataille sanglante où les Perses sont vaincus.

Il mena ses troupes le lendemain devant la place, les rangea en bataille, & leur dit quelques paroles, pour rapeller cette bravoure dont les Perses s'étoient toûjours piqués. Cependant Belisaire ne voulut commencer le combat qu'après-midi, afin de laisser affoiblir les Perses qui ne mangeoient que le soir, où ils faisoient un grand repas. Alors il donna le signal. Le premier assaut se fit par une horrible décharge de traits, qui formoient une ombre sur la terre,

semblable à celle des nuées. Mais quoique les Perses fussent du double plus nombreux que les Romains, ils ne les incommoderent que très peu, parce que le vent, qui leur étoit contraire, arrêtoit la vivacité de leurs fléches, & fournissoit des armes à l'ennemi. Quand ils les eurent épuisées, on en vint au javelot & à la lance. Il se fit un carnage affreux dans la mêlée; on ne pouvoit dire quelles troupes montroient plus d'ardeur. Tour à tour elles se glorifioient d'avoir remporté la victoire, & elles étoient consternées de l'avoir perduë. Elle ne se détermina que sur le soir en faveur des Romains, qui demeurerent enfin maîtres du champ de bataille, sans que les Perses osassent retourner à la charge pour prendre leur revanche.

Justinien. An de N.S. 529.

Cavade qui ne risquoit que la vie de ses peuples sans exposer la sienne, résolut de venger cette déroute. Il envoïa dans une contrée de l'Arménie qui relevoit des Romains, une nouvelle armée de trente mille hommes sous le commandement de Mermeroez, qui vint camper à trois jour-

An de N.S. 530.

IX. Nouvelle armée en Persarménie.

JUSTINIEN. An de N.S. 530.

nées de Théodosiopolis. Dorothée gouvernoit alors cette Province pour Justinien, & Sitta y commandoit les troupes. Lorsque les Perses furent arrivés dans la Persarmenie, on chargea deux soldats Romains d'aller reconnoître l'armée ennemie & de sçavoir quelles en étoient les forces. Ils se glisserent habilement dans le camp des Perses, & l'examinerent à loisir. Lorsqu'ils s'en retournoient, l'un d'eux fut pris par les Huns & chargé de chaînes; l'autre eut le bonheur de se sauver, & raporta fidelement tout ce qu'il avoit vû.

X. Premier effroi des Perses.

Sur son récit, les Généraux commanderent aux soldats de prendre promtement leurs armes, & de courir sur l'ennemi. Les Perses effraïés d'une irruption si soudaine n'oserent se mettre en défense; ils ne penserent qu'à prendre la fuite. Les Romains les poursuivirent avec ardeur, en tuerent un grand nombre, & revinrent enlever les dépoüilles du camp.

XI. Second effroi.

Cette déroute couvrit de honte Mermeroez & le remplit de fureur. Il rallia ses troupes dispersées, & revint contre les Romains, campés

près la petite ville de Satala. Sitta chef de l'armée Romaine alla se placer en embuscade derriere une de ces collines qui environnoient la place, & il dit à Dorothée de s'enfermer avec la garnison. Lorsque les Perses commençoient à attaquer la ville, il parut tout à coup sur la colline, étendit extrêmement ses troupes, & fit faire de grands mouvemens par la cavalerie. La poussiere qui remplit l'air, fit croire aux ennemis que les Romains les surpassoient de beaucoup en nombre, quoiqu'ils ne fussent que quinze mille hommes. Saisis de cette idée, ils abandonnerent l'attaque des murailles, & se réunirent tous en un seul bataillon. Les Romains se partagerent en deux corps, fondirent sur eux avec impétuosité, & obligerent les Perses à se séparer malgré toute la vigueur de leur résistance.

JUSTINIEN. An de N.S. 530.

Ils faisoient leur retraite en se défendant avec courage, & peut-être sans désespérer encore de la victoire, lorsqu'un capitaine Thrace, nommé Florentius la fit tout à coup pencher du côté des Romains. Il se jetta l'épée à la main sur un gros de Perses

XII. Leur déroute.

JUSTINIEN. An de N.S. 530.

qui défendoit leur Enſeigne, tua celui qui la portoit, & diſſipa les autres; mais en ſe retirant il reçut un coup de javelot qui lui donna la mort. Les Perſes ne voïant plus leur drapeau qui leur ſervoit de guide & de ſignal, furent ſaiſis d'un ſi grand effroi qu'ils ſe ſauverent en déſordre avec une perte conſidérable; & le lendemain ils ſe retirerent ſur leurs terres.

An de N.S. 531.

XIII. Remontrances de Rufin à Cavade.

Deux victoires remportées ſi près l'une de l'autre, deux grandes armées miſes en déroute & hors de combat, pluſieurs Grands de Perſe paſſés dans le parti de Juſtinien, lui donnerent lieu de croire que Cavade ne s'opoſeroit plus à la paix; il lui en envoïa faire les propoſitions par Rufin ſon Ambaſſadeur, qui étoit demeuré juſqu'alors à Hierapolis. Le Miniſtre lui expoſa les maux que la guerre cauſoit depuis près de quatre ans aux deux nations; il lui remontra qu'il étoit maître d'en arrêter le cours, puiſque lui ſeul y avoit donné lieu.

» Fils de Silvain, répliqua vivement Cavade, je ne daigne pas répondre à vos plaintes, perſuadé que les Romains ſont les auteurs

» de tout le mal. Si nous sommes en » possession des portes (a) Caspiennes, (ce qui fait le sujet de notre » division) remontez à l'origine de » la dispute, & vous verrez que nous » ne sommes pas coupables. Ambazu- » ce roi des Huns offrit de les vendre » à Anastase, & l'Empereur refusa de » les acheter, parce qu'il ne vouloit » pas faire la dépense d'y entretenir » une garnison. Après la mort d'Amba- » suce, je les enlevai aux Huns éga- » lement pour l'avantage des Romains » & des Perses, qui n'auroient plus » eu à craindre les incursions de ces » Barbares; j'y envoïai des troupes, » je les y ai fait subsister; je vous ai » donné le moïen de cultiver vos » terres, & de joüir de vos biens en » assûrance. Comment avez-vous re- » connu ces services? Aussi-tôt après, » Anastase lui-même fit fortifier Da- » ra, & bâtir Théodosiopolis sur nos

Justinien. An de N.S. 531.

XIV. Réponse de Cavade.

(a) Ces Portes Caspiennes sont un chemin fort étroit & long d'environ 3. lieuës; qui se termine à un roc escarpé & inaccessible, qui fait partie du mont Taurus en Cilicie, & qui n'a pour toute issuë qu'une ouverture que la nature elle-même a formée. Aléxandre le Grand y fit bâtir des portes & une citadelle, qui après plusieurs maîtres apartenoient alors à Ambazuce.

JUSTINIEN. An de N.S. 531.

» frontieres contre la foi d'un Traité » fait entre nous. Depuis ce tems, » nous avons été obligés de faire des » frais extraordinaires & d'endurer » des fatigues incroïables pour entre- » tenir deux armées, dont l'une em- » pêchoit les Maſſagetes de ravager » impunément vos terres & les nô- » tres ; l'autre étoit uniquement ocu- » pée à vous repouſſer de nos fron- » tieres. Il n'y a pas long-tems que » nous nous plaignîmes de ces injuſ- » tices, & que nous vous demandâ- » mes de contribuer aux frais néceſ- » ſaires pour la ſubſiſtance des trou- » pes qui gardent les portes Caſpien- » nes, ou d'abattre les fortifications » de Dara. Vous avez rejetté ces deux » propoſitions, & vous avez ajoûté » de nouvelles injures aux anciennes » marques de votre inimitié ; car ne » croïez pas que nous aïons oublié » les fortifications de Mindone. Il » dépend donc de votre choix d'a- » voir la paix ou la guerre, en nous » faiſant juſtice ou en nous la refu- » ſant. Soïez ſûrs que nous ne met- » trons point les armes bas, que vous » ne vous ſoïez joints à nous pour

» garder les portes Caſpiennes, & que » vous n'aïez démoli les murailles & » les tours de Dara ».

XV. Il envoïe ſes troupes dans la Comagene.

Une réponſe auſſi poſitive tenoit lieu de Manifeſte. En effet, quinze mille hommes de Cavalerie commandés par Azaréthès & un renfort de Sarazins conduits par leur roi Alamondare, entrerent au commencement de l'année ſuivante ſur les terres des Romains, non par la Méſopotamie, comme ils avoient accoûtumé, mais par la Comagene ou Eufratéſe, par où ils n'étoient jamais venus. C'étoit un conſeil d'Alamondare, qui avoit promis de ſurprendre par cette route la ville d'Antioche, la plus riche que les Romains poſſédaſſent en Orient; comme lui-même exerçoit ſans ceſſe de nouvelles hoſtilités contr'eux depuis l'Egypte juſques dans la Méſopotamie.

XVI. Beliſaire les fait retirer.

Beliſaire fut d'abord embaraſſé lorſqu'il apprit qu'ils faiſoient irruption par un endroit où l'on n'étoit pas en défenſe. Incertain ſi Cavade n'envoïeroit pas une ſeconde armée dans la Méſopotamie, il y laiſſa des troupes en garniſon, & marcha contre

JUSTINIEN. An de N.S. 531.

Alamondare à la tête de vingt mille combatans, & des mêmes chefs qui s'étoient ſignalés à Dara. Les Perſes effraïés de la ſavoir tout à coup dans les plaines de Calcide dont ils n'étoient qu'à cinq ou ſix lieuës, ſe retirerent le long de l'Eufrate. Beliſaire continua ſa marche, & campoit chaque nuit, où les Perſes avoient été la nuit précédente. Il ne vouloit pas que ſes troupes fiſſent de plus grandes journées, content d'avoir chaſſé les ennemis ſans qu'ils euſſent rien fait. Quoique toute ſon armée en fût mécontente, perſonne toutefois n'oſa lui en faire de plaintes.

XVII. Il veut empêcher les Romains de les combattre.

Il les pourſuivit de la ſorte juſqu'à la ville de Sura, où ils ſe préparoient à paſſer l'Eufrate pour rentrer dans les terres des Perſes ; il y paſſa la nuit, & étoit arrivé le ſoir du ſamedi ſaint, à l'heure même que les Perſes ſe hâtoient de partir. Quoique les ſoldats Romains ſe fuſſent préparés à la fête de Pâques par un jeûne qui duroit tout le jour, ils demanderent avec ardeur d'attaquer l'ennemi qui alloit leur échaper. Beliſaire eſſaïa de les retenir par des motifs de

sageſſe & de prudence. « Pourquoi, Justinien.
» leur dit-il, vous jetter & vous pré- An de N.S.
» cipiter dans le péril ſans néceſſité, 531.
» la plus grande victoire n'eſt-elle
» pas de ne ſouffrir aucune perte ?
» C'eſt un avantage que nous venons
» de recevoir de la fortune & de la
» crainte dont nos ennemis ſont fra-
» pés. Ils étoient venus pleins d'au-
» dace & d'eſpérance contre nous ;
» les voilà qui en ſont fruſtrés & qui
» ſe retirent avec la honte. En les for-
» çant de revenir, nous ne gagne-
» rons rien, quand même nous rem-
» porterions la victoire ; parce que
» nous ne ferons que chaſſer des gens
» qui ſont déja en déroute. Si nous
» la perdons, on nous acuſera d'a-
» voir négligé nos avantages, livré
» la victoire aux ennemis & expoſé
» les terres de l'Empire à la diſcretion
» du vainqueur. Le déſeſpoir où les
» Perſes ſont réduits, leur donneroit
» des forces, du courage & de la fu-
» reur ; ils nous trouveroient affoiblis
» par la longueur du chemin & la
» rigueur du jeûne ».

Ces motifs que la raiſon & une ſage politique inſpiroient, ne produi-

firent rien sur des esprits échauffés.
JUSTINIEN. Les Capitaines & les soldats mur-
An de N.S. murerent hautement ; ils l'acuserent
531. de lâcheté, d'abattre & de rendre
XVIII. inutile le courage des troupes : ils
Il ne peut y réussir. lui firent tous les reproches qu'une vaine ostentation de bravoure peut suggérer. Belisaire contraint de se rendre à leurs cris séditieux, changea de langage, sans faire connoître ses répugnances. Il leur dit qu'il n'avoit jamais douté de leur valeur, qu'il la reconnoissoit mieux que jamais, & qu'il en marchoit avec plus de confiance contre l'ennemi. Il les rangea en bataille, & alla aussi-tôt commencer l'attaque.

XIX. Les Romains sont défaits. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les Perses, transportés plûtôt par le désespoir & la fureur, que par les sentimens d'une bravoure naturelle, se retournerent avec impétuosité contre les Romains, ils leur lancerent une effroïable grêle de traits. Quand ils les eurent épuisés, ils en vinrent au javelot & à l'arme blanche, puis aux mains, & mirent en fuite l'aîle gauche de Belisaire, qui étoit toute composée d'étrangers. Les troupes

Romaines firent face long-tems avec un courage & une valeur intrépides ; mais enfin elles furent rompuës par la cavalerie des Perses, & se sauverent les uns sur les montagnes, les autres dans des forêts, & le reste dans des Isles. Belisaire fut le dernier qui abandonna le champ de bataille. Quoiqu'il eût reçu plusieurs blessures, il combattit toujours comme un simple soldat avec le même feu, qu'il avoit montré au commencement de l'action. Les ténebres l'aïant dérobé à l'ennemi, il gagna un vaisseau que le hazard lui fit trouver sur le bord de l'Eufrate, & alla rejoindre les compagnons de son malheur.

Justinien.
An de N.S. 531.

XX.
Cavade punit son Général.

Jamais victoire ne fut plus coûteuse & plus humiliante pour le vainqueur. Les Perses avoient perdu tant de monde dans cette bataille, qu'ils ne se trouverent pas même en état d'entrer sur les terres de l'Empire, ni de profiter de toute la foiblesse où les Romains étoient réduits. Azarethès ramena les débris de son armée en Perse, & aborda le Roi, en lui disant qu'il avoit vaincu les Romains. Lorsqu'il s'attendoit à un acceüil fa-

JUSTINIEN. An de N.S. 531.

vorable, & à recevoir le prix de sa victoire, Cavade lui demanda, combien il avoit pris de villes. Aucune, répondit le Mirrane. Vos troupes sont-elles complettes ? reprit Cavade. Cela est impossible, dit Azarethès, après le sanglant combat que nous avons essuïé. Le Roi voulut savoir jusqu'où montoit la perte. C'étoit la coûtume parmi les Perses de faire passer en revuë toute l'armée en présence du Prince, avant que de commencer la guerre ; chaque soldat jettoit une fléche dans de grandes corbeilles faites exprès, que l'on cachetoit du sceau roïal ; & quand ils étoient de retour, ils reprenoient tous une fléche ; par celles qui restoient, on pouvoit voir combien l'on avoit perdu de monde pendant la campagne. Le nombre en fut si grand dans cette occasion, que Cavade reprocha vivement au Mirrane le triomphe dont il se glorifioit. Il le priva de la récompense ordinaire des Généraux, qui étoit un cordon garni d'or & de pierreries, dont on noüoit les cheveux, marque d'une haute distinction, particuliere à

à ceux que le Roi vouloit honorer, comme l'anneau d'or, la ceinture ou écharpe, l'agrafe & autres semblables ornemens.

Justinien. An de N.S. 531.

Il est difficile à un Général de retrouver dans le public & à la cour, l'estime & la faveur où il étoit avant son départ. On lui fait un crime de toutes les villes qu'il n'a point prises, de toutes les batailles qu'il n'a pas gagnées; & dans ses victoires mêmes on voudroit qu'il n'eût teint le champ de bataille que du sang des ennemis. L'on ne pense pas que la victoire est communément d'autant plus glorieuse que les ennemis se sont mieux défendus, & qu'il a été plus difficile de les vaincre.

XXI. Faction des Bleus & des Verds à Constantinople.

Cette guerre, quelqu'importante qu'elle parût, n'étoit pas la plus dangereuse & la plus importante que Justinien eût à soûtenir; il en avoit une autre qui menaçoit de plus près & son trône & sa personne. Depuis quelque tems, les habitans des villes de Thrace étoient divisés en deux factions, de Bleus & de Verds, sans savoir pourquoi, dit Procope, auteur contemporain, qui ne s'explique pas

JUSTINIEN. An de N.S. 531.

davantage. Ils se battoient sans autre raison en toute rencontre, quoiqu'ils sussent bien que s'ils sortoient victorieux de leurs querelles, ce n'étoit que pour être conduits en prison par ordre du Prince, & de là au suplice. Le sang ni l'alliance n'étoient pas capables d'éteindre la haine qu'ils se portoient mutuellement; ils la conservoient toute leur vie, & elle augmentoit jusqu'à la mort. Quand les enfans d'une même famille se trouvoient d'un parti different, ils fouloient aux pieds sans scrupule toutes les loix divines & humaines. Pourvû que la victoire fût de leur côté, & que leur parti eût le dessus, ils ne s'embarassoient ni des malheurs ni des besoins de leur famille, ni des calamités & des pertes de l'Empire. Les femmes étoient plus âpres & plus ardentes à cette manie que les hommes Quelques unes suivoient la faction de leur mari; d'autres celle qui lui étoit contraire; & dans les disputes, soit de paroles, soit d'action, c'étoit le parti le plus à craindre & le plus violent.

Le Prevôt de Constantinople, pour-

suivant un jour des séditieux de l'une & l'autre faction, que l'on conduisoit au suplice, quelques furieux des deux partis se réunirent & les enleverent. Ils briserent ensuite les portes des prisons, en tirerent non seulement ceux qui y étoient pour la même cause, mais encore plusieurs autres accusés de différens crimes; ils tuerent les archers du Prevôt qui vouloient les arrêter, mirent le feu à différentes maisons de la ville, comme des ennemis courroucés qui l'ont prise d'assaut, & y commirent toutes sortes de brigandages. L'Eglise de sainte Sophie fut brûlée, une partie du palais, les bains publics, plusieurs édifices superbes; & une quantité immense d'or & d'argent fut perduë dans cet incendie.

Justinien. An de N. S. 531.

XXII. Ils excitent une violente sédition.

Justinien s'étoit renfermé dans le palais avec l'Impératrice & une partie des Sénateurs pendant cet affreux tumulte, qui dura plusieurs jours. Le cinquiéme, il envoïa ordonner à Hypace & à Pompée, neveux de l'Empereur Anastase, de se retirer dans leurs maisons, apréhendant qu'ils ne se missent à la tête des factieux

XXIII. Il soupçonne Hypace.

JUSTINIEN. An de N.S. 531. pour conjurer contre sa personne. Plus fidéles à l'Empereur qu'il ne le pensoit, ils lui représenterent que le peuple mutiné contre la juste sévérité des loix, ne manqueroit pas de vouloir faire l'un ou l'autre Auguste, & qu'il étoit plus à propos de permettre qu'ils restassent auprès de lui. Cette réponse augmenta les soupçons de Justinien, qui leur commanda de se retirer sans délai.

XXIV. Les Séditieux le proclament Auguste.

Le peuple informé de cet ordre, courut en foule à leur maison, proclama Hypace empereur, & le conduisit par force dans la place publique pour le mettre en possession de la puissance souveraine. Sa femme faisoit tous ses efforts pour le retenir; elle imploroit le secours de ses amis, & leur représentoit qu'au lieu de lui faire honneur ils le menoient à la mort. Mais la violence des factieux l'emporta sur ses pleurs; ils le traînerent à la place de Constantin & le proclamerent Empereur. Comme ils n'avoient point de diadême; ils lui mirent un collier d'or sur la tête.

Toutes ces violences jetterent Justinien dans la derniere perpléxité;

il ne savoit s'il devoit rester dans la ville, ou se sauver par mer. Ceux qui s'étoient renfermés avec lui, proposant tous un avis différent, l'impératrice Théodora prit la parole, & dit : « Ce n'est pas le tems d'examiner s'il convient à une femme de » décider en présence des hommes, » & de donner des conseils généreux » à des personnes timides. Quand on » est dans le dernier danger, chacun » doit pourvoir le mieux qu'il lui est » possible aux besoins communs. Je » suis persuadée que dans la triste si» tuation où nous sommes, nous ne » pouvons fuir, sans nous faire tort, » quand même nous serions assurés » de trouver notre salut dans la fuite. » Nous n'avons reçu la vie qu'à con» dition de la perdre ; mais celui qui » a été une fois revêtu de la pour» pre, ne doit plus vivre, quand il » en a été dépouillé. Je déclare qu'il » n'y aura que la mort qui pourra me » l'enlever, & que jamais je ne pa» roîtrai devant les hommes qu'en » qualité d'Impératrice. Pour vous, » Seigneur, ajoûta-t-elle, si vous » pensez à fuir, rien n'est plus facile ;

XXV.
Noble fermeté de l'Impératrice Theodora.

» vous avez de l'argent, vous avez » la mer, vous avez des vaisseaux. » Mais prenez garde qu'après avoir » quitté votre palais, vous ne quittiez bientôt cette vie avec aussi peu » d'honneur ; & souvenez-vous de » ce mot des Anciens : Que l'Empire est un glorieux tombeau. »

XXVI. Courage de Belisaire & de Mundus.

Ce discours de l'Impératrice ranima tellement les cœurs, que l'on ne pensa plus qu'à se défendre si l'on étoit attaqué. Cependant les soldats & les gardes du Prince parurent indécis, & ne voulurent se déclarer qu'après avoir vû l'événement de la sédition. Justinien mettoit toute son espérance dans Belisaire & dans Mundus. Le premier étoit revenu depuis peu de la guerre de Perse, & il avoit amené, outre ses fils, une élite de soldats armés de lances & de boucliers, qui s'étoient signalés en toute occasion. Le second avoit été nommé pour commander les troupes d'Illyrie ; il étoit revenu pour quelques affaires à Constantinople, & avoit à sa suite plusieurs compagnies d'Eruliens. Cependant Hypace aïant été conduit au Cirque, monta sur le trô-

ne, d'où l'Empereur avoit accoûtumé de regarder les courſes des chevaux & les combats des gladiateurs. Mundus ſortit en même tems du palais par la porte, nommée de la Coquille à cauſe de ſa rondeur, & alla avec Beliſaire attaquer Hypace. Mais quand ils furent à la ſalle des gardes, on lui refuſa le paſſage. Beliſaire retourna ſur ſes pas, & vint dire à l'Empereur que ſes gardes mêmes ſe déclaroient contre lui. Juſtinien lui dit de ſortir par la porte de bronze, que le feu avoit à moitié conſumée depuis trois jours ; il s'échapa ainſi à travers les ruines, & les reſtes d'un incendie qui n'étoit pas entierement éteint.

Justinien. An de N.S. 531.

Etant arrivé au Cirque, il gagna une galerie qui conduiſoit au trône, & prit ſes meſures pour forcer Hypace. Voïant que le peuple étoit en tumulte dans la place, & que perſonne ne ſe tenoit ſur ſes gardes, il mit l'épée à la main, & fit ſigne à ceux qui le ſuivoient de l'imiter & de charger rudement. Cette multitude qui ignoroit toutes les regles de la guerre, fut aiſément miſe en

XXVII. Ils fondent ſur les ſéditieux.

fuite par des troupes diſciplinées.
JUSTINIEN. Mundus parut auſſi-tôt avec les ſiens,
An de N.S. & fondit d'un autre côté ſur les sé-
531. ditieux, qui ne trouvoient aucune
iſſue pour s'échaper au carnage; il
en périt plus de trois mille.

XXVIII. Mort injuſte d'Hypace.

Comme ils n'étoient plus en état de faire aucune réſiſtance, & qu'il y avoit déja beaucoup de ſang répandu, Berode & Juſte, neveux de Juſtinien, arracherent Hypace du trône, & le conduiſirent avec Pompée devant l'Empereur. Pompée, qui ne s'étoit jamais vû dans une ſi triſte ſituation, & qui n'y avoit pas donné lieu, fondoit en pleurs. Hypace l'en reprit ſévérement, & lui dit, qu'il étoit honteux de gémir & de ſe plaindre, lorſqu'on ſouffroit la mort ſans l'avoir mérité : « Vous ſavez, » ajoûta-t-il, que nous n'avons formé aucune entrepriſe contraire au ſervice de Juſtinien, & que la fureur du peuple m'a traîné dans le Cirque, où malgré moi elle m'a revêtu de la pourpre. » Malgré cette proteſtation, l'Empereur les fit l'un & l'autre mettre à mort le lendemain, & voulut que leurs corps fuſſent

fussent jettés dans la mer. On confisqua leurs biens, & celui des Sénateurs du même parti. Plusieurs néanmoins furent rétablis, entr'autres les enfans d'Hypace, à qui Justinien rendit le bien de leur pere, dont il n'avoit pas encore disposé.

Justinien. An. de N.S. 531.

XXIX. Cavade refuse la paix.

Cet exemple de sévérité intimida les factieux, rallentit leur haine mutuelle, & laissa Justinien s'apliquer tout entier aux guerres étrangeres. Déjà il avoit fait alliance avec les Ethiopiens & les Omérites; & peu de tems après la grande bataille de l'Eufrate, il avoit envoïé Ermogéne demander la paix à Cavade. Ce Prince encore irrité des pertes qu'il avoit faites dans le dernier combat, rejetta la proposition; il dit que le sort des armes décideroit entre les Perses & les Romains.

An de N.S. 532.

XXX. Il envoïe ses troupes dans la Mésopotamie.

Au printems, il envoïa une nouvelle armée dans la Mésopotamie, sous la conduite du Charanange, d'Aphebéde, dont il avoit épousé la fille, & de Mermeroez. Comme ils ne trouverent point d'ennemis capables de les arrêter, ils mirent le siége devant Martyropolis, où Buzès

JUSTINIEN. An de N. S. 532.

& Bessas s'étoient renfermés pour la défendre. Cette ville étoit située à quinze ou seize lieuës d'Amide, en tirant vers le Nord, sur le fleuve Nymphius, qui sépare les provinces Romaines de la Perse. N'aïant que de très-foibles murailles, & aucunes provisions ni machines de guerre, elle n'auroit pas tenu long-tems, si Ermogéne & Sitta ne fussent promtement arrivés avec les troupes Romaines, pour affoiblir l'attaque des Perses en les obligeant de se défendre.

XXXI. Justinien les trompe par leur espion.

Justinien du fonds de son palais servit autant les assiégés, que s'il eût combattu en personne au pié de leurs murailles. Un espion des Perses vint lui donner avis que les Massagétes avançoient pour se joindre à eux, & entrer sur les terres des Romains. L'Empereur aïant reconnu par différentes preuves la sincerité de ses paroles, lui donna une somme considérable, & l'engagea à aller dire aux Perses qui assiégeoient Martyropolis que les Massagétes s'étoient laissé corrompre, & qu'ils tourneroient leurs armes contr'eux dès qu'ils seroient arrivés au camp. Ce raport mit les

Perses dans un extrême embarras : ils ne savoient s'ils devoient les recevoir, ou s'ils n'iroient pas prévenir leur infidelité.

Justinien. An de N.S. 532.

XXXII. Sitta les exhorte à la paix.

Les négociations de Sitta jetterent parmi eux de nouvelles incertitudes. Ne pouvant faire passer aucun secours dans la place, il envoïoit fréquemment des Héraults aux Commandans ennemis, pour leur faire entendre qu'en s'opposant à la paix, ils s'oposoient, contre leur intention, aux véritables intérêts des deux peuples. Ils assûroient que les Ambassadeurs de Justinien arriveroient incessamment pour pacifier les troubles, & qu'ils s'offroient de donner en ôtage les premieres personnes de l'Empire.

XXXIII. La mort de Cavade leur fait lever le siége.

Un courier de Perse, qui arriva dans le même tems, acheva de déterminer les Généraux. Ils aprirent que Cavade étoit mort, qu'il avoit nommé dans son testament Cosroez pour son successeur, que Coase son fils aîné s'y oposoit fortement, & que les peuples ne savoient encore qui ils devoient reconnoître pour leur souverain légitime. Cette nouvelle join-

JUSTINIEN. An de N.S. 532.

te à la crainte des Huns qui menaçoient les Perses, les détermina à lever le siége, & à rentrer dans leurs terres.

XXIV. Cosroez roi des Perses.

Cavade ne voïant point de ressource à la maladie dont il mourut, communiqua à Mébaude, son ami particulier, le dessein qu'il avoit de mettre sur le trône Cosroez le plus jeune de ses fils; mais il lui avoüa qu'il craignoit extrêmement que les Perses ne s'y oposassent. Mébaude lui promit de vaincre leur résistance, pourvû qu'il voulût lui remettre entre les mains l'acte par lequel il déclaroit Cosroez Roi des Perses. Cavade y consentit, & mourut les jours suivans. Après la cérémonie des funérailles, Coase voulut se mettre en possession du roïaume, comme l'aîné de la famille roïale. Mébaude s'y oposa, disant qu'il n'étoit permis à personne de s'emparer de l'autorité souveraine, sans le consentement des grands de l'Etat. Coase qui se croïoit assuré de leur suffrage, accepta la condition; mais lorsque les grands furent assemblés, Mébaude lut le testament fait en faveur de Cosroez. Le respect qu'on

avoit pour la sageſſe & pour les grandes qualités du teſtateur eut tant de pouvoir ſur l'aſſemblée, que Coſroez fut déclaré Roi d'une voix unanime.

XXXV. Paix avec les Perſes.

Ce changement de regne fit eſperer à Juſtinien qu'il ne trouveroit plus les mêmes difficultés pour conclure la paix. Il envoïa quatre Ambaſſadeurs à la cour de Perſe, & le Roi ſe rendit ſur les bords du Tigre pour traiter avec eux. Cavade ne s'étoit jamais montré ſi fier que ce Prince, ſoit pour écouter les propoſitions des Députés, ſoit pour leur faire les ſiennes, & n'en vouloir rien relâcher. L'Empereur & ſes Plénipotentiaires furent contraints de plier devant lui, & de lui acorder tout ce qu'il demandoit. La paix fut concluë, aux conditions qu'on lui donneroit une ſomme très conſidérable : Que toutes les places qui avoient été priſes durant la guerre ſeroient renduës : Que la ville de Dara ne ſeroit plus la demeure du Gouverneur : Qu'on n'en répareroit jamais les fortifications, & que les Ibériens auroient la liberté de ſortir de Conſtantinople ou d'y demeurer.

ſuada de dépoſer le Roi, comme un lâche, qui s'étoit laiſſé vaincre par les Maures, & qui avoit deſſein de livrer ſa Couronne à l'Empereur, & de flétrir à jamais le nom, le peuple & les deſcendans de Genſeric. La conjuration fut exécutée; Gelimer uſurpa l'autorité roïale, & Ilderic fut mis en priſon, la ſeptiéme année de ſon regne avec Hoamer ſon neveu & Evagée.

Justinien. An de N.S. 532.

XXXVIII. Remontrances de Juſtinien à Gelimer.

L'Empereur irrité de l'outrage fait à un Prince ſon ami, envoïa des Ambaſſadeurs pour repréſenter à Gelimer l'énormité d'un crime, qui le rendoit d'autant plus odieux à tout l'univers, qu'il ne lui reſtoit qu'un petit nombre d'années à attendre, pour joüir en qualité de Souverain légitime d'un trône qu'il ne poſſédoit qu'à titre d'uſurpateur & de tyran; puiſqu'Ilderic étoit fort âgé, & qu'il n'avoit pas d'autre ſucceſſeur. Gelimer reçut mal les Députés; il les renvoia ſans ſe mettre en peine de leurs remontrances, fit créver les yeux à Hoamer, & reſſerrer plus étroitement Ilderic & Evagée. Juſtinien lui répondit que puiſqu'il perſiſtoit dans ſon uſurpa-

JUSTINIEN. An de N.S. 532.

tion, il n'en troubleroit pas la joüissance; mais qu'il le prioit d'envoier à Constantinople Ilderic & ses neveux, pour les consoler par une vie douce & tranquille, du roïaume & des honneurs dont on les avoit dépoüillés; sans quoi il seroit obligé de prendre les armes.

XXXIX. Gélimer ne les écoute pas.

Gelimer lui fit cette réponse: « Je » ne me suis point emparé par force » du Roiaume, & je n'ai fait aucune » injure à ma famille. C'est la nation » des Vandales qui a déposé Ilderic, » pour empêcher les nouveautés qu'il » tramoit contre le trône de ses aïeux. » J'y suis parvenu suivant la loi du » païs, & par le suffrage de tous les » Grands de la nation. C'est une affai- » re dont la connoissance ne vous » apartient pas; les Princes doivent » gouverner leurs Etats sans se mêler » de l'intérieur des autres. Conten- » tez-vous donc de commander dans » votre Empire, & ne vous inquiétez » pas de ce qui se fait ailleurs. Si vous » violez l'alliance, & si vous prenez » les armes, nous serons obligés de » nous défendre, en protestant que » nous souhaitons d'entretenir la paix,

» qui a été jurée avec Zenon, de qui » vous tenez la place, comme nous » ocupons celle de Genferic ».

Justinien.

An de N.S. 532.

Ce fut cette dernière lettre qui engagea l'Empereur à se hâter de conclure la paix avec les Perses. Cependant lorsqu'il eut déclaré son dessein de porter la guerre en Afrique, tous les Grands de l'Empire, le Sénat, les Officiers, les soldats parurent consternez. On se rapella les malheurs arrivés à la flotte de Zénon, la défaite de Basilisque, la perte de tant d'hommes, & les sommes considérables qu'il en avoit couté. Jean préfet du Prétoire, aïant raporté au Prince les allarmes de ses sujets, il ralentit pour quelque tems l'ardeur de son zele & suspendit son projet. Mais un évêque d'Orient vint assûrer Justinien, que Dieu lui ordonnoit d'aller délivrer les Chrétiens d'Afrique de la persécution des Vandales. Cet avertissement acheva de le déterminer, & l'emporta sur toute autre considération.

XL. Justinien lui déclare la guerre.

Tandis que l'on préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition, l'Empereur voulut se rendre le Ciel

XLI. Il s'y prépare par des actes de religion.

favorable, en donnant des marques
JUSTINIEN. de son attachement à la Religion. Il
An de N.S. publia différentes loix contre les hé-
532. rétiques, principalement contre les Nestoriens; il fit réparer un grand nombre d'Eglises, que le tems ou la fureur des Ariens avoient démolies; il en construisit plusieurs nouvelles; & fit savoir à ceux qui faisoient des levées de soldats, qu'il n'en vouloit dans son armée aucun qui ne fût chrétien. En même tems, Pudentius Africain s'empara de Tripoli, & envoïa dire à Justinien qu'il n'attendoit que ses Généraux pour leur en remettre les cléfs. Godas gouverneur de Sardaigne lui manda pareillement qu'il abandonnoit le parti de Gelimer, dans la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir part aux cruautés qu'il exerçoit contre ses sujets & contre sa famille; & qu'il aimoit mieux obéïr à un Empereur équitable qu'à un Tyran furieux.

An de N.S. Tout étant prêt, Justinien fit la
533. revuë de ses troupes, qui montoient à dix mille hommes d'Infanterie &
XLII. Départ de la flotte. cinq mille chevaux, avec cinq cens vaisseaux pour le transport des armes

& des vivres. Lorſque la flotte fut prête à faire voile, le patriarche de Conſtantinople lui donna la bénédiction ſuivant l'uſage de ce tems-là. Beliſaire avoit le commandement général de toute l'armée, avec des pouvoirs auſſi étendus qu'ils le pouvoient être. Rigide obſervateur de la diſcipline, il ne ſouffrit aucun déſordre pendant le trajet; il étoit informé de tout, & ne pardonnoit rien; il condamna à mort deux Maſſagetes pour avoir aſſaſſiné un ſoldat, qui les avoit raillés dans leur ivreſſe. Il fallut toute ſa prudence pour empêcher le murmure des troupes, qui manquerent de vivres dès les premiers jours de l'embarquement. Jean préfet du Prétoire, chargé de fournir le pain aux ſoldats pour la navigation, ne l'avoit fait cuire que la moitié de ce qu'il devoit être, afin de gagner davantage ſur le poids, artifice digne d'un entrepreneur de vivres. Lorſque le pain eut pris l'humidité, ce ne fut plus qu'une pâte moiſie qui tomboit en poudre. Il en mourut cinq cens perſonnes, & Beliſaire cuire d'autres pains à Métone.

JUSTINIEN. An de N.S 533.

La flotte moüilla l'ancre aux côtes de Sicile vers la fin d'Août. Là Belisaire envoïa Procope l'historien à Syracuse, pour prendre connoissance des mœurs des Vandales, de leur maniere de combattre, & des préparatifs qu'ils faisoient pour le recevoir. Un ami de Procope lui donna un esclave nouvellement arrivé d'Afrique. Belisaire le reçut dans son bord, & promit de le renvoïer avec une grande récompense.

XLIII. Belisaire se fait instruire par un esclave.

XLIV. Il arrive en Afrique.

Sur les instructions qu'il en reçut, il fit débarquer les troupes au port de Caputvada à cinq journées de Carthage, contre l'avis des principaux Officiers, le troisiéme mois depuis l'embarquement. C'étoit un païs couvert de sable & sans eau, dont les soldats avoient cependant un extrême besoin, parce que celle qu'ils avoient dans leurs vaisseaux étoit corrompuë. Mais ceux qui travailloient aux retranchemens trouverent une source d'eau vive, qui sauva la vie aux hommes & aux animaux. Belisaire regarda cet événement comme un heureux présage, & il s'en servit pour encourager les Romains.

De-là il les fit avancer vers Carthage, d'où il venoit d'aprendre que Gelimer étoit sorti, après avoir fait mourir Ilderic avec plusieurs Seigneurs, qui n'avoient commis d'autres crimes que de vouloir demeurer fideles à leur Souverain. Le premier soin du Général fut d'établir un si bon ordre parmi ses troupes, que les Africains n'eussent aucun sujet de s'en plaindre. Il voulut qu'on païât exactement tout ce que l'on prendroit, comme si l'on eût été dans sa patrie & parmi les siens. Cette conduite fit trouver en abondance tout ce qu étoit nécessaire aux Romains. Plusieurs naturels du païs demanderent de porter les armes avec eux; les Chrétiens orthodoxes venoient se ranger sous leurs drapeaux, & les regardoient comme des hommes envoïés du ciel, pour les délivrer de cette cruelle persécution qu'ils souffroient depuis si long-tems.

XLV. Discipline de ses troupes

L'armée arriva à Carthage le 15. de Septembre veille de la fête de saint Cyprien Evêque de cette ville. Les Catholiques animés par la circonstance, attaquerent aussi-tôt les

XLVI. Il prend possession du trône de Gelimer.

JUSTINIEN. An de N.S. 533.

Vandales, qui s'étoient réfugiés dans l'Eglise dédiée à ce Saint; & après les en avoir chassés, ils célébrerent la fête avec la joïe & la magnificence qu'inspiroit ce succès. Belisaire prit possession du palais & du trône de Gelimer, où il jugea la cause de quelques marchands qui se plaignoient d'avoir été volés par un Romain. Il ordonna aux Officiers de Gelimer qui n'avoient pû le suivre, ou qui l'avoient abandonné, de lui servir un repas, tel que leur ancien maître en donnoit aux principaux des Vandales : ce furent les mêmes Officiers qui porterent les plats, qui donnerent à boire, & firent les autres fonctions. Belisaire y invita les principaux Officiers de son armée.

XLVII. Humanité de son triomphe.

Jamais vainqueur n'usa de la fortune avec tant de modération. Il entra dans Carthage à la tête d'une armée nombreuse & triomphante, sans que l'on entendît ni menaces, ni tumulte, ni désordre. Le commerce ni le travail des ouvriers n'y fut pas interrompu un instant; & dans un changement public de gouvernement & de maître, les boutiques demeure-

rent ouvertes & tranquilles comme à l'ordinaire. Belisaire donna ensuite ses ordres pour faire réparer les murailles. Procope assûre qu'il y avoit une ancienne prédiction dans la ville, qui étoit devenuë un proverbe familier aux enfans : G chassera B ; & B chassera G. On crut avoir trouvé le sens de l'énigme, en disant : Que Genseric avoit chassé Boniface, & que Belisaire chasseroit Gelimer.

XLVIII. Les Maures reconnoissent son autorité.

Salomon fut dépêché vers Justinien pour l'instruire du succès de l'expédition depuis le départ de Constantinople ; & lui dire que chaque jour on voïoit venir les Princes de la Mauritanie, de la Numidie & de la Byzacéne, reconnoître sa puissance, offrir leurs services aux Romains, & demander les marques de la dignité roïale selon la coûtume ; c'étoient un sceptre d'argent doré, des banderoles d'argent, une robe blanche qui s'attachoit sur l'épaule, une casaque Thessalienne avec une agrafe d'or, une tunique blanche & des brodequins dorés. Toutefois, ils n'assisterent de leurs armes ni les Romains ni les Vandales ; ils demeurerent neutres pendant toute la guerre.

JUSTINIEN. An de N.S. 533.

XLIX. Vains efforts de Gélimer.

Gelimer outré de se voir abandonné par toutes les puissances de l'Afrique, mit à prix les têtes des Romains, & donnoit de grandes récompenses à ceux qui lui en aportoient. Il assembla son armée autour de Carthage, & fit couper les canaux & les aqueducs, qui fournissoient de l'eau à la ville. Il se flattoit que les Carthaginois, en qui il n'avoit jamais reconnu d'affection pour les Romains, lui livreroient la place, & qu'un motif de religion feroit soulever les Ariens en sa faveur. Belisaire découvrit les intelligences qu'il avoit dans la ville, & fit pendre sur une hauteur, à la vuë du rempart, un nommé Laurus convaincu de trahison. La crainte d'un pareil supplice, & la douceur dont il usoit envers ceux qui se montroient fideles, retinrent les autres dans l'obéïssance.

L. Belisaire harangue ses soldats.

Lorsqu'il se crut assûré de l'affection des Carthaginois & des Barbares qu'on avoit associés aux Romains, tels que les Huns & les Massagétes, il les assembla tous hors de la ville, les avertit de se préparer à marcher contre l'ennemi, & leur parla ainsi,

pour

pour animer leur courage. « Com- Justinien.
» pagnons, je ne crois pas qu'il soit An de N.S.
» nécessaire de vous exhorter par de 533.
» longs discours, dans un tems où
» vous voïez Carthage & toute l'A-
» frique conquises par la seule idée
» que l'on a de votre valeur; les vic-
» torieux n'ont pas coutume de man-
» quer de cœur. Je ne vous demande
» que de demeurer semblables à vous-
» mêmes; le moment que vous pren-
» drez les armes, terminera vos fa-
» tigues, & ruinera l'esperance des
» ennemis; le travail n'est jamais si
» doux que quand il aproche de
» sa fin. Que la multitude des Van-
» dales, que leurs figures hideuses,
» que les efforts qu'ils font pour con-
» server leurs maisons, leurs femmes
» & leurs enfans, enfin que la fureur
» qui les transporte, ne vous décon-
» certent point. C'est la valeur &
» l'habileté dans la science des com-
» bats qui donnent la victoire; &
» vous l'emportez sur eux par l'un &
» l'autre de ces avantages. Rapellez
» vos anciens exploits, & les victoi-
» res que vous avez remportées sur
» les Perses; faut-il d'autres motifs

JUSTINIEN. An de N.S. 533.

» pour soutenir votre bravoure? Le » véritable guerrier a honte de démentir sa propre vertu. L'ennemi » au contraire déjà abattu par ses » disgraces, en aura moins de hardiesse. La crainte lui donnera de » l'épouvante, le souvenir de ses malheurs le jettera dans le désespoir, » & le désespoir lui ôtera la présence » d'esprit pour se défendre. Souvenez-vous du succès dont le ciel a » déja couronné vos armes; il s'irrite contre ceux qui rejettent ses » dons; & ce qu'il a fait pour vous » est un gage de ce qu'il vous réserve ».

LI. Jean commence la bataille.

Après ce discours, Belisaire fit partir toute la cavalerie, excepté cinq cens chevaux qu'il garda pour l'acompagner le lendemain avec les gens de pié. Ils joignirent les Vandales dans les plaines de Tricameron, à sept ou huit lieuës de Carthage. Gelimer & son frere Tzazon rangerent aussi-tôt leur armée en bataille, & mirent leurs familles & le bagage au milieu du camp. Les deux armées aïant été quelque tems en présence, Jean demanda à Belisaire une troupe

d'élite, paſſa un ruiſſeau qui ſéparoit les deux armées, & attaqua celle des Vandales. Tzazon qui commandoit en cet endroit, repouſſa vivement les Romains, ſans toutefois traverſer le ruiſſeau : Jean revint une ſeconde fois à la charge avec un plus grand nombre de cavalerie & fut encore repouſſé. Il s'avança une troiſiéme fois avec tout le régiment des Gardes & l'étendard de Beliſaire. L'épée des Vandales ſoutint généreuſement le choc de l'armée Romaine. Ils furent néanmoins enfoncés & pourſuivis juſques dans leur camp, avec perte de huit ou neuf cens hommes, du nombre deſquels fut Tzazon.

Justinien. An de N.S. 533.

LII. Défaite des Vandales, & fuite de Gelimer.

Beliſaire animé par ce premier avantage, qui ne lui avoit coûté que cinquante ſoldats, avança ſur le ſoir avec toute ſon Infanterie vers le camp des ennemis. Auſſi-tôt que Gelimer aperçut le mouvement des Romains, il monta à cheval, & s'enfuit preſque ſeul dans le fonds de la Numidie. Sa retraite demeura quelque tems ignorée des Vandales; mais dès qu'on ſçut qu'il avoit fui, ce fut un tumulte & un déſordre univerſel. On

JUSTINIEN. An de N.S. 533.

n'entendoit que les gémissemens & les cris des femmes & des enfans ; chacun ne pensant qu'à mettre sa vie en sûreté, abandonnoit le soin de ce qui lui étoit le plus cher. Les Romains se rendirent maîtres du camp, poursuivirent les fuïards pendant toute la nuit, tuerent les hommes & prirent les femmes & les enfans.

LIII. Suite de la victoire.

Depuis long-tems on n'avoit fait un si riche butin. On trouva tout l'or & l'argent que les Barbares avoient enlevé de la Gréce, de l'Italie, des Gaules, de l'Espagne, des Isles & des villes opulentes de l'Afrique, depuis quatre-vingt-quinze ans. Cette bataille, qui enrichit extrêmement l'armée Romaine, fut remportée vers le milieu du mois de Décembre de cette année 533. Belisaire envoïa des troupes à la poursuite de Gelimer, qui s'étoit retiré sur une montagne presqu'inaccessible. Son Sécretaire implora la clémence du vainqueur ; & il crut devoir mettre sa vie en sûreté, en lui livrant les trésors de son maître fugitif.

Aussi tôt Belisaire fit partir un vaisseau pour informer Justinien des prof-

périté de l'armée Romaine. Ce Prince ne travailloit pas moins efficacement à faire regner la paix, l'ordre & la justice dans ses Etats, par l'exacte observance des loix. Déjà en 528. la seconde année de son regne, il avoit chargé Tribonien & quelques autres célebres Jurisconsultes, de recueillir les plus belles & les plus utiles constitutions des Empereurs depuis Adrien, c'est-à-dire, depuis quatre cens ans, & de les mettre dans un meilleur ordre qu'elles ne se trouvoient dans les Codes Grégorien, Hermogenien & Théodosien. Tribonien ne tarda pas long-tems à répondre aux désirs de l'Empereur. La compilation dont il avoit été chargé parut l'année suivante 529. sous le nom de *Code de Justinien*. Le Prince rendit un Edit adressé au préfet du Prétoire, pour donner autorité de loi à tout ce qui étoit contenu dans ce Code. Il y déroge à toutes les autres constitutions des Empereurs qui n'y seroient pas comprises; il défend qu'on les cite en Justice, & assûre qu'il ne se trouve aucune contrarieté dans le Code qu'il présente.

LIV. Justinien fait publier le Code.

JUSTINIEN. An de N.S. 533.

On blâme cependant Tribonien, d'avoir tronqué une partie des loix, d'en avoir obſcurci pluſieurs, en retranchant les faits qui y avoient donné occaſion, & qui auroient beaucoup ſervi pour leur intelligence; d'en avoir ſéparé quelques unes en deux, ou réuni pluſieurs dans une ſeule; enfin d'en avoir attribué à des Princes qui n'en étoient pas les auteurs, ou qui avoient donné des déciſions contraires. L'ouvrage eſt diviſé en douze livres, dont chacun contient pluſieurs titres; le titre renferme pluſieurs loix, & chaque loi a différentes parties.

LV. Caractere de cette collection.

LVI. Digeſte ou Pandectes.

Mais quelque formelles, quelque préciſes que puiſſent être les loix, la variété des circonſtances fait naître tous les jours de nouveaux incidens qui paroiſſent en changer l'eſpéce, ou donnent occaſion d'en éluder le ſens. Alors il faut recourir aux lumieres des Magiſtrats & des perſonnes éclairées dans la Juriſprudence. Juſtinien fit une Ordonnance l'an 520. par laquelle il chargeoit Tribonien de choiſir quelques perſonnes parmi celles qui ſe diſtinguoient

dans la connoiſſance du Droit, pour composer un recueil des plus célèbres décisions des anciens Juriſconſultes, & de rédiger leur travail en cinquante livres. Tribonien s'y apliqua avec ſeize hommes habiles, & acheva l'ouvrage en trois ans. On lui donna le nom de *Digeſte*, c'eſt-à-dire, Compilation redigée avec ordre, ou celui de *Pandectes*, pour marquer qu'il renfermoit tout ce qui étoit néceſſaire aux déciſions de la Juriſprudence.

Justinien. An de N.S. 53.

Pendant qu'on travailloit à la compoſition du Digeſte, l'Empereur donna un nouvel ordre à Tribonien de faire, avec Théophile & Dorothée, un abregé des principes du Droit, pour en faciliter l'étude aux jeunes gens. Cet ouvrage fut encore exécuté avec beaucoup de ſoins & de diligence, & fini en 533. Juſtinien le publia la même année, ou plûtôt au commencement de la ſuivante, comme il ſemble qu'on le peut conclure par les titres qu'il prend à la tête de ſon Edit de promulgation, où il ſe nomme vainqueur des Vandales & maître de l'Afrique, ce qu'il ne

An de N.S. 534

LVII. Inſtituts.

JUSTINIEN. pouvoit ſavoir qu'au commencement de l'année 534.

An de N.S. 534. LVIII. Titres que l'Empereur y prend.

Ces titres méritent quelqu'attention. *Flavius-Juſtinien Ceſar, empereur des Allemands, des Goths, des François, des Germains, des Antes, des Alains, des Vandales, des Africains; pieux, heureux, illuſtre, vainqueur & toujours triomphateur, aux jeunes gens qui veulent étudier les loix: ſalut.* On ne voit pas pourquoi ce Prince ne prend aucune qualité par raport aux provinces de l'Aſie & de l'Égypte, dont il joüiſſoit paiſiblement; & pourquoi il affecte de ſe nommer Vainqueur & Souverain des Nations, qui ne lui étoient aucunement ſoumiſes; à moins qu'on ne diſe avec Baronius, que ces noms ont été mis après-coup. Cependant Agathias aſſûre que Théodebert, ou plûtôt Théodoric ou Childebert ſon frere, s'offenſerent de ce qu'il prenoit le titre d'empereur des François. Comme cet ouvrage ne renfermoit que les élémens de la juriſprudence, Juſtinien lui donna le titre d'*Inſtituts*, & en même tems l'autorité de loi.

Quel-

Quelqu'attention qu'il eût aportée à la compilation du Code, l'usage lui fit connoître qu'il y avoit plusieurs loix inutiles, & qui décidoient la même chose ; qu'il y en avoit d'autres qui ne s'accordoient point avec l'usage ; & que depuis qu'elles avoient été compilées, il avoit été obligé de faire plusieurs ordonnances sages & utiles, qu'il convenoit d'insérer dans ce volume. Justinien ne crut pas qu'il fût indigne de la majesté Impériale de réformer ce qui étoit sorti de ses mains. Il adressa pour cet effet un édit au Sénat de Constantinople ; déclarant que le premier Code seroit abrogé, & que le second auroit seul force de loi ; il le nomma *Codex repetitæ prælectionis*. Il fut publié l'an l'an 534.

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

LIX. Nouveau Code.

LX. Les Novelles.

Sous son régne, le corps du Droit civil ne fut composé que de ces trois parties, des *Instituts*, du *Digeste* & du *Code*. Mais après sa mort on en ajoûta une quatriéme, qui comprenoit ses dernieres constitutions. On nomma cette derniere partie *les Novelles*, ou *Autentiques*. Ce sont ces quatre recueils ou compilations qui forment

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

le corps entier du Droit civil, & qui s'obſervent encore aujourd'hui en France dans les provinces *de Droit écrit*, quoiqu'ils n'aïent pas lieu dans les païs *de Droit coûtumier*.

LXI. Suite des conquêtes de Beliſaire.

Beliſaire cependant continuoit ſes conquêtes. Il envoïa ſes troupes en divers endroits de l'Afrique, pour y réduire des places qui avoient été ſoumiſes aux Vandales, & dépêcha Cyrille en Sardaigne avec la tête de Tzazon. Dès que les habitans l'eurent reconnuë, ils ne firent aucune difficulté de renoncer à Gélimer, & de ſe reconnoître ſujets de l'Empire: ceux de Corſe ſuivirent leur exemple. Le vainqueur ſe rendit maître auſſi facilement de la grande ville de Céſarée en Mauritanie, du port de Sept, vers le détroit de Gibraltar, & des îles d'Ebuſe, de Majorque & de Minorque. Il trouva plus de réſiſtance au promontoire de Lilybée en Sicile, où il vouloit reprendre un Fort, que les Goths avoient enlevé aux Romains. Les Goths demandant à juſtifier le titre de leur poſſeſſion, il remit l'affaire à la déciſion de l'Empereur.

Gélimer étoit toujours sur la montagne de Papua, où il avoit passé un rigoureux hiver dans une disette affreuse, lui à qui de grandes richesses & une éducation amollie par la volupté, avoient renduës nécessaires mille délicatesses ou douceurs de la vie. Il étoit peu de Nations dans l'univers qui vécussent avec autant de sensualité que les Vandales, depuis qu'ils avoient acquis de si grandes richesses. Ils s'étoient accoûtumés au bain & à une table où l'on servoit tout ce que la terre & la mer ont d'exquis & de délicieux. L'or brilloit sur leurs vêtemens & sur leurs longues robes de soie. Ils emploïoient la plus grande partie du tems au théatre, au Cirque, à la chasse, à la danse, à la musique, & à d'autres divertissemens. Ils avoient d'agréables jardins, plantés de beaux arbres, & arrosés de quantité de fontaines; ce n'étoient parmi eux que festins & toutes sortes de plaisirs.

Justinien. An de N.S. 534.

LXII. Gelimer sur la montagne. Maniere de vivre des Vandales.

Les Maures, au contraire, habitoient dans des cavernes, où il n'étoit presque pas possible de respirer; ils n'en sortoient ni pour le froid, ni

LXIII. Maniere de vivre des Maures.

JUSTINIEN. An de N.S. 534. pour les chaleurs, ni pour aucune autre incommodité. Ils couchoient sur la terre; il n'y avoit que les plus considérables qui missent des peaux sous eux. Ils ne possédoient jamais qu'un habit, & ne le quittoient que quand il tomboit en lambeaux. Ils n'avoient ni pain ni vin, ni autre nourriture commune au reste des hommes; ils vivoient à la façon des bêtes, de ségle & d'orge cruds; voilà ceux que Gélimer & sa suite avoient pour ressource & pour compagnons sur ce rocher. Dès qu'il y fut, il commença à ne plus craindre la mort.

LXIV. Pharas écrit à Gelimer. Pharas, Erule de naissance, mais d'autant plus louable pour ses bonnes qualités, qu'elles étoient plus rares dans sa Nation, l'avoit tenu bloqué sur cette montagne pendant trois mois, lorsqu'il lui écrivit une lettre aussi humaine qu'on pouvoit l'attendre d'un barbare sans étude, sans politesse, sans éducation, pour l'exhorter à n'être pas ennemi de lui-même jusqu'à la mort, & à se confier à la générosité de Justinien, qui le traiteroit d'une maniere convenable à son rang.

Gélimer versa des larmes en lisant sa lettre, & y fit cette réponse : « Je » te remercie, mon cher Pharas, de » l'avis que tu me donnes ; mais je » regarde comme un mal insuporta- » ble de devenir l'esclave d'un en- » nemi injuste, que je voudrois noïer » dans son sang. Il me fait la guerre » sans sujet ; il m'envoïe, je ne sais » d'où, un Belisaire qui m'arrache le » sceptre, & me réduit dans la plus » affreuse de toutes les situations. » Qu'il prenne garde ; il est homme, » & il est Prince ; le ciel vengeur peut » lui rendre tout ce qu'il me fait. La » douleur m'empêche de t'en dire da- » vantage. Adieu, mon cher Pharas, » je te prie de m'envoïer un luth, un » pain & une éponge. » Pharas fut long-tems à chercher ce que vouloit dire la fin de cette lettre, jusqu'à ce que le porteur lui dit, que Gélimer demandoit un pain, parce qu'il n'en avoit pas vû depuis trois mois ; qu'il avoit besoin d'un éponge pour essuïer une plaie qui lui étoit venuë sur l'œil ; & qu'il le prioit de lui faire tenir un luth, pour accompagner une chanson qu'il avoit composée sur ses mal-

Justinien.
An de N.S. 534.
LXV.
Réponse des Vandales.

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

heurs. Pharas, touché de compaſſion, lui envoïa ce qu'il ſouhaitoit ; mais il n'en garda pas les avenuës de la montagne avec moins de précaution qu'auparavant.

LXVI. Scene de deux enfans affamés.

La longueur de cette eſpéce de ſiége épuiſa les proviſions & la nourriture des Maures, quoiqu'accoûtumés à ne vivre que de racines & d'herbes ſauvages. Le triſte témoignage qu'en vit Gélimer décida de ſon ſort. Une femme Maure avoit mis cuire ſous la cendre un peu d'orge pilé pour en faire un pain à la maniere du païs. Elle fut aperçuë de deux enfans, dont l'un étoit ſon fils & l'autre neveu de Gélimer. Tous deux mourans de faim, attendoient avec impatience que le pain fut cuit, afin de ſe jetter deſſus. Le petit Vandale plus avide ſaiſit le pain encore tout brûlant & plein de cendre, & le porta dans ſa bouche ; ſon rival lui ſauta au viſage, & lui donna pluſieurs coups pour arracher le pain d'entre ſes dents. La famine n'a point d'images plus naturelles.

Gélimer, témoin de cette tragique ſcene, n'eut plus la force de réſiſter à

Pharas ; il lui écrivit en ces termes :
» Enfin, mon cher Pharas, je me re- JUSTINIEN.
» connois vaincu, moins par la gran- An de N.S.
» deur des maux que j'ai soufferts & 534.
» que je souffre encore, que par la LXVII.
» derniere extrémité où sont réduits La constance de Gelimer en est vaincuë.
» ceux que la guerre envelope dans
» ma disgrace. J'ai résolu de suivre
» tes avis, je ne résiste plus au cour-
» roux de la fortune ; & je m'aban-
» donne à l'ordre des destins, quel-
» que part qu'ils me conduisent. Je
» ne demande plus qu'une grace,
» c'est que Belisaire m'assûre que
» l'Empereur exécutera de bonne foi
» ce que tu m'as promis en son nom.
» Aussi-tôt que j'aurai sa parole, je
» me rendrai avec tous les Vandales
» qui sont ici. »

LXVIII. Gelimer Prisonnier.

Pharas envoïa promtement cette lettre au Général, & le fit instruire de tout. Belisaire charmé de l'aprendre, députa quelques-uns de ses principaux Officiers, & les chargea de promettre de sa part à Gélimer, que ni lui ni les siens ne recevroient aucun mauvais traitement ; qu'ils ne manqueroient de rien, & que Justinien lui rendroit tous les honneurs

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

convenables. Ils porterent ces paroles avec Pharas au Prince infortuné, qui vint le recevoir au bas de la montagne, & partit aussi-tôt pour Carthage. Le Barbare en abordant Belisaire fit un éclat de rire, qui étonna tous les spectateurs. Les Romains crurent que la grandeur de sa disgrace & de son chagrin lui avoit affoibli l'esprit. Mais ceux qui l'accompagnoient assûrerent qu'il avoit tout son bon sens, & que ce transport étoit l'effet d'une profonde sagesse, par laquelle il se rapelloit son premier état, la gloire qui l'avoit environné, la crainte, la fuite, les miseres qui l'avoient suivi; il vouloit faire entendre qu'il n'y a rien dans la vie dont on ne doive rire & se moquer. Belisaire écrivit à l'Empereur, qu'il tenoit Gélimer prisonnier, & lui demanda la permission de le conduire lui-même à Constantinople.

LXIX. Belisaire le conduit à Constantinople.

Cette raison n'étoit qu'un prétexte, pour en cacher une autre plus importante, & détourner une tempête dangereuse qui le menaçoit. Quelques Officiers Généraux, jaloux de la gloire & de la confiance qu'il s'é-

toit acquiſes, avoient écrit au Prince qu'il formoit une conſpiration contre ſa perſonne, pour s'emparer de l'autorité ſouveraine. Beliſaire découvrit leur trame par une lettre interceptée, qui lui fut remiſe. Soit que Juſtinien mépriſât l'accuſation, ſoit qu'il eût d'autres motifs plus ſecrets, il ne jugea point à propos de la divulguer. Il envoïa Salomon lui dire, qu'il le laiſſoit libre ou de demeurer en Afrique, ou d'accompagner Gélimer.

LXX. Triomphe de Beliſaire.

Beliſaire prit ce dernier parti comme un moïen de ſe juſtifier. Il fut reçu dans Conſtantinople avec les mêmes honneurs que les anciens Romains déféroient aux Généraux qui avoient remporté les victoires les plus ſignalées. Perſonne n'avoit reçu ces honneurs depuis ſix cens ans, que Titus, Trajan & quelques autres en petit nombre. Il fit paſſer au milieu de la ville les dépoüilles & les eſclaves avec la pompe & l'apareil que l'on nommoit anciennement Triomphe. Les dépoüilles de l'ennemi qui lui ſervoient de trophées, étoient les habits à l'uſage du roi des Vandales,

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

les carosses de la Reine, des trônes d'or, des pierreries, des vases d'or, toute la vaisselle de Gélimer, une grande quantité d'argent monnoïé & non monnoïé, & les vases sacrés que Titus avoit enlevés du temple de Jerusalem, & que Genséric avoit emportés de Rome : Justinien les fit renvoïer à l'église des Chrétiens de Jerusalem.

LXXI. Gélimer en fait partie. Sa constance.

Le peuple étoit moins occupé à regarder ces richesses qu'à considérer Gelimer, dont la réputation étoit connuë depuis long-tems. Il marchoit à la tête de ses propres dépoüilles, accompagné de ses parens, & d'une élite de plusieurs Vandales des plus considérables par leur noblesse, leur taille, & leur bonne mine. Lorsqu'il entra dans le Cirque, & qu'il vit l'Empereur assis sur un trône fort élevé, & environné d'un peuple infini, il se rappella son ancienne grandeur, & sentit toute l'amertume de sa disgrace. Cependant, Philosophe jusqu'au dernier moment, il ne versa pas une larme, il ne poussa pas un soupir, pas même quand on lui ôta sa robe, & qu'on lui dit de se pros-

terner devant le Prince, Il se consoloit en répétant plusieurs fois ces paroles: « Tout ce qui est dans le monde n'est »que vanité ». Justinien lui assigna des terres dans la Galatie pour vivre avec ses parens ; mais il ne lui donna pas la dignité de Patrice, que Pharas lui avoit néanmoins promise, parce que ce Prince ne voulut pas renoncer à l'erreur des Ariens.

LXXII. Origine de la guerre avec les Goths.

La captivité de Gelimer fut le dernier exploit de la guerre contre les Vandales, qui demeurerent désormais sous la puissance des Romains. Salomon prit la place de Belisaire, & n'eut plus à combattre que les Maures, qui lui donnerent beaucoup de peines & de fatigues, pendant que Justinien s'engageoit insensiblement dans une nouvelle guerre avec les Goths, qui souleva contre l'Empire toutes les forces de l'Europe. On se souvient qu'à la mort de Théodoric le Grand, roi d'Italie, Atalaric son petit-fils monta sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle de sa mere Amalasonte ; & que cette Princesse n'aïant pu le faire élever dans les principes des sciences & dans

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

la pratique des vertus néceſſaires à un Prince, elle fut obligée de l'abandonner aux Goths, qui lui corrompirent l'eſprit & le cœur. Devenuë dans la ſuite elle-même un objet de haine pour les Grands de la nation, elle découvrit une conjuration formée contre ſa perſonne, & en fit mourir les premiers auteurs.

LXXIII. Amalaſonte perſecute Théodat.

La crainte, ou plûtôt l'inquiétude naturelle de ſon eſprit, lui fournirent un autre rival, ſur lequel elle exerça alternativement ſa haine & ſon affection. C'étoit Théodat ſouverain de la Toſcane & neveu de Théodoric; Prince timide, lâche, paſſionné pour l'argent, auſſi jaloux d'uſurper les terres de ſes voiſins que de conſerver les ſiennes. Amalaſonte avoit fait tous ſes efforts pour reprimer ſon avarice & ſon ambition; mais elle l'avoit tellement irrité, qu'il étoit réſolu d'abandonner la Toſcane à Juſtinien & d'échanger ſa principauté pour de l'argent & une dignité dans le Sénat, & d'aller paſſer le reſte de ſes jours à Conſtantinople. Il communiqua ſon deſſein à Hypace, archevêque d'Ephéſe, & à Démétrius

évêque de Philippes en Macédoine, afin d'en instruire l'Empereur, qui les avoit envoïés à Rome, pour consulter le saint Siége contre les Nestoriens du monastere des Acemétes.

Justinien. An de N.S. 534.

Peu de tems après, les Toscans accuserent Théodat devant Amalasonte, d'avoir chassé plusieurs particuliers de leurs terres, & d'avoir commis d'autres violences. La Reine manda Théodat à Ravenne comme son feudataire ; elle le condamna à restituer ce qu'il avoit usurpé, & le poursuivit jusqu'à ce qu'il eût satisfait.

LXXIV. Elle se reconcilie & le fait Roi d'Italie.

La mort du jeune Atalaric, que ses débauches avoient épuisé dès la huitiéme année de son regne, changea les dispositions de l'un & de l'autre. Amalasonte craignant d'être chassée par les Goths, ou du moins n'aïant plus d'autorité dans l'Etat, oublia les défauts du Prince de Toscane, & les mauvais traitemens qu'elle lui avoit fait souffrir ; elle s'imagina aussi qu'un bienfait signalé auroit assez de force pour en effacer le ressentiment dans celui qu'elle avoit persecuté. Elle l'apaisa par ces raisons

JUSTINIEN. An de N.S. 534.

spécieuses : Qu'elle n'avoit traversé ses desseins que pour mieux sauver les aparences dans l'esprit du peuple animé contre lui, & pour le faire succéder au roïaume d'Atalaric, qu'elle voïoit bien être menacé d'une mort prochaine. Elle lui offrit en même tems de le faire déclarer Roi, à condition qu'il lui feroit part du gouvernement. Théodat en donna toutes les assûrances qu'elle voulut, & le jura d'autant plus volontiers, qu'il jugeoit qu'il seroit par ce moïen plus en état de venger les injures qu'il en avoit reçuës. Il fut donc couronné, & l'on députa vers l'Empereur pour lui en porter la nouvelle.

LXXV. Il la fait mourir en prison.

A peine fut-il en possession du Roïaume, qu'il fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis. Il traita favorablement les enfans de ceux qu'Amalasonte avoit fait mourir, & il fit mourir ceux pour qui elle avoit le plus d'affection. Il la mit elle-même en prison dans une Tour bâtie au milieu du Lac de Vulsine, en Toscane, où elle mourut de chagrin peu de mois après.

Justinien, informé de la perfidie

& des cruautés de Théodat, en prit occasion de lui déclarer la guerre. Il envoïa d'abord des Ambassadeurs en France pour expliquer les motifs de sa déliberation, & exhorter les François à l'aider de leurs troupes, pour chasser une nation barbare, qui s'étoit emparée par violence de l'Italie. Les présens qu'il leur faisoit, & les promesses d'en envoïer encore de plus précieux gagnerent les François, qui conclurent avec lui une ligue offensive.

LXXVI. Justinien lui déclare la guerre.

Tandis que par ses ordres Mundus se rendoit maître de Salone en Dalmatie, où il remporta un grande victoire sur les Goths, Belisaire arrivé sur les côtes de Sicile avec la flotte, s'empara de Catane, de Syracuse, de Panorme & de plusieurs autres villes, par force ou par composition, & mit toute l'Isle à contribution. Son entrée dans Syracuse fut remarquable, en ce qu'elle se fit le dernier jour de son Consulat, & qu'il étoit environné d'une armée victorieuse, & d'une multitude incroïable de peuple, à qui il jettoit des médailles d'or. Au bruit des prospérités Romaines,

LXXVII. Succès des Romains.

JUSTINIEN. An de N.S. 535.

LXXVIII. Théodat consent à tout, même à céder son Roiaume.

Théodat saisi de fraïeur apréhenda de retracer les malheurs de Gelimer. Il traita avec Pierre, Ambassadeur de Justinien à Ravenne, aux conditions les plus humiliantes: Qu'il abandonneroit la Sicile; Qu'il envoïeroit tous les ans à l'Empereur une couronne de trois cens marcs d'or; Qu'il lui fourniroit trois mille soldats quand il en auroit besoin; Qu'il ne pourroit sans son consentement punir de mort ou d'exil un Prêtre ou un Sénateur; Que quand il voudroit donner à quelqu'un une place dans le Sénat, ou l'honorer de la dignité de Patrice, il seroit tenu de demander l'agrément de l'Empereur; Que dans les aclamations populaires l'Empereur seroit toûjours nommé avant lui; Que jamais on ne lui érigeroit de statuë qu'on n'en mît une de l'Empereur à sa droite. Après avoir signé ces articles, il demanda à Pierre s'il croïoit que l'Empereur en fût satisfait. L'Ambassadeur ne put lui en donner d'assûrances positives. Théodat frapé d'une nouvelle terreur, promit d'abdiquer la couronne : il le jura, & la Reine confirma son serment.

Il

Il le rompit avec autant de légéreté qu'il l'avoit fait. Les Goths étant rentrés dans la Dalmatie, rencontrerent Maurice fils de Mundus, qui s'étoit avancé avec quelques troupes, plûtôt pour reconnoître le païs que dans la vuë de combattre; ils le chargerent avec tant de fureur qu'il ne se sauva pas un Romain du champ de bataille. Mundus transporté de fureur, marcha contre les Barbares, & eut le même sort que son fils. La renommée l'eut bien-tôt apris à Rome. Théodat, qu'une simple lueur de fortune élevoit aussi facilement qu'il se laissoit abattre par les disgraces, oublia tous ses sermens, & se moqua des Ambassadeurs.

Justinien. An de N.S. 535.

LXXIX. Il viole ses sermens.

L'Empereur irrité de se voir ainsi trompé, envoïa Constantien dans la Dalmatie, avec ordre d'y lever des troupes, d'en chasser les Goths & de leur enlever Salone qu'ils avoient reprise. Il exécuta tous ces ordres avec succès, & contraignit les Barbares de se retirer à Ravenne.

LXXX. Les Goths chassés de la Dalmatie.

Belisaire reçut ordre en même tems d'entrer dans l'Italie, & de ne point épargner les Goths. Après

JUSTINIEN. An de N.S. 536.

avoir laissé des garnisons à Syracuse & à Panorme, il traversa avec sa flotte de Messine à Rége. Tous les naturels du païs acoururent en foule se soûmettre à sa puissance; tant par l'impossibilité où ils se croïoient de défendre des places ruinées, que par l'aversion qu'ils avoient pour la domination des Goths. Ebrimut, gendre de Théodat, s'y rendit avec une nombreuse suite; & peu de tems après, il passa à Constantinople où Justinien le combla d'honneurs.

LXXXI. Belisaire en Italie.

LXXXII. Siege de Naples.

De Rége, Belisaire fit marcher les troupes jusqu'à Naples, tandis que les vaisseaux étoient à la rade. La ville résista pendant vingt jours à ses efforts, par la faction des Goths & de quelques particuliers qui rendoient odieux le gouvernement de Justinien. Déjà Belisaire pensoit à donner ses ordres pour lever le siége, & aller commencer celui de Rome, où Théodat s'étoit retiré, lorsqu'un soldat Isaurien lui aprit qu'on pouvoit aisément entrer dans la ville par un aqueduc, que les Romains avoient coupé pour ôter l'eau aux Napolitains. Belisaire alla lui-même

examiner l'endroit, & résolut d'en faire usage. Néanmoins avant que d'en venir à l'exécution, il envoïa sommer de nouveau les assiégés de se rendre, pour éviter le carnage & la fureur du soldat qui prend une ville d'assaut.

JUSTINIEN. An de N.S. 536.

LXXXIII. Prise de la ville.

Comme ils traiterent cet avis de vaine menace, il découvrit son dessein à Magnus & à Ermès, deux de ses principaux Officiers; il leur commanda de prendre des flambeaux & d'entrer dans l'aqueduc avec quatre cens hommes d'élite au milieu de la nuit. Il leur donna deux trompettes qui devoient sonner quand ils seroient arrivés, tant pour l'avertir du succès, que pour jetter la terreur dans l'esprit des citoïens. Tandis qu'ils avançoient, Bessas entretenoit les sentinelles du bas des remparts, pour les empêcher d'entendre le bruit des Romains qui s'avançoient dans l'aqueduc, & il les exhortoit à se rendre. Lorsque les soldats furent arrivés dans la place, ils donnerent le signal par le son des trompettes; toute la ville fut aussi-tôt en émotion. Les uns se renfermoient dans

» ait rendu les maîtres d'une ville que » l'on croïoit imprenable ; pourquoi » ne pas répondre à cette faveur, & » montrer par la douceur dont nous » userons envers les vaincus, que » nous méritions de les vaincre? Met- » tez des bornes à votre haine, & ne » l'étendez pas plus loin que la guer- » re. Le vainqueur ne doit point fai- » re de mal aux vaincus ; en leur don- » nant la mort, il perd de ses sujets, » au lieu de se défaire de ses ennemis. » Il est honteux à ceux qui les ont » vaincus de se laisser vaincre par le » desir aveugle de la vengeance. Gar- » dez l'or & les richesses comme la » récompense de votre valeur ; mais » rendez les enfans à leurs peres & » les femmes à leurs maris ; faites-leur » sentir par ce trait de générosité de » quels amis ils vouloient se priver » par leur imprudence. » Ce discours fit impression sur les soldats, qui cesserent leurs violences ; & les Napolitains perdirent & recouvrerent dans un même jour leur liberté.

JUSTINIEN. An de N. S. 536.

LXXXV. Vitigis élu roi des Goths. Massacre de Théodat.

En s'arrêtant trop dans sa conquête, Belisaire donna le tems aux ennemis de susciter de nouveaux trou-

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

bles qui prolongerent la guerre & la rendirent plus cruelle. Les Goths, qui étoient à Rome & aux environs, s'étonnoient depuis long-tems de l'assoupissement de Théodat. L'inaction où ils le voïoient, lorsqu'il falloit s'oposer avec force aux progrès des Romains, leur fit soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec l'Empereur, & ils l'accuserent hautement d'être l'auteur des calamités publiques. Ce mécontentement fit qu'ils s'assemblerent à Régéte, à quinze ou seize lieuës de Rome, & élurent pour leur roi Vitigis, plus connu par son courage & ses belles actions, que par son origine. Aussi-tôt que Théodat l'eut apris, il sortit de Rome, & se sauva vers Ravenne. Le nouveau Roi chargea Optaris de le poursuivre, & de l'amener mort ou vif. Il ne pouvoit charger de cette commission un homme plus disposé à obéir. Optaris, ennemi de Théodat, le joignit dans un grand chemin ; & cherchant plûtôt à assouvir sa haine qu'à satisfaire Vitigis, il se jetta sur le Prince fugitif, & le massacra comme une victime de sa colere & de sa vengeance.

Justinien. An de N.S. 537.

LXXXVI. Belisaire dans Rome.

Vitigis commit la même faute que Belisaire. Au lieu de s'emparer de Rome aussi-tôt après son élection, il se laissa prévenir par le Général des Romains. Belisaire mit garnison dans Naples & dans la citadelle de Cumes, qui étoient les deux seules places fortifiées qu'il y eût alors dans la Campanie, & s'avança vers Rome. Les Goths d'autant plus effraïés de son arrivée, que les Citoïens avoient beaucoup de penchant pour l'ancien gouvernement Romain, commencerent à désespérer de pouvoir garder la place; ils sortirent par la porte Flaminia en même tems que l'ennemi entroit par celle d'Asinaria. Belisaire y fut reçu le 9. de Decembre, & l'onziéme année du régne de Justinien. Il envoïa à l'Empereur les clefs de la ville, avec Leudaris, que les Goths en avoient établi gouverneur, & qui avoit dédaigné de se sauver avec eux. Il fit réparer les fortifications, élever des parapets pour mettre les sentinelles à couvert, & creuser un large fossé qui environnoit la ville. Les Romains admiroient sa vigilance, & la sagesse de sa con-

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

duite; mais ils étoient fâchés de voir les préparatifs qu'il faisoit pour soutenir un siége dont ils étoient menacés. Le nom de siége leur rapelloit tous maux que leur ville avoit endurés depuis un siécle & au-delà. Le général Romain, pour les rassûrer, remplit leurs magazins des bleds qu'il avoit aportés de Sicile; il en fit venir d'autres, & obligea d'amener dans la ville toutes les provisions qui étoient à la campagne.

LXXXVII. Vitigis s'avance vers Rome.

Dans l'espace de quelques mois il conquit presque toute l'Italie, soit par lui-même, soit par les armes de ses Lieutenans, qui s'avancerent jusqu'auprès de Ravenne. Vitigis ne s'y étoit retiré que pour attendre Marcias, qu'il avoit envoïé chercher du secours dans les Gaules; il en sortit, & marcha à la tête de ses troupes du côté de Rome. Le bruit de sa venuë jetta Belisaire dans une étrange inquiétude. Le peu qu'il avoit de soldats lui faisoit souhaiter d'en recevoir de Constantin, & de Bessas, apliqués à la conquête des hautes provinces de l'Italie; mais il craignoit de dégarnir les places qu'ils avoient

avoient soumises, & de les abandonner aux Goths. Il leur manda de ne laisser des garnisons que dans les principales, & de venir le joindre avec le reste de l'armée.

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

LXXXVIII. Grand combat où Bélisaire se signale.

Ils arriverent avant Vitigis; & aussi-tôt que ce Prince fut au pied des murailles il attaqua les Romains. Belisaire sortit à la tête de son armée, & ne fit pas moins le devoir d'un soldat que celui de Commandant. Quelques transfuges, que la fraïeur avoit jettés la veille dans le parti des Goths, avertirent qu'il montoit toujours dans les batailles un cheval bai, qui avoit la tête blanche; ce fut un signal pour faire tomber tout l'effort des Barbares sur sa personne. Ils n'eurent d'attention & d'empressément, que pour le trouver & le mettre en piéces. Ils le reconnurent aisément aux indices qu'on leur en avoit donnés; mais il soûtint par sa valeur & par l'affection de ses gardes, tous les coups qu'ils lui porterent; il en tua même de sa main un nombre considérable, sans recevoir aucune blessure, & mit les autres en fuite. Il rentra triomphant dans la ville au commen-

JUSTINIEN, An de N.S. 537.

cement de la nuit, & la porte par où il passa en fut nommée la porte de Belisaire.

LXXXIX. Vitigis lui envoie des Ambassadeurs.

Loin de se rebuter, Vitigis n'en fut que plus animé contre les Romains. Il assiégea le côté de la ville qui lui parut le plus foible, il y fit sept retranchemens, & coupa les quatorze aqueducs qui portoient de l'eau dans toute la ville ; ouvrage des anciens Romains. C'étoient de grandes voûtes bâties de briques, dans lesquelles un homme à cheval pouvoit entrer aisément avec ses armes. Il sut que les citoïens étoient déjà fort las de la longueur, des fatigues & des dangers du siége, & qu'ils murmuroient hautement contre Belisaire. Pour augmenter la division & les plaintes, il envoïa des Ambassadeurs au Général des Impériaux, avec ordre de lui parler en présence des Capitaines, des Sénateurs & du peuple. Ils lui dirent que si c'étoit le courarage qui l'avoit conduit, il en oublioit les premiers sentimens, en demeurant enfermé dans l'enceinte d'une ville qu'il épuisoit par ses lenteurs; mais que si c'étoit la témérité, il n'a-

voit qu'à marquer son repentir ; & & qu'on lui accorderoit une libre retraite, avec tous les honneurs de la guerre. Ils reprocherent en même tems aux citoïens de prendre les armes contre leur Souverain légitime, & de le trahir en se trahissant eux-mêmes.

Justinien. An de N.S. 537.

XC. Comment Belisaire lui répond.

Belisaire ne fut point embarassé de la réponse. Il dit aux Ambassadeurs : « Comme nous ne formons pas nos » résolutions sur vos idées, nous ne » vous demandons point conseil sur » ce que nous avons à faire ; chacun » se conduit comme il le juge à propos. Je vous montrerai dans le tems, » que je ne crains ni vos menaces ni » vos défis ; & le jour viendra où » vous chercherez à vous cacher sous » les buissons. Quand nous tenons » Rome, nous tenons une ville qui » nous apartient, dont vous vous » êtes autrefois emparés injustement, » & que vous ne voïez qu'avec dou» leur rentrée sous la puissance de ses » véritables maîtres. C'est vous faire » illusion que de croire qu'il vous sera » aisé de la reprendre. Jamais Belisaire » ne consentira à vous la rendre tant

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

» qu'il vivra. » Aucun des Romains n'osa le contredire ni répondre aux Députés ; tous demeurerent dans le silence.

XCI. Vitigis fait préparer des machines.

Quand Vitigis eut demandé à ses Ambassadeurs de quelle maniere Belisaire les avoit reçus, & ce qu'ils en pensoient ; ils lui dirent que ce n'étoit pas un homme qu'il fallût espérer d'intimider. Résolu d'en venir aux effets, il fit construire toutes sortes de machines de guerre, des beliers, des loups, des ballistes, des échelles & des tours aussi hautes que les murailles, appuïées sur quatre rouës, afin de les transporter de côté d'autre par le moïen des bœufs qu'on y atteloit. Le dix-huitiéme jour du siége, il les fit aprocher du rempart pour donner l'assaut, & le seul aspect de ces préparatifs remplit de fraïeur le cœur des Romains.

XCII. Il est repoussé dans ses attaques.

Ils se déchaînerent contre Belisaire, qui ne fit qu'en rire & les railler. Pour leur faire voir que ce n'étoit point par une vaine bravade, il tira une fléche sur un des Officiers ennemis, lui perça le cou, & le renversa par terre. Le peuple augurant bien de

cette action poussa un grand cri de joie. A l'instant Belisaire tira un second coup avec un pareil succès, & le peuple élévant un cri encore plus grand que le premier, se crut comme assûré de la victoire. Alors le Général donna ordre de tirer, principalement sur les bœufs attelés à la tour; dans un moment ils furent hérissés de traits, la machine demeura immobile, & les Goths essuïerent tous les traits des Romains. Vitigis repoussé dans cet endroit, alla promtement donner l'attaque dans un autre, où il se flattoit de ne pas trouver une si grande résistance. Les Romains le reçurent avec une ardeur incroïable; ils déchargerent sur les Goths une grêle de traits; & quand les pierres commencerent à manquer, ils briserent plusieurs statuës pour leur en jetter les morceaux. Mais bientôt Constantin vint au secours, & fit reculer l'ennemi au-delà du Tibre.

XCIII. Il perd trente mille hommes.

Peu de jours après, ils revinrent à la charge. L'armée Romaine fit sur eux une vive sortie, mit les Barbares en déroute, & brûla leurs ma-

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

chines. Ils perdirent en cette journée trente mille hommes, selon le témoignage de leurs Chefs ; & le nombre des blessés égala celui des morts. L'attaque avoit commencé le matin & ne finit que le soir. Tandis que les Romains passoient la nuit à dépoüiller les morts, & à chanter des vers à la loüange de Belisaire, les Goths n'étoient occupés qu'à panser leurs malades, & à regretter leurs pertes. Belisaire fit partir un vaisseau pour informer l'Empereur de tout ce qui s'étoit fait depuis le commencement du siége, & le prier d'envoïer incessamment des troupes & des vivres à Rome, pour gagner de plus en plus l'affection du peuple.

XCIV. Belisaire fait sortir de Rome les bouches inutiles.

Quelques grandes que fussent les pertes de Vitigis, il lui restoit encore une armée considérable. Les Goths dispersés en differentes provinces venoient d'eux-mêmes à son secours ; il ne renonçoit point au siége, & se flattoit de prendre la ville par la faim, s'il ne pouvoit vaincre l'ennemi par la force des armes. Belisaire comprit son dessein. Pour éviter la famine & les murmures qu'elle entraîne, il

fit passer à Naples les femmes, les enfans, les esclaves & les autres bouches inutiles. Il ordonna la même chose aux Officiers qui avoient des domestiques, leur déclarant qu'il ne pouvoit plus leur distribuer chaque jour que la moitié des vivres qu'il leur donnoit auparavant; mais qu'il leur donneroit l'autre moitié en argent. Plusieurs citoïens se retirerent dans la Campanie.

Justinien. An de N.S. 537.

Alors des ennemis du Pape Silvere le rendirent suspect au Général de l'armée. Ils l'accuserent d'avoir écrit aux Goths, pour les faire entrer dans Rome par intelligence, mais c'étoit une calomnie d'un Avocat nommé Marc, & d'un Garde Prétorien, qui sous le nom de Silvere, avoient fabriqué de fausses lettres adressées à Vitigis. Belisaire le fit néanmoins venir au Palais, lui reprocha le commerce qu'il entretenoit avec les Goths, & le menaça d'une punition exemplaire, s'il ne renonçoit au Concile de Calcédoine, & s'il n'aprouvoit par écrit la doctrine contraire. Belisaire n'exigeoit de lui cette prévarication dans la foi, que par les instances de sa fem-

XCV. Il exile le Pape Silvere.

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

me Antonine, confidente de l'Impératrice Théodora, l'une & l'autre Eutychéennes, & les deux plus dangereux esprits de leur siécle. Le Pontife résistant avec une généreuse fermeté, répondit qu'il n'avoit aucune intelligence avec les Goths, qu'il n'étoit point coupable, & qu'il ne vouloit point le devenir en trahissant sa religion. Sur cette réponse Belisaire l'envoïa en exil à Patare en Lycie, & nomma Vigile à sa place.

XCVI. Le Pape revient à Rome & meurt dans un second exil

L'Evêque de Patare alla trouver Justinien, & le menaça des jugemens de Dieu, pour avoir chassé de son siége le premier des Pasteurs de l'Eglise. L'Empereur qui n'avoit jamais su les intrigues de Vigile, ni les ordres que l'Impératrice avoit donnés, voulut que Silvere retournât à Rome, que l'on examinât si les lettres qu'on l'accusoit d'avoir écrites aux Goths, étoient veritables, & que s'il étoit prouvé qu'elles fussent de lui, il fût fait Evêque d'une autre ville, & que si on les trouvoit fausses, il fût rétabli dans son siége. Vigile allarmé du retour de Silvere, craignit d'être chassé de Rome, & de perdre sa digni-

té, il demanda au Général Romain de lui livrer Silvere, sans quoi il ne pouvoit exécuter ce qu'il lui avoit promis. Le Pape fut donc abandonné à quelques partisans de Vigile, qui jugerent sa cause, le déclarerent coupable, & le conduisirent dans l'isle de Palmaria, où il mourut de faim le 20. de Juillet de l'année suivante 538. après avoir tenu le S. Siege deux ans.

XCVII. Entrée de Vigile au Pontificat.

La promesse que Vigile avoit faite à Belisaire étoit un crime qui l'avoit élevé au Pontificat, & qui attira sur lui les chagrins, les malheurs & les disgraces qui le poursuivirent jusqu'au tombeau, comme on le verra dans la suite. Lorsqu'il étoit à Constantinople avec le titre de Diacre de l'Eglise Romaine, l'Impératrice Théodora le connut pour un esprit ambitieux & chancelant dans la foi. Après quelques conférences qu'elle eut avec lui, elle lui fit promettre secrettement de renoncer au Concile de Calcédoine, & d'écrire à Théodose d'Alexandrie, à Anthime & à Severe, tous Eutychéens, pour adopter leur doctrine, s'engageant à lui payer 700. livres d'or, &

JUSTINIEN. An de N.S. 537.

ordonner à Belisaire de faire en sorte de le mettre sur la chaire S. Pierre. Vigile sans conscience & sans honneur accépta les propositions, & vint à Rome solliciter Belisaire & sa femme Antonine d'exécuter le commandement de Théodora, promettant au Général de lui donner deux cens livres d'or, s'il faisoit réussir ce projet. Dès-lors la perte de Silvere fut résoluë, & Vigile y contribua plus qu'un autre par des vuës ambitieuses.

XCVIII. Mauvaise foi de sa conduite.

Il s'y comporta de la même maniere qu'il y étoit entré. Après son ordination, il écrivit à Théodose, à Anthime & à Severe, pour les assurer qu'il n'avoit qu'une même doctrine avec eux, & qu'il rejettoit les deux natures en J. C. mais il les prioit de ne point divulguer sa lettre, & même de témoigner qu'il leur étoit suspect. Cependant il professoit toûjours en public la foi orthodoxe, & en donna un témoignage formel à Justinien, irrité de ce qu'il ne lui avoit point écrit, selon la coutume, à son entrée au Pontificat. Vigile dans sa réponse loüa ouvertement la foi du Prince, protesta qu'il n'en avoit point d'autre, & qu'il

anathématisoit tous ceux qui avoient une croïance contraire, en particulier Théodose, Anthime, & Severe. Telle étoit la conduite du Pape Vigile.

Justinien. An de N.S. 537.

XCIX. Continuation du siége de Rome.

Cependant Vitigis continuoit le siege de Rome avec ardeur. Résolu de réduire les assiegés par la faim, il se rendit maître du port, qui est à l'embouchure du Tibre, & à sept lieuës de Rome. La ville n'eut plus de vivres que ceux qu'elle tiroit par terre, à force d'hommes, de bœufs ou de chevaux, qui étoient devenus si rares, qu'ils furent bien-tôt épuisés de fatigue. Un secours de 1600. hommes arrivés à Belisaire lui donna la facilité de faire quelques sorties sur l'ennemi ; elles furent toutes heureuses, & les barbares y perdirent plus de quatre mille hommes. Les Romains enflés de ces succès, presserent Belisaire de livrer une bataille aux Goths. Quoiqu'il leur eût representé plusieurs fois la superiorité des ennemis en nombre, il fut obligé de céder à leurs clameurs ; mais la suite en fut fatale. L'ennemi informé de toutes leurs démarches par des transfuges & des espions, s'étoit préparé à les re-

JUSTINIEN.

cevoir, & les repoussa avec une perte considerable.

An de N.S. 537. C.

Avanture d'un Goths & d'un Romain enfermés.

Ils revinrent aux escarmouches, qui leur furent plus heureuses. Comme elles duroient souvent jusqu'à la nuit, un jour un soldat Romain s'écarta en poursuivant les fuïars, & tomba par mégarde dans une fosse profonde, creusée pour serrer des grains. Le même accident arriva à un Goth, & tous deux furent obligés d'y passer la nuit. L'égalité de leur sort dissipa la haine que la difference des nations leur inspiroit mutuellement. Ils lierent une si grande amitié, qu'ils se promirent reciproquement de faire tout leur possible pour se sauver la vie l'un à l'autre. Le lendemain aïant apellé à leur secours avec de grands cris, les Barbares qui étoient campés aux environs accoururent aussi-tôt, & leur demanderent qui ils étoient; le soldat Goth répondit seul & se fit connoître; on lui tendit une corde, & il dit au Romain de monter le premier. Les Goths étonnés de voir un Romain, voulurent le précipiter une seconde fois; mais son ami demanda grace pour lui, & dit qu'ils s'étoient

engagés par serment à s'aider l'un & l'autre en quelques mains qu'ils tombassent. En considération de cette promesse le Romain eut la liberté.

CI. Famine & peste dans Rome.

Les Goths bornerent toutes leurs hostilités pendant l'hiver à garder les avenuës de Rome, soit par mer soit par terre, pour empêcher qu'il n'y entrât de vivres ; & leurs soins ne furent pas inutiles. Au commencement du printems, la ville fut en proïe à la famine & à la peste. Les soldats n'avoient pour toute nourriture que du pain & en fort petite quantité; les habitans souffroient en même tems la disette & la contagion, qui bientôt se communiqua aux troupes. Les uns & les autres réduits à l'extremité s'assemblerent autour du palais de Belisaire, pour le prier de donner au plûtôt une bataille générale, qui mît fin à leur situation, ou en recouvrant la liberté, ou en abrégeant une aussi triste vie par une promte & glorieuse mort.

CII. Belisaire appaise les citoïens.

Belisaire ne s'effraïa point de cette émotion ; il s'attacha principalement aux citoïens, & leur répondit avec toute la fermeté dont il étoit capa-

JUSTINIEN. An de N.S. 538.

ble. « Je ne m'étonne point, leur » dit-il, de la démarche que vous fai- » tes aujourd'hui ; il y a long-tems » que je connois les emportemens du » peuple, & que je sais qu'il est aussi » incapable de suporter le présent que « de prévoir l'avenir ; il n'a besoin » que de lui-même pour être précipi- » té dans le dernier des malheurs. » Prenne les armes qui voudra, pour » vous mener à l'ennemi ; je ne sau- » rois me résoudre à perdre dans un » jour les affaires de l'Empire, pour » satisfaire votre légéreté, & vous » laisser courir à la mort. La guer- » re ne se fait point avec une préci- » pitation inconsidérée ; il faut de la » prudence & du conseil pour peser » les occasions & attendre les mo- » mens. Mais vous qui voulez com- » battre, où avez-vous donc apris à » manier les armes? Est-ce en voïant » exercer les troupes dans le cirque » ou dans vos places? Demandez- » leur si c'est un métier qui s'apren- » ne à l'ombre, & dans le repos des » villes, & s'il est aisé de vaincre des » peuples aguerris. Bientôt vous ver- » rez les raisons qui m'engagent à

» différer le combat ; l'Empereur
» nous envoïe une armée composée
» de toutes les forces de l'Orient, &
» la plus puissante flotte que l'Empi-
» re ait jamais équipée ; déja elle
» couvre le golfe Ionique, & se fait
» apercevoir des côtes de la Campa-
» nie. Elle nous fournira assez de vi-
» vres pour rassasier notre faim, &
» assez de soldats pour accabler nos
» ennemis. Je vais donner tous mes
» soins pour presser son arrivée ».

CIII. Il reçoit des troupes & des vivres.

Pour les convaincre de la vérité de ce qu'il leur disoit, il commanda à Procope l'historien, qui l'accompagnoit depuis quelques années, d'aller à Naples, faire charger sur des batteaux le blé & les soldats, qu'on assûroit y être déja arrivés. Il les trouva en effet, quoique en moindre quantité que le Général ne l'avoit dit ; mais la difficulté étoit de les faire entrer dans Rome, & Belisaire en trouva le moïen. Dès le commencement du siége, il avoit fait murer la porte Flaminia, près laquelle les ennemis étoient campés, afin qu'ils ne pussent la forcer. Il en ôta les pierres pendant la nuit, & y fit avan-

JUSTINIEN. An de N.S. 538.

cer son armée. Au point du jour, il envoïa par la porte Pincienne, Trajan & Diogéne à la tête de mille hommes, pour attaquer les Goths avec ordre de faire semblant de fuir dès qu'ils les verroient aprocher. Tout s'executa fidelement. Quand les Barbares furent au pié des murailles, il fit sortir son armée par la porte Flaminia, chargea vigoureusement les Goths qui étoient en désordre, en tailla en piéces une grande partie, mit les autres en fuite, s'empara des passages, & fit entrer dans la ville les vivres & les troupes.

CIV. On convient d'une suspension d'armes.

Ce stratagéme rendit la tranquillité aux Romains, & jetta les Goths dans la consternation. Vitigis voïoit son armée, autrefois si superieure aux ennemis, réduite à un très petit nombre par les maladies & par les différentes pertes qu'il avoit faites; il commença à désesperer du succès de son entreprise, & à méditer le dessein d'une retraite. Ce qu'il avoit apris des vivres & des troupes qui arrivoient de Constantinople, augmentoit sa fraïeur; il s'en formoit une

idée

idée sur les bruits que Belisaire répandoit dans le public, & qui alloient bien au-delà de la vérité. Intimidé par tous ces objets, il lui députa trois personnes, un Romain, & deux de sa nation. Ils eurent une longue conférence, dont le résultat fut qu'il y auroit un armistice de part & d'autre, jusqu'à ce que l'Empereur eût envoïé des pouvoirs plus étendus pour conclure la paix. On se donna des ôtages, & l'on accorda trois mois aux Députés, pour faire le voïage de Constantinople. Mais l'on convint que si dans cet intervale un des partis exerçoit quelqu'acte d'hostilité, l'autre n'en profiteroit point, pour interrompre la négociation des Ambassadeurs.

Justinien. An de N.S. 538.

CV. Belisaire ne la garde pas.

Avant même qu'ils fussent partis, les Goths laisserent passer tranquillement les troupes & les convois, que Belisaire fit entrer dans Rome par le Tibre; mais il ne répondit pas à leur fidélité. Lorsqu'il se fut rendu maître de la mer, il en ferma toute communication aux Goths; à qui il fut déformais impossible de recevoir les vivres qui leur venoient de Sicile.

JUSTINIEN. An de N.S. 538.

Ceux qui gardoient la citadelle du port, manquant de provisions furent contraints de l'abandonner ; un des lieutenans de Belisaire s'en saisit, & y mit des Isauriens, qu'il tira d'Ostie. La même raison les obligea encore de sortir de Centcelles, ville maritime de Toscane, grande, riche & très peuplée; Belisaire y jetta pareillement des troupes, & en même tems dans Albe.

CVI. Nouvelles hostilités.

Les Goths, environnés de toutes parts dans leur camp, lui envoïerent des Ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il violoit le traité d'armistice, & l'assûrer que si on ne leur rendoit les places qu'on leur avoit prises, ils se feroient justice par la voïe des armes. Belisaire se moqua de leurs remontrances, & envoïa Jean dans le Picentin à la tête d'un détachement, pour s'emparer de toutes les villes qui apartenoient aux Goths, en enlever les richesses, & mettre leurs femmes & leurs enfans dans les fers ; mais il leur ordonna d'épargner les Romains qui s'y trouveroient.

Sa conduite irrita vivement les Barbares. Ne se croïant plus obligés

d'obſerver un traité qu'il ne craignoit pas d'enfreindre, ils firent bientôt après une tentative pour entrer dans la ville par un aqueduc; mais l'iſſuë avoit été fermée dès les premiers jours du ſiége. Cette voïe leur aïant manqué, ils donnerent un aſſaut avec des échelles & des feux d'artifice vers la porte Pincienne, où ils croïoient que la garniſon étoit foible; mais Ildiger ſortit tout à coup ſur les aſſiégeans, & les tailla en piéces. Vitigis eut recours à la trahiſon; il gagna deux Romains, & leur perſuada d'aller ſur le ſoir trouver les ſoldats, qui étoient commandés pour faire la garde ſur les murailles pendant la nuit, de porter une outre de vin, & de mettre dans leurs verres quelque poudre ſoporifique. L'un de ces perfides citoïens aïant été découvert, fut apliqué à la queſtion, & condamné à avoir le nez & les oreilles coupées; après cette exécution on l'envoïa monté ſur un âne dans le camp des ennemis.

CVII. Tentatives de Vitigis ſur Rome.

On ne gardoit plus de meſures dans les deux partis. Jean, homme d'un courage extraordinaire, intrépide

CVIII. Progrès de Jean en Italie.

JUSTINIEN. An de N.S. 538.

dans les dangers, capable d'executer les plus hautes entreprises, suportoit la disette & les fatigues militaires avec autant de patience qu'un simple soldat. Au milieu des montagnes & des rigueurs de l'hiver, il encourageoit tous les autres par son exemple, & les rendoit également insensibles. Avec deux mille chevaux il courut tout le Picentin, dépoüilla les Goths, emmena les femmes & les enfans, défit Ulithée, oncle de Vitigis, tailla en piéces toutes ses troupes, & répandit tellement la terreur dans tous le païs, que personne n'osa plus s'opposer à ses armes. Il pénétra par cette voïe jusqu'à Rimini, à une journée de Ravenne, & s'en rendit le maître.

An de N.S. 539.

CIX. Les Goths levent le siége de Rome.

Vitigis & les Goths effraïés de la rapidité de ses progrès, pressés d'ailleurs par la disette, abandonnerent le siége de Rome, pour courir au secours de Ravenne, la seule place importante qui leur restât. Ils se retirerent vers l'équinoxe du Printems, un an, neuf mois, & quelques jours après qu'ils eurent commencé le siége, & mirent le feu à leur camp. Belisai-

re engagea les Romains à les pourſuivre dans leur retraite; il fondit ſur eux avec impétuoſité; & il en périt un très grand nombre, tant par le fer, que par les eaux du Tibre, où pluſieurs tombérent par leur empreſſement à paſſer ſur le pont.

Justinien. An de N.S. 539.

CX. Guerre contre les Maures.

Beliſaire aïant chaſſé les Goths de l'autre extrémité de l'Italie, retourna en Afrique, dont il n'étoit ſorti que pour amener l'infortuné Gelimer à Conſtantinople. La captivité de ce Prince avoit mis fin à la guerre des Vandales; mais il reſtoit encore à ſubjuguer une autre nation, plus difficile & plus féroce que celle qui avoit ravagé l'Europe entiere avant que d'exercer ſon empire ſur l'Afrique; c'étoient les Maures. Ces peuples redoutables étoient les débris des Jebuſéens, des Hévéhens des Gergeſéens, que Dieu commanda à Joſué de détruire, & qu'il chaſſa de leurs terres, pour y établir les Hébreux après leur ſortie de l'Egypte. Ceux qui échaperent au glaive du Seigneur ſe refugierent en Afrique dans les vaſtes contrées de la Lybie & de la Numidie, & ils y formerent par degrés des

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

bourgs & des villes. On voïoit encore au siécle, dont nous écrivons l'Histoire, un fort proche de la ville de Tigise en Numidie, & près de là deux colonnes de pierre blanche, sur lesquelles étoit gravée cette Inscription en langue Phenicienne : NOUS SOMMES CEUX QUI AVONS E'TE' CHASSE'S DE NOTRE PAÏS PAR JESUS LE VOLEUR, FILS DE NAVE'. Ils eurent de cruelles guerres à soutenir contre la République de Carthage, & souvent ils en furent vainqueurs. Les Romains aïant depuis subjugué toutes ces nations par la force de leurs armes, assignerent aux Maures les parties les plus éloignées de l'Afrique. Ceux-ci aïant défait les Vandales en plusieurs combats, s'emparerent de tout le païs qui s'étend depuis le détroit jusqu'à la ville de Césarée ou Alger, (on nomma ce païs pour cette raison la province de Mauritanie,) & de quelques autres contrées voisines.

CXI. Origine de ces peuples.

CXII. Ils attaquent les Romains.

Justinien se persuada qu'il ne feroit pas plus difficile de les dompter que les Vandales. Au retour de Belisaire, il envoïa contr'eux Salomon, grand

homme de guerre, digne d'ailleurs de toute sa confiance, & lui laissa les troupes qui avoient défait Gelimer. Les Maures s'étant aperçus que c'étoit à eux qu'on en vouloit, se déclarerent contre les Romains; ils leverent des troupes, commirent différens ravages, tomberent sur un corps de l'armée commandé par Aigan & Rufin, acablerent les soldats, tuerent Aigan, firent Rufin prisonnier, & lui couperent la tête.

Justinien. An de N.S. 539.

CXIII. Salomon leur écrit.

Salomon aprit ces hostilités en entrant dans l'Afrique. Aussi-tôt il écrivit aux chefs des Maures pour leur rapeller la promesse qu'ils avoient faite à Belisaire, de vivre en paix avec les Romains. Il chercha à les contenir, en leur remettant devant les yeux leur serment, le danger auquel ils s'exposoient d'être traités comme les Vandales, & ce qu'ils avoient à craindre pour leurs biens, leurs maisons, leurs femmes & leurs enfans.

CXIV. Leur réponse.

Les Maures lui répondirent : « Il » est vrai que Belisaire nous a per- » suadés par ses promesses de nous » soûmettre à Justinien. Mais les Ro-

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

» mains depuis son départ, loin de » nous traiter en amis & en alliés, » exercent tous les jours de nouvelles » violences sur nos villes & sur nos » campagnes; ce n'est donc point à » nous qu'il faut faire le reproche d'a- » voir violé la foi du serment. Ce » crime ne regarde que ceux qui abu- » sent de la bonne foi des autres pour » les surprendre, pour enlever leurs » biens, & donner sujet à une juste » guerre. Voilà ceux contre qui le » Ciel s'irrite, & qui doivent appré- » hender son couroux. C'est à vous, » qui ne pouvez avoir qu'une femme, » à être touchés du soin de vos enfans; » mais nous qui pouvons en avoir » cinquante si nous voulons, nous » ne craignons pas de manquer de » postérité ».

CXV. Usages des Maures à la guerre.

Après la lecture de cette lettre, Salomon comprit qu'il falloit promtement se préparer au combat; & il s'avança contre les Maures campés dans une vaste plaine. Ces Barbares s'y étoient rendus avec toutes leurs familles; chacun avoit sa fonction & ses soins particuliers; les hommes, uniquement destinés à combat-

tre

tre, laissoient aux femmes le soin de tracer les lignes, de lever les retranchemens, de dresser les tentes, de panser les chevaux, d'aiguiser les armes & de préparer la nourriture; quelques-unes même étoient au rang des soldats, & se battoient comme eux.

Justinien. An de N. S. 539.

CXVI. Salomon excite ses troupes.

Le premier aspect de cette armée pleine de résolution, émut les Romains; Salomon s'en aperçut, & crut qu'il étoit nécessaire de relever leur courage, en leur inspirant du mépris pour ceux qu'ils avoient à combattre. « Mes compagnons, leur dit-» il, ne vous figurez pas que l'avan-» tage remporté par cinq mille Mau-» res sur cinq cens Romains, soit un » exemple qui doive servir de regle » à toutes les batailles. Rapellez-» vous votre valeur, & faites réfle-» xion que les Vandales ont vaincu » les Maures, & que vous avez vain-» cu les Vandales. Quelle aparence de » craindre de foibles ennemis, quand » on a défait de vaillans hommes? » Tout le monde convient que les » Maures sont les plus foibles de » tous les soldats; ils sont presque » nuds, ils n'ont point de boucliers,

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

» où ils n'en ont que de fort petits, » & qui ne sont pas à l'épreuve du » trait. Ils n'ont que deux dards; si » en les jettant ils manquent leur coup, » il faut qu'ils prennent aussi-tôt la » fuite. Ainsi, résister à leur premier » effort, c'est avoir remporté la vic- » toire. Il seroit inutile de vous ra- » peller tous les avantages que vous » avez sur eux, vos belles actions » les ont assez fait connoître. Je ne » vous demande que de la confiance » en vous-mêmes, & je suis sûr du » succès ».

CXVII. Assaut heureux pour les Maures.

Il eut à peine achevé ces paroles, que les Barbares commencerent le combat, & enfoncerent du premier choc les escadrons Romains. Les chevaux sur tout furent tellement effarouchés par les chameaux, qu'ils renverserent leurs cavaliers, & causerent beaucoup de désordres. Les Maures en profiterent; ils fondirent à coups de dards, tuerent un grand nombre de Romains, & n'en mirent pas moins en fuite.

CXVIII. Les Romains leur enlevent la victoire.

Quand Salomon vit ses gens en déroute, il se jetta en bas de son cheval, & commanda aux soldats d'en faire

de même. A la tête de cinq cens hommes, il donna avec furie sur les chameaux, en tua environ deux cens, & fit arrêter les autres pour les emmener dans le camp. Les Maures effraiés de l'ardeur qui le transportoit, se sauverent sur des montagnes voisines; & n'aïant plus la force de se défendre, il en périt près de dix mille, tant sur le champ de bataille que dans la poursuite. Après les avoir ainsi dispersés, les Romains prirent leurs femmes & leurs enfans, & retournerent triomphans à Carthage, célébrer leurs victoires.

CXIX. Carnage des Maures.

La honte de cette défaite rendit les Maures plus furieux. A peine l'armée victorieuse eut-elle repris le chemin de Carthage, qu'ils se jetterent dans la Byzacéne, & mirent tout à feu & à sang, sans distinction d'âge ni de sexe. Salomon retourna contr'eux à l'instant, & alla camper au pied de la montagne de Bugaon, sur laquelle ils s'étoient retirés. Voïant qu'il ne pouvoit les attirer dans la plaine, quoiqu'il les eût provoqués longtems, il monta pendant la nuit sur leur rocher, avec des peines in-

JUSTINIEN.

An de N.S. 539.

croïables, fondit sur eux inopinément, & fit un carnage de cinquante mille hommes.

CXX. Origine d'une violente sédition.

Il ne restoit plus de ressource à cette Nation, qu'un parti de trente mille hommes, qui ravageoit la Numidie, sous la conduite de Jabdas, & qui se retiroit ordinairement sur la montagne d'Aurase. Salomon se préparoit à marcher contr'eux, & les auroit réduits aussi facilement que les autres, sans une sédition dangereuse, qui s'éléva alors dans l'armée Romaine, & arma les soldats les uns contre les autres. Les Romains, qui avoient épousé les femmes ou les filles des Vandales, prétendirent avoir droit aux terres qu'elles possédoient avant la défaite de Gélimer. Pour cette raison ils ne voulurent pas souffrir que Salomon les réunît au domaine de l'Empire. A ce premier sujet de mécontentement il en survint un autre, qui servit encore de motif à la rébellion. Justinien avoit fait publier plusieurs édits sévéres contre les Ariens, qui étoient environ au nombre de mille dans l'armée, tous étrangers, & pour la plûpart

Erules. On leur avoit interdit la participation des sacremens, & la célébration du culte divin, même aux grandes solemnités. Les Prêtres Vandales représenterent aux Ariens, combien il leur seroit honteux de ne pouvoir célebrer l'office à la fête de Pâques, qui aprochoit, & n'avoir pas même la permission de batiser leurs enfans.

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

CXXI. Ravages des révoltés.

Ces deux motifs aïant réuni les séditieux, ils résolurent d'assassiner Salomon au milieu des saints mysteres, lorsqu'il ne seroit point environné de ses gardes. Le dessein en étoit formé & toutes les mesures étoient prises; mais les factieux n'oserent l'exécuter. Eux-mêmes se trahirent par les reproches de lâcheté qu'ils s'adresserent mutuellement dans la place publique. Alors ceux qui s'étoient fait connoître ne se croïant plus en sûreté à Carthage, se répandirent dans la campagne, & y commirent tous les désordres que la haine & la vengeance leur inspirerent. Les autres, qui étoient demeurés dans la ville se déclarerent presqu'aussi-tôt; ils choisirent pour leur chef un certain Théo-

JUSTINIEN. An de N. S. 539.

dore ennemi de Salomon, le menerent au Palais en tumulte, tuerent le Capitaine des gardes, taillerent en piéces tout ce qui se présenta devant eux, Africains, Romains, riches Carthaginois, qui offroient des sommes immenses pour racheter leur vie. Après avoir répandu le sang, ils se mirent à piller; ils entrerent dans les maisons, enleverent tout ce qu'il y avoit de précieux, & ne mirent de bornes à leur fureur que quand la nuit & le vin les eurent ensevelis dans le sommeil.

CXXII. Ils sont vaincus par Belisaire.

Pendant tout ce désordre, Salomon étoit caché dans la chapelle du palais, d'où il ne sortit que le soir pour se rendre en Sicile, & avertir Belisaire de ce qui s'étoit passé. Ceci arriva donc peu de tems après la levée du siége de Rome. Belisaire aïant choisi mille soldats de sa garde monta avec Salomon sur un vaisseau, & arriva à Carthage, dont les séditieux avoient commencé le siége. Au seul bruit de son arrivée, ils prirent honteusement la fuite avec Stoza qu'ils avoient créé leur Chef à la place de Théodore, qui avoit quitté

aussi-tôt leur parti. Belisaire les pourſuivit à la tête de deux mille hommes. Lorſqu'il eut donné le ſignal du combat, les ennemis prirent auſſi-tôt la fuite, & ſe retirerent dans la Numidie. Le Général vainqueur, content de les avoir chaſſés, repaſſa en Sicile, où les affaires de ſon armée le rapelloient.

Justinien. An de N.S. 539.

Salomon étoit retourné depuis peu à Conſtantinople, pour y rendre compte à l'Empereur de la rébellion. Le Prince y envoïa Germain ſon neveu, jeune homme doüé d'heureux talens, & déjà élevé à la dignité de Patrice. Les premiers ſoins du nouveau Général furent de gagner la confiance des troupes, en les traitant avec bonté, & leur païant tout ce qui leur étoit dû depuis le commencement de leur ſervice. Il ſe concilia tellement ceux qui étoient demeurés fidéles, que le bruit s'en répandit dans le camp des rebelles, & en ramena une grande partie. Stoza les voïant déſerter chaque jour, voulut ſe hâter de donner la bataille avec ce qui lui reſtoit. Le premier choc lui fut favorable; mais la valeur & la pru-

CXXIII. Et défaits par Germain.

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

dence de son rival lui enleverent bientôt la victoire dont il commençoit à se flatter. Comme les deux partis étoient habillés de la même maniere & parloient le même langage, ils se confondirent aisément dans la mêlée. Germain fit avertir ses soldats de demander le mot du guet à ceux qu'ils saisiroient; & s'ils ne le disoient pas, de les tuer à l'instant. Stoza se sauva des premiers, & fut incontinent suivi du reste des rébelles. Il se retira chez les Vandales de Mauritanie, où il épousa la fille d'un Prince du païs. Cette déroute finit la sédition.

CXXIV. Déroute & carnage des Maures.

L'Empereur rapella Germain, & renvoïa Salomon en Afrique avec une armée, pour reprendre la guerre contre les Maures. Ils étoient toujours sur le mont Aurase où ils avoient bâti un fort. Germain détacha contr'eux un capitaine de ses gardes nommé Gontharis, avec l'élite de ses meilleures troupes, qui néanmoins se virent accablées par la multitude des Maures. Il vint au secours suivi de toute l'armée, & repoussa les Barbares jusques sur leur montagne.

La garde continuelle qu'ils faisoient au haut du chemin, par lequel on y montoit, avoit tenu long-tems les Romains dans l'inaction, lorsqu'un soldat nommé Gizon essaïa de grimper sur le rocher, par un endroit qui sembloit un peu moins escarpé que les autres. Il y parvint avec des peines & des risques incroïables, & lorsqu'il fut prêt à faire le dernier pas, il encouragea ses compagnons à suivre son exemple. Toute l'armée pressée par la disette & le manque d'eau, l'imita d'elle-même, sans être excitée par le son des trompettes, & sans garder aucun ordre. Les Maures furent à l'instant frapés de terreur; au lieu de courir à leurs armes & de se ranger en bataille, ils ne penserent qu'à se sauver en désordre; ensorte que les Romains les passerent presque tous au fil de l'épée, sans courir aucun risque.

CXXV. L'Afrique soumise aux Romains.

Le peu qui resta de Maures s'étant retirés dans la Numidie, Salomon imposa un tribut à la province de Sabé au-delà du mont Aurase, c'est ce qu'on apelloit la premiere Mauritanie. La seconde qui s'étendoit le

JUSTINIEN An de N.S. 539.

long de la Méditerranée, dont Césarée ou Alger étoit la capitale, avoit déjà été soumise par Belisaire. Ainsi toutes ces provinces rentrerent sous l'obéissance de l'Empire Romain, après en avoir été séparées pendant cent onze ans, depuis la révolte du comte Boniface qui y apella Genséric, l'an 428.

CXXVI. Loix de Justinien pour l'Eglise.

Tandis que les Généraux de Justinien combattoient avec succès pour les intérés de l'Etat, ce Prince signaloit son zéle pour la gloire de l'Eglise & la défense de la Religion. C'est aux Evêques assemblés dans les Conciles à regler ce qui concerne la foi, les mœurs & la discipline; mais c'est le devoir des Rois d'emploïer leur autorité pour en procurer l'exécution. Ce Prince dès la premiere année de son régne, avoit défendu à tous les évêques de l'Empire de venir à la cour sans une permission expresse, quelques affaires qui pussent leur survenir, sous peine d'encourir son indignation, & d'être excommuniés par le Métropolitain. Il ordonna que dans la circonstance d'une affaire extraordinaire & importante,

ils envoïeroient une ou deux per- ——— sonnes du Clergé exposer les besoins Justinien. de leur Eglise, & qu'il examineroit An de N.S. alors si leur présence à Constantino- 539. ple étoit nécessaire, ou s'il pouvoit y remédier par lui-même. Sa défense étoit fondée sur le tort que l'absence d'un Evêque cause à son diocese, & sur l'inconvenient des dépenses ausquelles les engage le sejour dans la capitale. Il ordonna par un autre édit, qu'ils ne pourroient disposer en mourant des biens qu'ils auroient acquis depuis l'épiscopat, si ce n'étoit de leur patrimoine. Il est porté par la même loi, que tous les Clercs chanteront les offices de la nuit, du matin & du soir; il leur seroit honteux selon l'édit, de consumer les biens de l'Eglise, & de porter le nom de Clercs sans en faire les fonctions; ou d'obliger des mercenaires de chanter à leur place, tandis que plusieurs laïques fréquentent les églises par dévotion. Il ordonne de chasser du Clergé ceux qui ne feront pas assidus au service pour satisfaire à l'intention des Fondateurs. On trouve dans ses Novelles

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

un grand nombre d'autres loix, qui regardent la discipline des Evêques, des Clercs & des Moines, à qui il défend toutes sortes de proprietés.

CXXVII. Loix contre les hérétiques.

Il ôta aux hérétiques toutes les églises qu'ils possédoient, & les rendit aux Catholiques. L'an 530. il fit une grande recherche des païens & des hérétiques, & confisqua leurs biens. Il ordonna que les Catholiques seuls entreroient dans les charges publiques à l'exclusion des païens & des hérétiques, ausquels il donna trois mois pour se convertir. On fit le procès à plusieurs personnes de distinction. Il poursuivit également les Astrologues, les blasphémateurs, les impudiques, & en fit des exemples éclatans.

CXXVIII. Commencement des Origenistes.

Alors s'éleva l'hérésie des Origénistes, qui causa de grands troubles sous le regne de ce Prince. Depuis long-tems on se plaignoit que les ouvrages d'Origene avoient été corrompus par des hommes jaloux de la réputation qu'il s'étoit acquise, & qu'il n'avoit jamais enseigné les erreurs qu'on trouvoit alors dans ses livres. Cette dispute changea de fa-

ce. Quelques Moines de la Palestine les adopterent en entier, tels qu'on les avoit alors, & défendirent jusqu'à la mauvaise doctrine, que les premiers défenseurs de cet illustre écrivain soutenoient lui avoir été faussement imputée. Pélage, diacre & légat du pape Vigile, se joignit à Mennas patriarche de Constantinople, pour apuïer auprès de l'Empereur la requête de plusieurs Moines de Jerusalem, qui demandoient la condamnation d'Origene & de sa doctrine. Leurs poursuites réussirent d'autant plus facilement, que Justinien aimoit beaucoup à décider sur la Religion.

Justinien. An de N.S. 539.

CXXIX. Leurs erreurs.

Il fit dresser un long Edit où il exposa les erreurs attribuées à Origene, & les raporta à six chefs. 1o. Sur la Trinité; le Pere est plus grand que le Fils, le Fils que le S. Esprit, & le S. Esprit plus grand que tous les autres esprits. Le Fils ne peut voir le Pere, ni le S. Esprit voir le Fils; & ce que nous sommes à l'égard du Fils, le Fils l'est à l'égard du Pere. 2o. Sur la Création; la puissance de Dieu est bornée, & il n'a pû faire qu'un certain nombre d'esprits & une certaine quantité de

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

matiere, dont il pût diſpoſer. Les genres & les eſpéces ſont coéternels à Dieu. Il y a eu, & il y aura pluſieurs mondes; enſorte que Dieu n'a jamais été ſans créatures. 3°. Les ſubſtances raiſonnables n'ont jamais été attachées à des corps que pour être punies, & les ames des hommes en particulier ont été d'abord des intelligences pures & ſaintes, qui s'étant dégoûtées de la contemplation divine & tournées au mal, ont été jettées dans des corps pour en recevoir la punition. 4°. Le ciel, le ſoleil, la lune, les étoiles & les eaux qui ſont ſur les cieux ſont animées & raiſonnables. 5°. A la réſurrection, les corps humains ſeront de figure ronde, comme la plus parfaite. 6°. La punition des méchans hommes & des démons finira, & ils ſeront rétablis dans leur premier état. On ajoûtoit à ces principaux chefs pluſieurs extraits des mêmes ouvrages, particulierement ſur l'Incarnation; comme la préexiſtance de l'ame de J. C. & cette horrible impiété: qu'il devoit dans un ſiécle futur être crucifié pour les démons, comme il l'avoit été pour les hommes.

L'Empereur après avoir réfuté toutes ces erreurs, par les autorités de l'Ecriture & de la Tradition, ordonna au Patriarche Mennas d'assembler tous les Evêques qui se trouveroient à Constantinople & les Abbés des Monasteres, pour leur faire condamner par écrit l'impie Origene, surnommé Adamantius, autrefois prêtre d'Alexandrie, avec ses dogmes abominables; lui ordonna d'envoïer l'acte de condamnation à tous les autres Evêques & superieurs des Monasteres, afin que tous y souscrivissent; & qu'à l'avenir on n'ordonnât ni Evêques ni Abbés qu'ils n'eussent anatématisé Origene avec tous les autres hérétiques. Ensuite il mit de lui-même neuf anatémes contre ces hérésies, & un dixiéme contre la personne d'Origene & ses sectateurs.

Justinien. An de N.S. 539.

CXXX. Leur condamnation.

Ce zele à proscrire l'erreur, & le grand détail des autres loix qu'il donna pour l'ordination des Evêques, contre la Simonie, & au sujet de la jurisdiction Ecclesiastique auroient fait croire que l'Etat joüissoit d'une paix profonde. Cependant la guerre continuoit en Italie avec plus d'ar-

CXXXI. Guere d'Italie.

JUSTINIEN. An de N.S. 539.

deur & de danger que les années précédentes. Vitigis aïant renoncé au dessein de forcer les remparts de Rome, avoit mené les Goths au secours de Rimini, dont le capitaine Jean s'étoit emparé. En arrivant il fit construire une haute tour de bois avec des terrasses, de dessus lesquelles les soldats pouvoient aisément se jetter sur le parapet des murailles. Les assiégés en furent épouvantés ; mais Jean les rassûra en leur promettant de rendre ce travail inutile. Il sortit la nuit suivante avec une partie de la garnison, fit creuser le fossé dans l'endroit où Vitigis devoit avancer la tour, & en jetta la terre contre les murailles. Non content d'avoir fait échoüer le projet des Goths, il fit sur eux une vigoureuse sortie, qui leur coûta beaucoup de monde, & les repoussa honteusement.

CXXXII. Belisaire en chasse les Goths.

Ils revinrent néanmoins, s'emparerent de toutes les avenuës & empêcherent qu'on ne fît entrer dans la place aucune sorte de vivres. Jean menacé de la famine & des suites fâcheuses qu'elle devoit entraîner, écrivit à Belisaire qu'il n'y avoit plus de

de munitions de bouche dans la ville, que pour ſept jours ; & que s'il ne venoit promptement le ſecourir, il ſeroit contraint de céder à la néceſſité, & de ſe rendre à l'ennemi. Beliſaire s'y tranſporta avec les nouvelles troupes que Narſez lui avoit amenées de Conſtantinople. Son arrivée jetta la fraïeur dans le camp des Goths. Ne ſe croïant pas en état de réſiſter à une flotte & à une armée de terre qui parurent en même tems, ils ſe ſauverent en déſordre, & allerent ſe renfermer dans Ravenne.

Justinien. An. de N. S. 539.

Tout annonçoit un heureux ſuccès & la ruine prochaine des Goths, lorſque la diviſion ſe mit entre les deux principaux chefs des Romains, Narſez & Beliſaire. Les amis du premier lui faiſoient entendre qu'il ne lui convenoit plus d'obéïr à un autre, depuis qu'il avoit eu l'honneur d'être dépoſitaire des plus importans ſécrets de l'Empire ; que jamais Beliſaire ne voudroit partager avec lui le commandement de l'armée ; que s'il vouloit ſe mettre à la tête d'un corps ſéparé, il ſe verroit auſſi-tôt ſuivi des

CXXXIII. Mouvement de révolte.

JUSTINIEN. An de N.S 59

meilleurs soldats & des meilleurs chefs; & qu'outre ses Gardes il auroit à sa suite au moins dix mille hommes. Qu'alors Belisaire ne pourroit rien entreprendre d'important, parce qu'il avoit mis ses soldats en garnison dans les places qu'il avoit prises. Enfin qu'il travailleroit pour sa gloire, & pour rendre son nom illustre parmi toutes les nations. Narsez goûta ces conseils qui flattoient son ambition. Il ne voulut plus écouter les ordres de Belisaire; il le regarda avec les yeux d'un rival; il assembla les chefs qui lui étoient favorables, & les entraîna dans son parti.

CXXXIV. Belisaire l'arrête.

Belisaire se récria contre le détachement qu'on vouloit faire, & contre la résistance que l'on aportoit à ses volontés. Pour contenir les Officiers & les soldats dans leur devoir, il produisit la lettre que l'Empereur avoit écrite depuis peu. Elle portoit: « Nous n'avons pas envoïé Narsez, Intendant de nos Finances, » pour commander les troupes. Notre intention est que ce soit Belisaire qui les commande comme il le » jugera à propos, & que vous obéïs-

» fiez tous aux ordres qu'il vous don- » nera pour le bien de notre ser- » vice ».

CXXXV. Il fait le siége d'Urbin.

Ces paroles du Prince eurent leur effet ; les soldats n'oserent refuser de suivre Belisaire au siége d'Urbin. La ville étoit située sur une colline presque ronde & fort élevée; on n'y montoit que par un seul chemin. Tandis que Belisaire préparoit ce qui étoit nécessaire pour le siége, il envoïa des Hérauts au pié des murailles, sommer les Goths de se rendre en leur promettant tous les avantages qu'ils pouvoient esperer. La sommation fut inutile ; les Barbares se fiant sur l'assiéte de leur place & sur l'abondance de leurs provisions, dirent aux Hérauts de se retirer. Alors le Général Romain commanda à ses soldats de faire une gallerie d'osier, sous laquelle ils pussent aller à couver jusqu'à la porte, & de saper la muraille. Ils le tenterent sans succès, & Jean l'avoit fait avant eux.

CXXXVII. Narsez se sépare.

Narsez se fit un prétexte de tous ces obstacles, pour accuser Belisaire de tenter l'impossible, & pour trouver une occasion de rupture. Il lui

JUSTINIEN An de N.S. 539.

dit qu'il étoit plus à propos d'aller soûmettre l'Emilie, la province favorite des Goths. Il se retira la nuit suivante, malgré toutes les instances du Général, & se rendit à Rimini avec les siens.

CXXXVII. Belisaire prend la ville d'Urbin.

Quand les Barbares virent que la moitié des Romains avoit disparu, ils se moquerent de ceux qui étoient restés. Belisaire ne se rebuta point; & la fortune seconda sa généreuse résolution de continuer le siége avec le petit nombre de ses troupes. Il n'y avoit dans Urbin qu'une seule fontaine pour donner de l'eau à tous les habitans, dont la source tarit en trois jours, quoique l'on fût au milieu de l'hiver, Belisaire qui l'ignoroit rangea les soldats autour de la colline, & envoïa les plus braves sous une machine d'osier en forme de portique faire un effort contre la porte. Les assiégés à qui la soif avoit ôté le courage & les forces, tendirent aussi-tôt les mains & demanderent la paix. Belisaire les reçut comme alliés, & les incorpora dans ses troupes, avec les mêmes privileges que le reste des soldats.

D'Urbin il passa à Civita-Vecchia,

où la disette, qui avoit été presque générale cette année par toute l'Italie, se faisoit sentir davantage que dans les autres villes. Les citoïens se rendirent d'eux-mêmes avant que le vainqueur les eût attaqués. Là il aprit le péril extrême où étoit réduite la ville de Milan. Ses habitans ménacés par les Goths, étoient venus l'année précédente implorer le secours de Belisaire, qui leur avoit donné mille hommes, tant Thraces qu'Isauriens. Les Barbares allerent les attendre près de Pavie, & les chargerent vigoureusement; mais ils furent vaincus dans l'action & repoussés avec perte. L'armée, que Vitigis envoïa pour en tirer vengeance, arriva après qu'ils furent entrés dans la ville.

Justinien. An de N.S. 540.

CXXXVIII. Il envoïe du secours à Milan.

CXXXIX. Siege de cette ville.

Il avoit obtenu de Théodebert roi des François un secours de dix mille Bourguignons; car ce Prince n'avoit pas voulu lui acorder des soldats François, de peur de se compromettre avec Justinien. Ils se joignirent aux Goths, & assiégerent Milan, où les Romains ne les attendoient pas. Les habitans, qui n'avoient pas eu le loisir de se pourvoir de vivres, tombe-

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

rent bien-tôt dans une affreuse disette. Ils la suporterent avec une fermeté incroïable, résistant courageusement à l'ennemi, & gardant eux-mêmes leurs murailles, n'aïant au plus que trois cens hommes de garnison; Mundilas chef des mille Romains, avoit jetté les autres dans Bergame, dans Côme, dans Novare, & dans différentes places de la Ligurie qu'il falloit mettre à couvert.

CXL. Timidité de quelques soldats Romains.

Lorsque Belisaire sçut qu'Uraïas neveu de Vitigis tenoit la ville de Milan bloquée, il envoïa Martin & Uliaris avec des forces considérables pour la secourir. En se deshonorant par leur timidité & leurs vains délais, ils tromperent leur Général, & furent cause que Milan & la Ligurie éprouverent toute la fureur des Goths. Arrivés sur les rives du Pô, ils aprirent que les François & les Barbares formoient une armée qui leur étoit de beaucoup superieure. Sous prétexte d'être embarassés sur les moïens de passer le fleuve, ils s'arrêterent plusieurs jours dans la plaine, tandis qu'on les attendoit avec impatience.

Un ſoldat Romain envoïé par Mundilas traverſa le fleuve, ſans être aperçu de l'ennemi, & leur en fit de vifs reproches. Il leur dit : « Vous êtes » indignes du nom Romain, & des « ordres dont Beliſaire vous a char» gés. Il eſperoit que vous ſignale» riez votre zele pour l'Empereur, » & toute votre conduite tend à fa» voriſer l'ennemi. Milan, la plus » grande, la plus belle & la plus riche » ville de l'Italie, ce boulevart de » l'Empire fait pour arrêter les incur» ſions des Barbares, eſt réduit à la » derniere extrêmité, & vous négli» gez de lui tendre une main ſecou» rable. Le tems ne me permet pas de » vous faire ſentir la grandeur de vo» tre faute ; à peine m'en reſte-t-il » pour vous dire que ſi vous ne ve» nez inceſſamment, ç'en eſt fait de » la ville & des citoïens. Souvenez» vous que pour trahir une place, il » n'eſt pas toûjours néceſſaire d'en » ouvrir les portes ; il ſuffit que la » peur du danger empêche de repouſ» ſer l'ennemi qui la preſſe ». A ces mots, il les quitta & repaſſa le fleuve.

Justinien. An de N.S. 540.

CXLI. Un ſoldat la leur reproche.

Martin & Uliaris lui promirent de

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

CXLII. Délai des Généraux.

le ſuivre, & le prierent d'en aſſûrer les citoïens. Mais auſſi timides qu'auparavant ils ne firent point avancer les troupes; ils écrivirent à Beliſaire pour s'en diſculper, & le ſuplierent d'envoïer Jean & Juſtin pour les apuïer, & promirent qu'alors ils ne feroient aucune difficulté de marcher à l'ennemi. Mais l'un & l'autre refuſerent de joindre l'armée, ſans le conſentement & ſans les ordres de Narſez. Celui-ci de ſon côté témoigna qu'il ne s'y opoſoit point, & on leur ordonna d'aller joindre Martin & Uliaris.

CXLIII. Mundilas refuſe de ſe rendre.

La ville n'étoit pas en état d'attendre. Ses citoïens livrés à toutes les rigueurs de la faim qui les dévoroit, mangeoient des chiens, des rats & d'autres animaux de cette eſpece, dont les hommes ont horreur. Les Barbares inſtruits de cette extrêmité, envoïerent des Ambaſſadeurs à Mundilas, pour le ſolliciter de rendre la place, & l'aſſûrer que lui & tous les gens de guerre auroient la vie ſauve. Il répondit qu'il y conſentiroit volontiers, pourvû qu'on lui jurât de la ſauver & avec elle à tous les citoiens. Les réponſes équivoques que

lui

lui firent les Goths sur cet article, ne lui permirent pas d'accepter des offres qui sembloient n'être avantageuses que pour lui & pour ses soldats. Il les assembla, & ce qu'il leur dit à cette occasion est digne d'une ame vraiment héroïque.

Justinien. An de N.S. 540.

CXLIV. Générosité de ses sentimens.

« Si l'homme est capable de préférer une mort glorieuse à une vie » déshonorante, je souhaite avec » ardeur que vous soïez à présent » dans la résolution de le faire, & que » l'esperance de prolonger peut-être » vos jours ne vous porte point à » commettre une lâcheté. Qui joüit » de la lumiere est sujet à la nécessité de la perdre; mais les manieres en sont différentes. Les lâches » sortent de ce monde après les outrages dont la fureur de leurs ennemis les a chargés, & avec la honte » de les avoir soufferts honteusement; » les gens de cœur au contraire aquierent en mourant une gloire qui subsistera éternellement dans la mémoire des hommes. Si nous pouvions sauver nos citoïens en nous » soûmettant à nos ennemis, peut-être serions-nous dignes de quel-

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

» qu'excuse. Mais puisqu'il faudroit » les voir tailler en piéces par l'épée » du vainqueur, ne vaut-il pas mieux » périr mille fois que d'être les spec- » tateurs d'un carnage si affreux? Ne » nous acuseroit-on pas nous-mêmes » d'être coupables de cette inhuma- » nité? Tandis que nous sommes en- » core nos maîtres, faisons ensorte » que notre vertu serve d'ornement » à nos malheurs; surprenons l'enne- » mi par une sortie imprévuë, dans » laquelle, ou nous aurons le bon- » heur de remporter l'avantage, ou » du moins nous terminerons nos » disgraces avec honneur ».

CXLV. Destruction de Milan.

Ce discours de Mundilas ne fit aucune impression sur l'esprit des soldats. Tous refuserent de courir le hazard d'une sortie, & accepterent les conditions offertes par l'ennemi. Les Barbares aïant mis Mundilas & ses troupes sous une garde assûrée, s'abandonnerent à toutes les fureurs dont leur nation étoit capable; ils raserent la ville, firent passer les hommes au fil de l'épée, donnerent les femmes aux Bourguignons pour prix de leur alliance, hacherent en pié-

ces Réparat préfet du Prétoire, & jetterent ses membres aux chiens. Cerventin l'un des premiers de la ville, se sauva dans le territoire de Venise & alla par la Dalmatie porter la nouvelle à l'Empereur de cette sanglante journée. Les Goths réduisirent ensuite toutes les places de la Ligurie, où il y avoit des garnisons Romaines; & les lâches Capitaines, Martin & Uliaris, retournerent à Rome avec leurs troupes.

Justinien. An de N.S. 540.

CXLVI. Les Goths implorent envain le secours des Lombards.

Belisaire ne voulut plus les voir ni leur donner aucun emploi dans l'armée. Sensiblement affligé du malheur dont ils avoient été cause, il en écrivit le détail à Justinien, qui se contenta de rapeller Narsés, & d'abandonner le sort des coupables & des factieux à la sagesse du Général. Les Goths aprenant que Belisaire se préparoit à marcher contr'eux au commencement du printems, apréhenderent l'effort de ses armes; d'autant plus que ses troupes étoient beaucoup plus nombreuses que les leurs; ils résolurent donc d'implorer le secours de quelqu'autre peuple. La mauvaise foi qu'ils avoient éprouvée

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

dans les Germains fit qu'ils ne les apelerent point en Italie ; ils se contenterent de ne les pas avoir pour ennemis. Ils s'adresserent à Vacis roi des Lombards ; mais leurs Ambassadeurs aïant reconnu qu'il étoit ami & allié de Justinien ; ils revinrent sans avoir rien obtenu.

CXLVII. Ils sollicitent le roi de Perse.

L'embarras où se trouvoit Vitigis lui inspira de soulever les Perses contre l'Empire. Il observa que jamais les Romains n'avoient fait la guerre en Occident qu'ils n'eussent conclu la paix avec l'Orient ; que leurs armées n'avoient eu de succès en Afrique & en Italie que depuis qu'on avoit signé une tréve avec les Perses ; & que s'il pouvoit mettre ces deux Puissances aux mains, il vivroit tranquille dans son Roïaume, & reprendroit ce que Belisaire lui avoit enlevé depuis quatre ans. Ces motifs le déterminerent à envoïer des Ambassadeurs à Cosroez roi de Perse.

CXLVIII. Cosroez se résout d'attaquer Justinien.

Deux prêtres de Ligurie, (c'est aujourd'hui le Milanois & les environs,) furent chargés de cette commission ; l'un se disoit Evêque sans l'être, & l'autre passoit pour un Ecclésiastique

de sa suite. Ils commencerent par gagner l'amitié du Prince, en l'assûrant qu'ils ne venoient pas moins pour ses intérêts que pour ceux de Vitigis roi des Goths & des Italiens. Ils lui représenterent que l'Empereur décéloit manifestement le dessein qu'il avoit conçu de faire la loi dans tout l'univers; qu'il n'entretenoit la paix avec les Perses que pour se préparer à retomber sur eux avec toutes les forces des nations qu'il subjuguoit; que déja il avoit assujetti les Vandales, les Maures & une partie des Goths; & que quand il auroit dompté le reste, il emploiroit ces nations vaincuës à la conquête des états de l'Orient, au mépris de l'alliance qu'il avoit si solemnellement jurée. La jalousie dont Cosroez étoit animé contre Justinien, l'empêcha de considerer que ces discours étoient naturellement suspects, comme venans des ennemis de l'Empereur; mais la conformité qu'ils avoient avec son inclination guerriere, fut cause de la créance qu'il y donna. Il rassembla ses troupes, & se prépara à faire irruption sur les terres de l'Empire.

Justinien.
An. de N. S. 540.

JUSTINIEN
An de N.S. 540.

CCXLIX.
Incursion des François en Italie.

Cependant la guerre continuoit en Italie contre les Goths. L'intention de Belisaire étoit de se rendre maître d'Auxime & de Fésule avant que d'aller attaquer Vitigis dans Ravenne, afin de n'avoir plus d'ennemis à craindre. Il envoïa ses généraux Cyprien & Justin faire le siége de Fésule, & lui commença celui d'Auxime avec onze mille hommes. Tandis qu'il pressoit la ville, Théodebert roi des François entra tout à coup en Italie à la tête de cent mille hommes, qui se flattoient d'en devenir bien-tôt les maîtres, au milieu de deux partis qui ne cherchoient qu'à se nuire l'un à l'autre. Leur maniere de faire la guerre ressentoit encore extrêmement la méthode des anciens Barbares. Le Roi étoit environné d'un petit nombre de cavaliers, qui seuls portoient des lances. Tout le reste étoit des gens de pié qui n'avoient ni lances ni arcs; mais seulement une épée, un bouclier & une hache, dont le fer étoit fort gros, & tranchant des deux côtés. Au premier signal du combat, ils se jettoient sur les boucliers des ennemis, les brisoient avec leurs ha-

ches, & mettoient les hommes en pièces. Les Goths croïant qu'ils venoient à leur secours leur laisserent passer le Pô en liberté. Mais aussi-tôt qu'ils furent entrés dans Pavie, ils y firent un affreux carnage de tout ce qui se présenta à eux. Ils tomberent ensuite sur les Romains qu'ils sacrifierent à leur fureur, comme les auteurs de la guerre.

Justinien An de N.S. 540.

CL. Ils rentrent dans les Gaules.

Belisaire aprit ces cruautés au siége d'Auxime. Il en écrivit à Théodebert pour lui reprocher l'infraction de l'alliance faite avec Justinien, par laquelle il avoit promis de se joindre aux Romains pour chasser les Goths. Il le prioit de se retirer, sans quoi il attireroit sur ses Etats toutes les forces de l'Empire. Le Roi déja ébranlé par les plaintes de ses soldats, dont il étoit mort près d'un tiers par le défaut de vivres & les eaux du Pô qui leur causoient la dyssenterie, acheva de se déterminer sur la lettre de Belisaire; il retourna dans les Gaules avec les troupes qui lui restoient.

CLI. Prise de Fésule & d'Auxime.

Ce que les armes & les machines de guerre n'avoient pû opérer, la disette le fit dans Fésule & Auxime.

Justin Ev. An de N.S. 540. La premiere se rendit, ne demandant que la vie pour toute condition. L'autre se montra d'abord un peu plus difficile. Les citoïens vouloient qu'il leur fût permis d'emporter leurs richesses, & de se retirer à Ravenne. Belisaire étoit disposé à y consentir, par la crainte que les François ne revinssent en Italie; mais ses soldats lui représenterent combien il seroit triste pour eux d'avoir si long-tems exposé leur vie, & reçu tant de blessûres à ce siége, pour n'en tirer d'autre récompense qu'une ville dépoüillée de tout. Ils retarderent la capitulation jusqu'à ce que les Goths assiégés eussent consenti de partager avec eux le butin, & de prendre parti dans l'armée Romaine.

CLII. Siége de Ravenne.

Ravenne étoit désormais la seule place qui méritât l'attention de Belisaire. Vitigis s'y étoit retiré avec ses troupes & ses trésors, comme dans un azile assûré; & il se promettoit d'y lasser la constance & l'obstination des ennemis. Belisaire envoïa devant lui Magnus pour ocuper la rive méridionale du Pô, & couper les vivres à la place, tandis que Vitalius, qui ve-

noit de Dalmatie, tenoit l'autre rivage. La fortune lui fut encore plus favorable que toutes ces précautions. Les Goths avoient sur le fleuve une grande quantité de batteaux chargés de blé, qu'ils destinoient pour Ravenne; mais les eaux devinrent si basses qu'ils furent obligés de s'arrêter en chemin jusqu'à l'arrivée des Romains, qui se rendirent maîtres de ces convois.

Justinien. An de N.S. 540.

CLIII. Progrès de Belisaire.

Déjà les assiégés commençoient à manquer de vivres, lorsqu'ils virent arriver les ambassadeurs des François & des Germains, qui venoient leur offrir du secours, à la charge de partager l'Italie avec eux. Belisaire, instruit de leurs propositions, envoïa aussi-tôt les Députés pour en détourner Vitigis, & lui parler de paix. Le prince Goth se détermina en faveur des Romains, & nomma des Députés pour traiter de l'alliance. Les différentes négociations qui se firent n'empêcherent pas Belisaire de continuer le siége de Ravenne avec la même ardeur; il garda plus assidûment les bords du fleuve, afin de presser les assiégés par la famine, &

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

de les réduire à accepter les conditions qu'il lui plairoit de leur imposer. Il gagna quelques Goths perfides, qui mirent le feu aux magazins de la ville, & consumerent les bleds qui restoient; il s'empara des principales places du territoire de Venise, & fit réduire par la faim les Goths qui habitoient dans les Alpes.

CLIV. Les Ambassadeurs de Justinien font la paix.

Alors Domnicus & Maximin, sénateurs de Constantinople & ambassadeurs de Justinien, arriverent au camp, avec pouvoir de conclure la paix, à condition que Vitigis regneroit sur l'Italie, & qu'il païeroit tous les ans un tribut à l'Empereur. Après avoir communiqué leurs lettres à Belisaire, ils allerent à Ravenne, où Vitigis & les Goths accepterent les conditions.

CLV. Belisaire refuse de la signer.

Le Général irrité de cette démarche, qu'il regarda comme l'effet d'une honteuse précipitation, qui faisoit renoncer à une victoire entiere & assûrée, ne voulut point signer le traité. Les Goths instruits de son refus en furent plus allarmés; ils déclarerent qu'ils ne vouloient point conclure la paix, si Belisaire ne ju-

roit de l'entretenir. Sa résistance jetta des soupçons sur la droiture de ses vûës. La plûpart des Officiers ennuïés des fatigues d'une longue guerre, l'accuserent de penser à se faire lui-même roi d'Italie, & de ne s'oposer à la paix, que parce que le moment d'exécuter son dessein n'étoit pas encore venu.

Justinien.
An de N.S. 540.

CLVI. Il fait ses remontrances.

Des murmures aussi importans ne peuvent demeurer long-tems cachés. Belisaire assembla tous les Chefs de l'armée en présence des Ambassadeurs, & leur dit : « Nous sommes » trop instruits du sort des armes, » pour ignorer vous & moi combien » le succès en est douteux & incer» tain. La victoire est la plus trom» peuse de toutes les espérances ; elle » échape à ceux qui s'imaginent la » tenir ; & tout à coup elle se donne » à ceux qui se croïoient vaincus. Je » conviens de toutes ses inconstan» ces, & je vous les rapelle pour vous » engager à faire plus de refléxion » sur la paix qu'on nous propose. » Vous savez quels sont les sentimens » & les intérêts de l'Empereur, & » quelle est la situation de Vitigis. Si

JUSTINIEN. An de N. S. 540.

» vous êtes convaincus que la paix » avec lui soit avantageuse au bien » de l'Etat, je vous prie de le dire » avec liberté. Mais si vous pensez » aussi pouvoir soûmettre toute l'I- » talie, & y détruire la puissance des » Goths, ne dissimulez point votre » avis. » Les Officiers déclarerent qu'ils étoient du sentiment de Justinien, & qu'ils ne pouvoient plus rien faire contre l'ennemi. Belisaire les pria de signer leur résolution, afin qu'ils ne pussent la désavoüer.

CLVII. Prise de Ravenne & de Vitigis.

Les assiégés interprétoient en refus le retardement que causoient ces délibérations. Epuisés par une disette générale, & ne pouvant plus souffrir les cruautés que le désespoir de Vitigis lui faisoit exercer sur eux, ils résolurent de se rendre, & de déférer la couronne à Belisaire. Le Général félicita leurs députés du sage parti qu'ils venoient de prendre; & quoiqu'il fût très-éloigné d'accepter les offres qu'ils leur faisoient, il feignit néanmoins d'y consentir, pour avancer la reddition. Il entra dans Ravenne avec eux, suivi de toute son armée, & des vivres qu'il avoit

dans son camp & sur le fleuve. Il s'empara des trésors de Vitigis, & lui donna une forte garde, ordonnant toutefois qu'on le traitât avec honneur. La douceur dont il usa envers les Goths lui en attira l'amitié, l'estime & la confiance. Le bruit s'en répandit aussi-tôt, & ceux qui demeuroient dans les villes voisines, vinrent le reconnoître pour leur vainqueur.

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

CLVIII. Belisaire est rapellé.

Ils se préparoient à lui mettre la couronne sur la tête, lorsqu'on vit arriver les ordres de l'Empereur, qui le rapelloit à Constantinople pour l'envoïer contre Cosroez qui ravageoit les confins de l'Empire. Les Goths ne pouvoient se persuader que son attachement à Justinien eût plus de force sur son esprit, que l'envie de regner sur eux & sur toute l'Italie. Mais quand ils virent la promtitude de son obéissance, & qu'on se hâtoit de préparer ce qui étoit nécessaire pour son départ, ils tomberent dans de nouvelles inquiétudes, & balancerent entre la révolte & la soumission.

CLIX. Embarras des Goths.

Prévoïant qu'on alloit emmener Vitigis, & peut-être la plus grande

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

partie de la Nation en captivité, ils députerent à Pavie vers Urias, neveu de Vitigis, pour le prier de se mettre à leur tête, & d'empêcher qu'on ne les mît en esclavage. Urias répondit qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'ils demandoient, & qu'il lui seroit honteux d'accepter un roïaume, dont on avoit dépoüillé son oncle. Il leur conseilla d'élire Ildibad neveu de Theudis, roi des Visigoths, seul capable de seconder leur dessein. Les mêmes Députés allerent trouver Ildibad, le revêtirent de la pourpre, & lui dirent qu'ils le choisissoient pour leur souverain. Ce Prince refusa comme Urias l'honneur qu'on lui faisoit, & représenta que dans le trouble & le partage où étoit la Nation, il n'y avoit point d'autre parti que d'engager Belisaire à exécuter le premier traité dont il étoit convenu.

CLX. Il refuse leur couronne.

Piqués de ces deux refus, ils revinrent trouver Belisaire; ils lui répéterent les conditions qu'il avoit paru accepter, & lui reprocherent son manque de parole. Ils l'apellerent esclave volontaire, qui ne rougissoit point de préférer la qualité de Sujet

Justinien. An de N.S. 540.

à celle de Souverain. Adouciſſant enſuite l'amertume de leurs reproches, ils le conjurerent par les plus preſſans motifs, d'accepter la couronne ; ils l'aſſûrerent qu'Ildibad viendroit le ſaluer comme ſon Monarque, & qu'il dépoſeroit à ſes pieds la pourpre dont ils l'avoient revêtu. Beliſaire inſenſible à toutes leurs inſtances, déclara qu'il ne prendroit jamais l'autorité ni le titre de Roi, pendant la vie de Juſtinien, à qui il avoit juré une fidélité inviolable.

CLXI. Il conduit Vitigis à Conſtantinople.

Il les laiſſa dans cet embarras, & partit pour Conſtantinople, emmenant Vitigis avec tous ſes tréſors, les enfans d'Ildibad, & les perſonnes les plus diſtinguées de la Nation. Juſtinien fit un accueil favorable à Vitigis & à la Reine ſa femme ; il enferma leurs tréſors, les fit voir aux Sénateurs par oſtentation, ſans les montrer au public ; il admira la grande taille & l'air martial des Goths.

CLXII. Eloge de Beliſaire.

Les accuſations que l'eſprit de jalouſie avoit formées contre la fidélité de Beliſaire, furent cauſe qu'il ne lui fit pas rendre les mêmes honneurs du triomphe qu'il lui avoit accordés

JUSTINIEN. An de N.S 540.

quand il avoit amené Gélimer à Constantinople ; mais il ne manquoit aux trophées de cet illustre Guerrier que la pompe extérieure, qui n'est pas toujours le fruit d'un mérite réel. Ses belles actions & ses services le rendoient plus grand & plus précieux à l'Etat, que l'apareil ou le nombreux cortége des captifs qui l'auroient suivi. On savoit qu'en amenant prisonniers les descendans de Genseric & Théoderic, il avoit vaincu les deux plus puissantes Nations des Barbares, recouvré les provinces qu'ils avoient usurpées, & délivré l'Empire des fraïeurs continuelles où ils le tenoient. Tout le peuple avoit son nom dans la bouche, & n'en parloit qu'avec éloge & reconnoissance. On prenoit plaisir à le voir dans les places publiques, dans les ruës, à l'amphithéatre. Le soldat l'aimoit pour sa générosité, & le laboureur pour sa justice, n'aïant jamais souffert aucun dégat dans les campagnes. Partout on louoit sa sagesse, sa bravoure, sa continence, sa frugalité, son zéle, sa modestie, son désintéressement ; chacun auroit souhaité lui donner de

ses

ses jours & pour lui & pour la prospérité de l'Empire.

Justinien.

An de N.S. 540.

CLXIII. Ravages de Cosroez.

On avoit besoin d'un homme tel que lui, pour aller s'oposer aux armes de Cosroez. Ce Prince, qui ne connoissoit point la foi des traités, s'étoit aisément laissé séduire par les ambassadeurs de Vitigis. Au printems de cette année, il étoit entré sur les terres des Romains à la tête d'une armée formidable. Il avoit pris & ruiné Sura, ville sur l'Eufrate, dont Candide, évêque de Sergiopolis, dans le voisinage, racheta douze mille captifs, s'obligeant à païer deux cens livres d'or dans un an, sous peine de donner le double, & de perdre son Evêché. Ceux de Hieropolis, vivement menacés de sa colere, l'éloignerent, en lui donnant quatre mille livres pesant d'argent. Megas, évêque de Berée, avoit été député vers Cosroez, de la part des citoïens d'Antioche, & lui avoit promis mille livres d'or, s'il vouloit sortir des terres de l'Empire. Le Prince y avoit consenti, & néanmoins il avoit attaqué Berée, & en avoit tiré quatre mille livres d'argent, & mis le feu

JUSTINIEN. An de N.S 540.

aux principaux endroits de la ville, parce qu'on ne voulut pas lui en donner encore autant. Un ſecours de ſix mille hommes arrivés aux Antiochiens, leur fit eſpérer de ſe défendre contre les efforts des Barbares, & ils eurent la témérité d'inſulter Coſroez du haut de leurs murailles. Ce Prince irrité les attaqua vigoureuſement, & il trouva dans la garniſon & dans la jeuneſſe toute la réſiſtance poſſible. Devenu plus furieux, il anima tellement ſes troupes, qu'elles gagnerent le haut des murailles. Les aſſiégés ſe ſauverent par la porte du faubourg de Daphné, & abandonnerent la place. Le vainqueur enleva toutes les richeſſes de cette ville opulente, qui fut entierement brûlée, excepté la principale Egliſe, que l'on racheta par une ſomme très-conſidérable. Mais il réduiſit en cendres celle du faubourg, pour venger la mort d'un ſoldat.

CLXIV. Diſcours des Ambaſſadeurs de Juſtinien à Coſroez.

Les premieres propoſitions & les remontrances des Ambaſſadeurs de Juſtinien arrivés pendant le ſiége, ne furent pas capables d'arrêter les flots de ſa colere. Après qu'il l'eût aſſou-

vie sur cette ville infortunée, ils vinrent renouveller leurs plaintes, & employerent tout ce que la raison, la justice & l'humanité ont de plus puissant pour vaincre un cœur barbare. Ils lui dirent : « Seigneur, si nous » n'avions l'honneur de vous voir & » de vous parler, nous ne pourrions » croire que Cosroez fils du grand » Cavade fût entré sur nos terres à » main armée, qu'il eût violé un serment solemnel, sans considérer que » la sainteté des sermens est le plus » ferme apui des promesses entre les » hommes, & la seule ressource de » ceux qui n'en trouvent point dans » la guerre. Si l'on ne veut pas observer les traités que l'on a faits ; il » faut donc renoncer pour toûjours » à la paix & aux sentimens de l'humanité. Nous ne savons quelle » étoit votre pensée, quand vous écriviez à Justinien votre frere qu'il » étoit cause de la rupture ; vous reconnoissiez donc par ce reproche » que c'est un grand mal de rompre » la paix. Mais si l'Empereur est innocent en ce point ; vous avez eu » tort de prendre les armes ; & s'il

Justinien. An de N.S. 540.

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

» est coupable de quelque faute, ne » portez pas plus loin votre vengeance, afin d'avoir sur lui quelqu'avan- » tage. Car le plus grand qu'on puisse » remporter est de faire moins de mal » que son ennemi. Mais comme nous » sommes certains qu'il n'a point » contrevenu aux traités, nous vous » conjurons d'épargner les Romains. » Vos sujets n'en peuvent tirer aucun » profit, & vous n'en pouvez atten- » dre vous-même d'autre fruit que » de faire voir à tout l'univers que » vous ne ménagez point vos alliés, » & que vous leur manquez de foi ».

CLXV. Les Romains achettent la Paix.

Cosroez s'efforça de prouver que Justinien avoit le premier par ses infidélités donné occasion à la guerre; & après de longues contestations, il consentit à se retirer, à condition qu'on lui donneroit de l'argent. Mais il ne vouloit pas que ce fût en un seul paiement; parce, disoit-il, que la paix qui n'est faite que pour une somme, ne subsiste qu'autant que cette somme dure; il faut en donner une autre tous les ans, afin que l'alliance soit durable. Les Ambassadeurs répondirent que par ce moïen il impo-

feroit un tribut aux Romains. Il répliqua que ce ne feroit pas un tribut, mais une penſion que les Romains feroient aux Perſes, qui dans l'occaſion s'armeroient pour la défenſe de l'Empire. On convint que Coſroez recevroit cinq mille livres d'or une fois ſeulement, & qu'à l'avenir il en toucheroit cinquante livres chaque année; qu'il y auroit ceſſation d'armes; qu'il retireroit ſes troupes auſſi-tôt qu'il auroit reçu des ôtages, & que les articles ſeroient ratifiés par des Ambaſſadeurs que Juſtinien lui envoïeroit exprès.

Justinien. An de N.S. 540.

CLXVI. Coſroez la viole. Miracle de la Croix.

On reconnut bientôt quel fonds il falloit faire ſur ſes paroles. N'aïant rien trouvé à piller dans Seleucie, il conduiſit ſes troupes à Apamée ſous prétexte d'y voir la ville. La terreur le précéda dans le cœur des habitans. On y conſervoit religieuſement un morceau de la vraïe Croix du Sauveur, long d'une coudée, qu'un Syrien y avoit aporté comme un don très précieux. Les citoïens qui eſperoient en recevoir un puiſſant ſecours, l'avoient mis dans une châſſe de bois enrichie d'or & de

JUSTINIEN. An de N.S. 540.

pierreries, & en avoient donné la garde à trois Prêtres. Le peuple d'Apamée effraïé par les aproches de Cosroez, pria Thomas évêque de la ville d'exposer la Relique pour implorer la miséricorde de Dieu & la protection de celui dont elle tiroit son mérite, & l'adorer encore une fois avant que de mourir. L'Evêque y consentit, & il arriva une merveille qui remplit d'étonnement les spectateurs. Quand l'Evêque prit dans ses mains le bois sacré, il en sortit tout à coup une lumiere éclatante, dont les raïons alloient directement fraper l'endroit oposé, & précédoient la marche du Pontife, à mesure qu'il faisoit le tour de l'Eglise. La vuë de ce prodige tira des larmes de joïe des yeux des fideles, qui étoient présens, & les remplit d'une sainte confiance.

CLXVII. Cosroez en prend une châsse & laisse la Relique.

Lorsque l'Evêque aprit que les Perses étoient proches, il alla au devant de Cosroez, qui lui demanda si les Apaméens étoient résolus de soutenir un siége. Il répondit que ce n'étoit pas leur dessein, & qu'il étoit venu pour l'assûrer que les portes de la ville lui étoient ouvertes. Le Prince

y entra avec deux cens hommes de ses meilleures troupes, laissant le reste de l'armée campé sous les murailles. Oubliant aussi-tôt le traité qu'il avoit fait avec les Ambassadeurs, il mit la ville à rançon & la taxa à dix mille livres d'argent, & à tout ce qu'il y avoit de précieux dans le trésor. Toutes les richesses de l'Eglise & des citoïens n'aïant pû satisfaire son avarice, il ménaça de brûler la ville. Thomas lui dit: « Seigneur, je n'ai plus qu'u» ne châsse ornée d'or & de pierreries, » vous êtes maître de la prendre, je » vous conjure seulement de me lais» ser le bois qu'elle renferme, c'est » tout ce que j'ai de plus cher & de » plus précieux ». Cosroez n'eut pas de peine à accorder cette grace : il enleva la châsse & laissa la Relique.

Justinien. An de N.S. 540.

CLXVIII. Il abandonne le siége d'Edesse.

De là il s'avança à Calcide, dont il tira deux cens livres d'or, & passa l'Eufrate. Il s'aprocha d'Edesse pour l'assiéger, voulant faire mentir les chrétiens qui la disoient imprénable, à cause de la lettre de Jesus-Christ à Abgare, qu'ils prétendoient avoir. Mais s'étant égaré par deux fois en chemin, il abandonna son dessein, &

JUSTINIEN. An de N.S. 541.

se contenta de prendre deux cens livres d'or pour ne point ravager le païs. C'est ainsi que ce Prince faisoit la guerre pour ruiner l'Empire.

CLXIX. Belisaire envoïé contre lui.

Il étoit tems d'oposer une puissante digue à ce torrent d'avarice, qui menaçoit d'entraîner avec soi toutes les richesses des Romains. Justinien jetta les yeux sur le grand Belisaire, persuadé que celui qui avoit vaincu les Vandales, les Maures & les Goths, le vengeroit également de la perfidie & de la cruauté des Perses. Belisaire partit de Constantinople au printems de l'année qui suivit son retour d'Italie.

CLXX. Fin des Consuls.

Cette époque est remarquable par le changement que Justinien aporta au gouvernement & aux fastes de l'Empire; ce fut l'abolition du Consulat. Cette dignité avoit été établie l'an 243. de la fondation de Rome; 510. avant l'Ere chrétienne, & s'étoit soutenuë pendant 1051. sans aucune interruption. Jamais les Empereurs n'en avoient fait l'objet de leur jalousie; ils avoient au contraire toûjours protégé comme les premieres personnes de l'Empire & l'ornement de l'Etat,

l'Etat, ceux qu'ils avoient jugé à propos de placer sur la chaire consulaire. Justinien n'en pensa pas ainsi. Jaloux de la puissance, de la gloire, & des honneurs, qui suivoient cette dignité, & principalement de ce que l'année portoit le nom des Consuls, depuis le premier de Janvier, jour de leur élection, il résolut d'en abolir le titre, & ordonna qu'à l'avenir on ne datteroit dans les actes publics que des années de son regne. On prétend que Tribonien, le célébre compilateur des loix, lui inspira cette idée, parce que son obstination dans l'idolatrie l'excluoit du rang des Consuls. Ceux qui conservoient encore quelque vénération pour l'ancienne discipline des Romains, & quelque amour pour la liberté de la patrie, murmurerent hautement de cette dangereuse & funeste innovation. Le Prince, pour tâcher de justifier sa conduite, & couvrir ses vuës, affecta de dire qu'à chaque élection de nouveaux Consuls, il en coûtoit à l'épargne plus de deux cens livres d'or, qui se consumoient mal à propos en fêtes, en jeux ou autres divertisse-

JUSTINIEN. An de N.S. 541.

mens inutiles, & que les guerres qu'il avoit à soûtenir en différens endroits de l'Empire, ne permettoient pas que l'on fit ces dépenses superfluës.



Justinien.
An de N. S. 541.

CHAPITRE III.

Depuis l'abolition du Consulat, jusqu'à la mort de Justinien.

Espace de 25. ans.

I. Belisaire marche contre Cosroez.

Les troupes Romaines de l'Orient ne pouvoient être moins préparées à combattre, & en plus mauvais état que Belisaire les trouva, à son entrée dans la Mésopotamie. Elles n'avoient ni armes ni habit : elles trembloient au seul nom de Cosroez. Il leur donna tout ce qui leur étoit nécessaire, & fit passer dans leur cœur le courage & la confiance qui l'animoient. Instruit par ses coureurs que les Perses étoient occupés à réduire les Huns, il entra sur leurs terres, vers le mois de Juin, pour les ravager. Il ne put à la vérité forcer la garnison de Nisibe ; mais il s'empara du Fort de Sisaurane, & envoïa Aréthas dans l'Assyrie au-delà du Tigre, où il fit un butin prodigieux.

JUSTINIEN. An de N.S. 541.

II. Retraite des deux armées.

Cosroez aprit ces succès, étant ocupé au siége de Pétrée dans la Colchide. Aussi facile à s'allarmer de la présence des troupes Romaines, & de celle de Belisaire qu'il s'étoit montré hardi & entreprenant, lorsqu'ils étoient éloignés, il se retira aussi-tôt dans l'intérieur de ses Etats avec toute son armée. Quelle carriere de conquêtes ce retour précipité eût-il ouvert aux Romains, si le ciel n'eût arrêté leur bras ? Venus la plûpart de la Thrace & de l'Illyrie, ils ne purent suporter les châleurs excessives de la Mésopotamie, où ils passerent les mois de Juillet & d'Août. Une fiévre contagieuse s'étant mise dans leur camp, en fit mourir un grand nombre, & plus de la moitié de ce qui restoit tomba malade & dans la langueur. Ils demanderent à Belisaire avec de grands cris qu'il les retirât de ce païs où ils périssoient, & la nécessité le força de les ramener à Constantinople.

III. Peste générale. Ses symptomes.

Cette maladie ne fut qu'un foible commencement de la plus cruelle mortalité, dont l'histoire de tous les siécles fasse mention. C'étoit une es-

péce de charbon ou d'ulcere qui paroiſſoit tout à coup, & dans deux jours conduiſoit au tombeau, quelquefois même y précipitoit ſubitement. Elle s'annonçoit par des ſymptômes auſſi extraordinaires & auſſi affreux que le mal l'étoit en lui-même. Cette maladie faiſoit voir des fantômes de diverſes formes, qui préſentoient à l'imagination du malade des objets effraïans. Ceux qui diſoient les apercevoir s'imaginoient en recevoir des coups violens dans quelque partie de leur corps. Ils pouſſoient auſſi-tôt des cris épouvantables; ils invoquoient ce que la religion a de plus ſacré; ils ſe réfugioient dans les Egliſes, ou s'enfermoient dans leurs maiſons, ſans vouloir y regarder leurs plus tendres amis. Quelques-uns étoient frapés en ſonge, & croïoient entendre une voix terrible, qui les rangeoit au nombre des morts.

Justinien. An de N.S. 541.

Le mal changeoit de caractere ſuivant la différence des tempéramens. Dans les uns, c'étoit un ſommeil profond, ſemblable à la léthargie, qui amortiſſoit tous les ſens, & faiſoit tellement oublier le boire & le

IV. Ses différentes eſpéces.

JUSTINIEN.
An de N.S. 541.

manger, qu'il falloit ouvrir la bouche aux malades avec force, pour leur faire prendre de la nourriture malgré eux. Dans d'autres, c'étoit une phrénésie véritable. S'imaginans être poursuivis par un monstre infernal qui tenoit un glaive à la main, ils étoient troublés par l'image de la mort, ils fuïoient comme des furieux; personne ne pouvoit les retenir; il falloit des chaînes pour les arrêter, & ils expiroient dans l'agitation. Ceux qui s'échapoient alloient se précipiter dans l'eau, ou du haut d'un rocher, ou de dessus leurs maisons. Le charbon qui s'éteignoit dans ceux-ci, faisoit rentrer l'humeur venimeuse, la répandoit dans toutes les parties du corps, & y allumoit un feu dévorant, qui causoit des douleurs inconcevables, qui épuisoient bientôt la nature. Dans ceux-là c'étoit une infinité de pustules noires, qui s'élevoient sur tous les membres, & donnoient la mort presque subitement. C'étoit dans d'autres une horrible hémoragie, qui suffoquoit tout à coup.

V. Ses progrès.

Cette maladie pestilentielle commença par les Egyptiens de Péluse.

De-là elle se partagea, & alla d'un côté vers Alexandrie, puis dans toute l'Afrique ; & de l'autre, elle passa en Phénicie, se communiqua à toute l'Asie, & à l'Europe en même tems. Elle s'étendit jusqu'aux nations les plus reculées ; il n'y eut aucun païs quelqu'éloigné qu'il pût être, où elle ne portât sa corruption. Elle n'en dispensa ni les îles, ni les montagnes, ni les vallées, ni les cavernes. Elle embrassa tout le monde, elle confondit toutes les conditions, elle n'épargna ni âge ni sexe ; elle ne se relâcha dans aucune saison de l'année. Si d'une premiere attaque elle n'avoit fait qu'un ravage médiocre dans une ville, elle revenoit sur ses pas, & faisoit sentir ses fureurs. Elle commençoit toûjours par les contrées maritimes, d'où elle se répandoit plus avant dans les régions méditerranées.

Justinien. An de N.S. 541.

VI. Ses ravages à Constantinople

Elle dura quatre mois entiers à Constantinople. Dans ses commencemens, elle n'enlevoit qu'un assez petit nombre de personnes; mais dans la suite, il y en mouroit cinq mille chaque jour, & sur la fin, dix mille ou au-delà. La multitude des morts

JUSTINI. N. An de N.S. 541.

empêchoit qu'on ne leur donnât la sépulture. Quelquefois le pere voïoit ses enfans tomber successivement à ses piés, & bientôt les suivoit au tombeau; d'autrefois, le pere & la mere précédoient les enfans. Il y eut des familles entieres qui s'éteignirent par ce fléau, & des maisons qui demeurerent désertes & abandonnées. L'Empereur en fut attaqué comme les autres, & il eut le bonheur d'être du petit nombre de ceux qui en guérirent.

VII. Révolutions d'Italie.

Quelque terrible que fût ce fléau; il ne fit point cesser celui de la guerre. Les Goths d'Italie, indignés de l'avarice des officiers Romains, qui succéderent à Belisaire, résolurent d'en secoüer le joug; la Ligurie & la province de Venise se joignirent à eux, & soûtinrent Ildibad sur le trône, qu'il avoit d'abord refusé. Cependant ce Prince fut assassiné à table par un de ses sujets, qui disoit en avoir reçu du mécontentement. Les Rugiens, branche particuliere des Goths, élurent Eraric en sa place; son peu de génie & sa cruauté le rendirent odieux au reste des Goths;

ils se jetterent sur lui & le massacrerent.

An de N.S. 542.

Totila neveu d'Ildibad fut la principale cause de cet assassinat. Irrité du meurtre de son oncle; il fut le premier à aigrir les esprits contre celui qu'on lui avoit substitué; il trouva les Goths disposés à l'entendre par le regret qu'ils avoient d'Ildibad. Ils transporterent au neveu l'estime & l'amitié qu'ils avoient euës pour l'oncle; ils reconnurent en lui un caractere vif, entreprenant, courageux, infatigable; ils espérerent de se relever sous son commandement; & ils consentirent au conseil qu'il leur donna de faire mourir Eraric.

VIII. Totila roi des Goths.

IX. Les Romains prennent Verone.

Justinien imputa ces révolutions à la mauvaise conduite de ses officiers Généraux, & leur en écrivit amerement. Sensibles aux reproches du Prince, ils résolurent pour réparer leur faute, d'aller mettre le siége devant Verone, & après qu'ils l'auroient prise, d'attaquer Totila. L'armée étoit encore de douze mille hommes sous la conduite de onze Chefs, dont les plus considérables étoient Constantien & Alexandre. Lorsqu'ils s'a-

JUSTINIEN. An de N. S. 542.

prochoient de Verone, un particulier vint leur offrir de livrer la place. Les Romains accepterent la proposition, & ils envoïerent pendant la nuit quelques soldats, qui furent en effet introduits dans la ville par une porte qu'on leur ouvrit.

X. Ils la perdent.

Les Goths se voïant surpris par les Romains, se sauverent d'un autre côté. Mais quelques contestations qui s'éleverent dans l'armée Romaine, l'aïant retenuë à quatre lieuës de la place, ils trouverent le moïen d'y rentrer. Il y avoit près des murailles une petite hauteur, d'où l'on découvroit aisément tout ce qui se faisoit dans la ville. Les Goths y monterent, & virent le petit nombre de soldats qui y étoient; ils ranimerent leur courage, retournerent à la même porte par laquelle ils étoient sortis, fondirent sur les Romains avec impétuosité, en mirent en piéces la plus grande partie, & obligerent les autres de se jetter en bas des murailles. L'armée qui n'arriva que le soir trouva les portes fermées, & n'osa entreprendre le siége.

Totila profita de cet événement

pour inspirer du courage à sa nation. Il rassembla le peu qui lui restoit des troupes, les mena contre l'ennemi sur les rives du Pô, & leur mit devant les yeux la situation où ils se trouvoient. « C'est ordinairement, » leur dit-il, par l'égalité des deux » partis, que l'on s'anime au combat; » mais dans cette guerre, tout l'avan» tage est du côté de nos ennemis. » S'ils sont vaincus, il leur sera fa» cile de former une nouvelle armée » avec les troupes qui leur restent en » garnison, & celles qui leur vien» dront de Constantinople. Mais si » cette disgrace nous arrive, elle dé» truira le nom & l'esperance des » Goths. De deux cens mille hom» mes que nous étions, nous sommes » réduits à cinq mille; & lorsque vous » entreprites de secoüer le joug sous » Ildibad, vous n'étiez pas plus de » mille, & pour toutes places, vous » n'aviez que Pavie. Depuis que vous » avez remporté l'avantage, votre » gloire & votre puissance se sont » accruës. L'injustice des Romains re» leve votre esperance. Ils ont été nos » agresseurs, & les Tyrans de nos fre-

XI. Totila encourage les Goths.

JUSTINIEN. An de N.S. 542.

» res qui ont eu la lâcheté de se soû» mettre à eux ; il dépend de vous au» jourd'hui de devenir leurs vain» queurs. La terreur même que nous » leur avons inspirée doit augmenter » notre confiance ; ceux que nous al» lons combattre sont les mêmes qui » ont abandonné Verone, & qui ont » lâchement pris la fuite, sans que » personne les poursuivît ».

XII. Il remporte une grande victoire.

Ces paroles produisirent l'effet qu'il avoit attendu. Remarquant l'ardeur qui paroissoit sur le visage des Goths, il en envoïa trois cens audelà du fleuve, pour prendre les ennemis en queuë, pendant qu'il fondroit lui-même sur la tête du camp. Lorsque le combat fut échauffé, les trois cens Goths sortirent de leur embuscade, & épouvanterent tellement les Romains qu'ils les mirent en déroute. Quelque grand que fût le nombre des morts & des prisonniers, les Romains en souffrirent plus patiemment la perte que celle de toutes leurs enseignes. C'étoit la premiere fois que ce malheur étoit arrivé aux troupes de l'Empire.

Comme ils attribuoient leur dé-

faite à la multitude des Commandans parmi lesquels il y avoit peu d'intelligence, ils convinrent de nommer un Général en chef, & le sort voulut que Jean eut cette qualité. Il mena son armée contre les Goths campés dans un vallon. Aussi-tôt que les Barbares eurent aperçu l'ennemi, ils monterent promtement sur la colline. Les Romains croïant les voir saisis de fraïeur, les attaquerent avec confiance. Dans la chaleur du combat, un des gardes de Jean reçût un coup de lance, qui le jetta en bas de son cheval. Le bruit courut aussi-tôt que Jean lui-même avoit été tué dans la mêlée. Les Chefs en furent les premiers épouvantés, & aucun n'aïant osé prendre le commandement de l'armée, les Romains combattirent sans ordre; la plûpart furent taillés en piéces; & les autres furent contraints de prendre la fuite.

XIII. Autre défaite des Romains.

Leur confusion & les pertes qu'ils firent, ouvrirent à Totila tous les chemins de l'Italie. Il s'empara des Forts de Ceséne & de Petrée, & entra dans la Toscane, dont les habitans ne voulurent pas répondre aux

XIV. Totila s'avance dans l'Italie.

propositions qu'il leur fit de se rendre. Comme son projet n'étoit pas de les attaquer si-tôt, il passa le Tibre, sans exercer aucune hostilité sur les terres des Romains; il traversa la Campanie & le païs des Samnites, où il réduisit sans beaucoup de peine la ville de Bénévent, & en rasa les murailles, afin que les recruës nouvellement arrivées de Constantinople, ne pussent s'en servir pour faire des courses sur les Goths.

XV. Il visite S. Benoît.

En passant dans la Campanie, il voulut voir le fameux saint Benoît, qu'on lui avoit dit être doüé du don de prophétie. Lorsqu'il fut près de son monastere, il lui fit dire qu'il alloit venir. Voulant éprouver le Saint, il lui envoïa un de ses écuïers, nommé Riggon, à qui il fit prendre sa chaussure & son manteau de pourpre, & le fit accompagner de trois Seigneurs, qui étoient le plus ordinairement près de sa personne, avec d'autres Officiers & un grand cortége. Dès que saint Benoît aperçut Riggon, il lui dit de loin sans se lever: Mon fils, quittez l'habit que vous portez, il ne vous appartient pas.

Riggon rougissant du dessein qu'il avoit eu de tromper le saint homme, se jetta par terre avec tous ceux qui le suivoient, & vint raconter au Roi ce qui lui étoit arrivé. Totila alla lui-même trouver le saint, & se prosterna à l'entrée de sa cellule, sans oser aprocher. Benoît, qui étoit assis, lui dit par trois fois de se relever; & comme il n'osoit le faire, Benoît s'avança, & lui dit : « Vous faites » beaucoup de mal; vous en avez déjà » beaucoup fait; cessez de commettre » tant d'iniquités. Vous entrerez dans » Rome, vous passerez la mer, & » vous mourrez la dixiéme année de » votre régne. » La prédiction fut vérifiée. Au reste Totila se montra moins barbare dans la suite de ses conquêtes.

Justinien. An de N.S. 542.

Toutes les instances qu'il fit aux Napolitains n'aïant pû les déterminer à reconnoître sa puissance, il entreprit le siége de leur ville. Tandis qu'il en sapoit les murailles, & qu'il ravageoit les environs, il envoïa une partie de ses troupes se saisir de Cumes & de plusieurs autres places, où il trouva de grandes richesses qu'il emporta. Il réduisit sous son obéïssance

An de N.S. 543.

XVI. Ses progrès.

JUSTINIEN. An de N.S. 543.

les Brutiens, le païs de Luques, l'Apoüille, la Calabre, s'empara des revenus publics, & ordonna partout en Souverain absolu.

C'étoit du revenu de ces provinces que l'Empereur faisoit païer l'armée d'Italie. Les Chefs n'aïant plus de fonds demeurerent exposés à tous ses murmures, & à ceux des Italiens, qui se plaignirent qu'on les abandonnoit, qu'on les dépoüilloit de leurs biens, qu'on les chassoit de leurs maisons, & qu'ils se voïoient à la veille de retomber dans la même misere dont ils s'étoient retirés. Les Généraux ne pouvant plus contenir leurs soldats, se tenoient dans les places fortes pour se mettre en sûreté. Constantien étoit à Ravenne, Jean à Rome, Bessas à Spolete, Justin à Florence, Cyprien à Perouse, chacun demeuroit dans la place où il s'étoit refugié dans le tems de sa déroute.

XVII. Il ruine la flotte des Romains.

Justinien aprit ces nouvelles avec douleur, & en fut affligé comme d'un des plus grands malheurs qui pussent arriver à l'Empire. Il créa Maximin, préfet du Prétoire en Italie, afin qu'il donnât les ordres à tous les autres Chefs,

Chefs, & qu'il pourvût à la subsistance des soldats. Mais ce Général incapable de réparer les pertes que l'Empire avoit faites en Italie, & de s'opposer aux conquêtes de Totila, après s'être arrêté long-tems en Epire & en Sicile avec sa flotte, résolut néanmoins de secourir la ville de Naples, que les Goths tenoient bloquée, & qui manquoit de tout. Pour cet effet il y envoïa ses troupes sous la conduite de Démétrius, maître de la milice, durant les rigueurs de l'hiver. Mais la flotte en entrant dans le port de Naples fut battuë d'une horrible tempête. L'agitation des vagues étoit si violente, que les matelots ne s'entendoient pas, & ne pouvoient plus tenir leurs rames. Les Barbares étant survenus au milieu d'un désordre si funeste, en coulerent à fonds un grand nombre, & firent Démétrius prisonnier.

Justinien. An de N.S. 543.

XVIII. Naples se rend à lui.

Totila lui fit mettre une corde au cou, & le traîna devant les murailles de Naples, où il l'obligea d'exhorter les assiégés à se rendre, & à se délivrer de tant de miseres, en subissant volontairement le joug du vainqueur.

JUSTINIEN
An de N.S.
543.

Il le contraignit de dire que depuis la perte de l'armée navale, l'Empereur n'étoit plus en état de les secourir. Alors Totila les voïant plongés dans la consternation, prit la parole, & les invita à suivre le conseil de Démétrius, & à ne pas résister plus long-tems aux sollicitations d'un Prince, qui venoit les tirer de l'opression. L'extrémité de la disette vainquit le Gouverneur, les habitans & les soldats; mais leur attachement pour l'Empereur, & l'attente de quelque secours leur firent demander un mois de suspension d'armes. Totila, qui vouloit les gagner par une feinte douceur, autant que par la force, leur en accorda trois, promettant de ne point livrer d'assaut pendant cet intervale, & de ne point faire de mine. Les assiégés pressés par la faim n'attendirent pas long-tems, ils ouvrirent leurs portes au roi des Goths & à son armée, & le reconnurent pour leur Souverain.

XIX.
Humanités qu'il y exerce.

A voir l'humanité avec laquelle il traita les Napolitains, on étoit tenté de croire qu'il n'avoit ambitionné de s'en rendre le maître, que pour en

devenir le bienfaiteur. Il fit paroître à leur égard une bonté qu'on ne devoit pas attendre d'un ennemi, encore moins d'un Barbare. Comme la faim avoit épuisé leurs forces, & qu'il y avoit à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup une trop abondante nourriture, il mit des gardes aux portes pour les empêcher de sortir, & il distribua lui-même les vivres avec une sage économie, beaucoup moins que l'apetit n'en demandoit, en ajoûtant si peu chaque jour que l'augmentation étoit imperceptible. Quand leur santé fut rétablie, il ouvrit les portes, & leur permit d'aller où il leur plairoit.

XX. Cosroez reprend les armes.

Cependant Cosroez, pour qui les traités & les sermens n'étoient que de foibles obstacles à ses projets ambitieux, étoit rentré une troisiéme fois sur les terres de l'Empire. Il descendit le long de l'Eufrate vers Sergiopole, pour recevoir les deux cens talens d'or, que Candide, évêque de cette ville lui avoit promis l'année précédente, pour le rachat des citoïens de Sura. L'Evêque alla dans son camp, le suplier de ne le pas trai-

JUSTINIEN. An de N.S. 543. ter dans sa colere, si l'impossibilité de recueillir la somme dont il étoit convenu le mettoit hors d'état de tenir sa parole. Le Prince, plus altéré de l'or & de l'argent que du sang humain, l'enferma dans une prison, & le fit cruellement tourmenter, pour l'obliger à païer le double de la somme qu'il avoit promise. Non content des trésors de l'Eglise que Candide lui abandonna, il voulut enlever toutes les richesses des citoïens. Il mit le siége devant la place ; mais il fut contraint de le lever, par la disette d'eau.

XXI. Belisaire marche contre lui. Le courier qui porta à Constantinople la nouvelle de cette irruption, y aprit aussi que le Roi infidéle avoit dessein de conduire son armée dans la Phénicie, dont il avoit entendu vanter les richesses ; & qu'il se flattoit principalement de ruiner le temple de Jerusalem. L'Empereur chargea de nouveau le grand Belisaire d'aller arrêter ce torrent de cupidité. Il se rendit en diligence sur les bords de l'Eufrate, & y rassembla ses troupes.

Sa diligence arrêta Cosroez. Ce

Prince, qui n'étoit hardi que quand il ne voïoit personne pour lui résister, dépêcha Abandane, l'un de ses secretaires, pour examiner les forces & la contenance des Imperiaux; mais il lui ordonna de voiler le principal objet de sa commission, sous le prétexte de faire des plaintes à Belisaire, de ce que Justinien n'avoit point nommé d'Ambassadeurs pour venir conclure la paix. Il n'est pas aisé d'en imposer à un Chef aussi versé dans la politique que dans la sience des armes. Le général des Romains, avec une poignée d'hommes, sut intimider le roi des Perses & son armée formidable, à laquelle il n'auroit jamais pû résister, s'il avoit fallu en venir aux mains.

Justinien. An de N. S. 543.

XXII. Cosroez lui envoïe un député.

Instruit de la députation d'Abandane il envoïa sur son chemin un détachement de six mille hommes, les plus grands & les mieux faits de ses troupes, comme pour chasser, ou reconnoître le païs; & quand le député fut proche, Belisaire fit dresser une tente de grosse toile, telle qu'il l'auroit ordonnée au milieu d'un désert, où il n'auroit eu ni train ni bagage. Il rangea d'une

XXIII. Adresse de Belisaire.

JUSTINIEN. An de N. S. 543.

part les Thraces & les Illyriens; de l'autre les Goths & les Erules; & derriere, les Maures & les Vandales. Ils n'avoient tous pour vêtement qu'une simple chemise & un calçon de toile; pour armes, ceux-ci tenoient une épée, ceux-là une hache, les autres des fléches. Ils sembloient ne penser qu'à se divertir.

XXIV. Comment il reçoit le Député des Perses.

Abandane déja surpris de ce spectacle entra dans la tente de Belisaire. Il lui dit que Cosroez avoit sujet de se plaindre de ce que César, c'est ainsi qu'ils nommoient l'Empereur, ne lui avoit point envoïé d'Ambassadeurs suivant sa promesse; & que sa conduite l'avoit autorisé à entrer sur ses terres. Belisaire sans s'effraïer de la proximité de l'ennemi, ni des reproches du Barbare, lui répondit fiérement: « Ce n'est pas l'usage que » celui qui est offensé fasse répara- » tion. Si le Prince qui la doit la re- » fuse, alors on la tire par la voie des » armes. Il convient peu à Cosroez » d'exiger qu'on aille au pié de son » trône demander la paix, après que » lui-même a commencé la guerre ». Le député s'en retourna sans diffé-

ter dans le camp des Perſes. Encore plein de ſon étonnement, il dit au Roi, que jamais il n'avoit vû de Général ſi ferme & ſi prudent, ni de ſoldats ſi fiers & ſi réſolus. Il lui repréſenta que lui & Beliſaire ne couroient pas une même fortune; que quand les Perſes remporteroient une victoire, ce ne feroit que ſur un ſujet de Juſtinien; au lieu que ſi Coſroez étoit vaincu, ce feroit une affront éternel pour ſa perſonne & pour toute la nation. Que d'ailleurs les Romains ne manqueroient pas de places & de réfuges s'ils étoient battus; au lieu que ſi les Perſes avoient du déſavantage, ils n'auroient aucune retraite; & que peut-être il n'en reſteroit pas un pour porter dans leur païs la nouvelle de leur défaite.

XXV. Effets de la conduite.

XXVI. Coſroez ſe retire.

Coſroez frapé de ces raiſons jetta un pont ſur l'Eufrate, & paſſa le fleuve avec toutes ſes troupes. Quand il fut à l'autre rivage, il envoia dire à Beliſaire qu'il ne ſe retiroit que pour obliger les Romains; il ajoûta qu'il attendoit leurs Ambaſſadeurs, & qu'il eſperoit les voir au plûtôt. Beliſaire répondit qu'il ne négligeroit rien

JUSTINIEN. An de N.S. 543.

pour les faire venir inceſſamment; qu'il le prioit de ne faire aucun dégat ſur les terres des Romains, & d'y paſſer comme ſur celles de ſes alliés. Il lui donna pour ôtage un des premiers Seigneurs de la ville d'Edeſſe.

XXVII. Il prend la ville de Callinique.

Mais le Prince renouvella bientôt ſes anciennes infidelités. Aïant ſur ſon paſſage la ville de Callinique hors de défenſe, il y entra à main armée, oubliant les promeſſes qu'il venoit de faire. Au bruit de ſes aproches, les riches avoient retiré dans les châteaux d'alentour ce qu'ils avoient de plus précieux, & s'y étoient renfermés. Les pauvres ſeulement y étoient demeurés avec quelques gens de la campagne qu'on avoit fait venir pour défendre la place. Coſroez les emmena tous priſonniers, raſa les maiſons & les remparts, & retourna enſuite dans ſes Etats.

An de N.S. 544.

XXVIII. Il revient ſur les terres de l'Empire.

Il profita d'une maladie qui arrêta en chemin les Ambaſſadeurs de Conſtantinople, pour recommencer ſes hoſtilités. Elles étoient d'autant plus odieuſes, qu'il diſoit n'en vouloir plus à Juſtinien ni à ſes ſujets, mais au Dieu des chrétiens. Il ſe ſouve-

noit

noit de la confiance des citoïens d'Edesse : Que la lettre de J. C. à Abgare, qu'ils conservoient religieusement, rendoient leur ville inprénable. Il dit hautement dans son palais qu'il feroit de cette ville une prairie pour paître ses chevaux, & qu'il emméneroit tous les habitans prisonniers en Perse.

Justinien. An.de N.S. 544.

XXIX. Siége d'Edesse.

Au commencement de l'année suivante, il vint camper devant la place & en forma le siége avec ardeur. Cependant un petit avantage que des bergers eurent sur ses soldats, qui vouloient enlever leurs troupeaux, ralentit un peu son zéle. Il envoïa Paul, son interpréte, sonder les citoïens, & les menacer de sa colere, s'ils ne lui aportoient tout l'argent qui étoit dans l'enceinte de leurs murailles. Les assiégés répondirent qu'ils n'avoient pas de plus grand desir que celui d'acheter la paix, pourvû que le roi de Perse ne la mît pas à un prix qu'ils ne pourroient païer.

XXX. Plusieurs conférences.

La fraïeur où il les vit dissipa celle qui l'avoit frapé. Résolu d'emporter la ville d'assaut, il fit élever une large plate-forme pour saper les murail-

JUSTINIEN. An de N. S. 544.

les à force de machines. Les citoïens craignant l'effet de cet ouvrage menaçant, députerent quelques-uns des principaux d'entr'eux, parmi lesquels étoit un nommé Etienne, Médecin célebre & éloquent, qui avoit autrefois guéri Cavade pere de Cosroez d'une maladie dangereuse. Il représenta au Prince le service qu'il avoit rendu à son pere, le conseil qu'il lui avoit donné de déclarer Cosroez son successeur, les récompenses qu'il en avoit reçuës, marques honorables de l'estime qu'il s'étoit aquise dans la cour de Perse, enfin les soins particuliers qu'il avoit pris de sa santé pendant sa jeunesse. Cosroez inflexible à tout ce qui n'étoit point or ou argent, répondit aux Députés, qu'il ne léveroit point le siége, qu'on ne lui eût donné cinquante mille livres pesant d'argent, ou qu'on n'eût permis à ses soldats d'entrer dans la ville, & d'en enlever tout l'or ou l'argent qu'ils trouveroient, promettant de ne pas toucher aux autres biens. Peu après, ils renvoïerent d'autres Députés, mais le Prince ne daigna pas même leur donner audience.

Justinien. An de N.S. 544.

XXXI. Assaut violent. Cosroez se retire.

Il fit attaquer les habitans avec cette ardeur, que lui inspiroient son avarice & son impiété, & il trouva toute la résistance imaginable. Les assiégés pour résister à ce violent assaut, minerent sous la plate-forme; ils y mirent ensuite le feu, & y jetterent de dessus les murailles des traits enflâmés. Ils versoient sur les soldats qui montoient aux échelles, de la poix & de l'huile boüillantes. Les femmes & les enfans devinrent soldats; chacun contribuoit à la défense à sa maniere; & tous oublierent les plus pressans besoins de la vie, pendant un jour entier que dura ce violent assaut. Cosroez voïant que ses troupes ne vouloient plus se présenter sous les murailles, envoïa son interpréte pour traiter avec les assiégés, qui convinrent de lui donner cinquante livres d'or, & de son côté il promit par écrit de ne plus exercer d'hostilités contre les Romains.

An de N.S. 545.

XXXII. Belisaire revient en Italie.

Belisaire n'étoit plus en Orient pour lui faire face; l'Empereur l'avoit rapellé à Constantinople, pour l'envoïer en Italie, arrêter les progrès

JUSTINIEN. An de N.S. 545.

de Totila. Ce Prince tenta le Sénat Romain par une lettre séduisante; sa démarche fut inutile, on chassa même de la ville tous les prêtres Ariens qui étoient regardés comme suspects. Offensé de cette conduite qui attaquoit sa religion, il s'avança vers Rome avec la plus grande partie de son armée, & commanda à l'autre d'aller faire le siége d'Otrante.

XXXIII. Totila envoie reconnoître les forces.

Lorsqu'il sut que Belisaire marchoit contre Ravenne avec des troupes de Thrace & d'Illyrie; il usa d'adresse pour connoître sûrement l'état de ses forces. Il lui écrivit une fausse lettre sous le nom de Bon, gouverneur de Génes, par laquelle il le prioit de lui envoïer un promt secours dans l'extrémité où il étoit. Belisaire qui ne se doutoit point de la fraude, laissa une entiere liberté aux espions, & répondit que bientôt il se rendroit à Génes. Les Députés de Totila lui raporterent qu'on n'avoit rien à craindre de l'armée de Belisaire, qui montoit au plus à quatre mille hommes assez mal en ordre.

Elle s'affoiblit encore peu de tems après par la retraite des Illyriens qui

s'en retournerent. Alors Totila n'hésita plus de faire agir ses troupes ; il se rendit maître des citadelles de Ferme & d'Ascure ; il prit Tibur sur le Tibre, & empêcha par ce moïen qu'on pût conduire par le fleuve les provisions que Rome tiroit de la Toscane. Spolete & Assise se rendirent après quelques jours d'attaque.

Justinien. An de N.S. 545.

XXXIV. Il prend plusieurs villes.

XXXV. Remontrances de Belisaire à Justinien.

Belisaire voïoit avec douleur la rapidité de ces progrès sans pouvoir en arrêter le cours. Il écrivit à l'Empereur pour justifier sa conduite, & lui représenter la triste situation où il se trouvoit. « Seigneur, disoit sa let-» tre, nous sommes arrivés en Italie » sans hommes, sans chevaux, sans « armes & sans argent ; dépourvûs » de tout, il nous est impossible de » continuer la guerre. Nous avons » couru la Thrace & l'Illyrie pour » y lever des soldats, & nous n'en » avons trouvé qu'un petit nombre, » qui n'ont ni habits, ni expérience, » ni courage ; on ne peut les faire » avancer contre l'ennemi, & les Il-» lyriens se sont déja retirés. L'Italie, » presque toute sous la puissance des » Goths, ne fournit plus ni argent ni

JUSTINIEN. An de N.S. 545.

» ressources; les troupes se révoltent » parce qu'on ne les paie point. Je » vous tromperois même, si je vous » dissimulois qu'une partie s'est jettée » dans l'armée des Goths. Envoïez-» moi donc un promt secours, pour » me mettre en état de vous témoi-» gner mon zéle ».

An de N.S. 546.

XXXVI. Siége de Rome.

Tandis que l'Empereur levoit les troupes que Belisaire lui demandoit, Totila commença le siége de Rome, & en ferma si bien toutes les avenuës qu'on ne pût y faire entrer des vivres, ni par mer ni par, terre. Cependant il annonça aux gens de la campagne qu'il ne venoit point troubler leurs travaux; il leur ordonna de labourer leurs terres comme auparavant, à condition qu'ils lui païeroient les mêmes droits qu'ils avoient accoûtumé de païer aux propriétaires & à l'épargne.

XXXVII. Charité du Diacre Pelage.

Le peuple de Rome pressé par les ennemis au dehors, & acablé au dedans par les Impériaux, étoit réduit à la plus triste situation. Il ne trouva personne pour le secourir qu'un Ecclésiastique nommé Pélage. Ce zelé Diacre avoit demeuré

long-tems à Constantinople, où Justinien l'avoit honoré de son amitié, & comblé de ses bienfaits. La disette des Romains le toucha, il leur distribua tous ses biens, avec une profusion qui augmenta extrémement la réputation que ses autres vertus lui avoient aquise.

XXXVIII. Totila lui refuse une tréve.

Déjà comblés de ses dons, ils le prierent d'aller demander à Totila quelques jours de tréve, promettant de se rendre, si dans ce terme il ne leur venoit du secours de Constantinople. Il emploïa inutilement tout ce que la raison, l'humanité & le droit des gens ont de plus efficace; le Roi barbare ne lui voulut rien acorder; & continua d'attaquer la place, sans lui donner aucun relâche.

XXXIX. Tristes remontrances des Romains.

Sa réponse jetta les assiégés dans une consternation que la famine augmentoit de jour en jour. Les soldats avoient encore quelques restes de provisions pour se soûtenir; mais les habitans réduits à la derniere misere, allerent trouver Bessas & Conon qui commandoient les troupes Romaines, & leur parlerent avec cette vive éloquence que le besoin pressant a coû-

JUSTINIEN. An de N.S. 545.

tume d'inspirer. « Témoins de nos
» malheurs comme vous l'êtes, di-
» soient-ils, vous sentez que quand
» nous prendrions quelque résolution
» contraire à vos intérêts, il nous se-
» roit facile de justifier cette condui-
» te, puisque la nécessité porte toû-
» jours son excuse avec elle. A pré-
» sent que nous manquons de forces
» pour résister à l'ennemi, nous ve-
» nons vous représenter notre foi-
» blesse, & la déplorer avec vous.
» Daignez nous écouter avec bonté,
» & ne vous offensez pas de la liber-
» té de notre discours; s'il sort des
» bornes de la moderation, n'en im-
» putez l'excès qu'à celui de notre
» douleur; il est rare que le déses-
» poir ne s'échape en actions ou en
» paroles. Considerez que nous sui-
» vons des loix & des coûtumes con-
» traires aux vôtres, & que nous reçû-
» mes malgré nous les troupes de
» l'Empereur, lorsqu'elles entrerent
» dans notre ville pour la premiere
» fois. Nous étions alors vos enne-
» mis, nous prîmes les armes pour
» notre défense; nous fûmes vain-
» cus, & nous devînmes les sujets

» du vainqueur. Voulez-vous que » nous vous servions comme nos maî» tres, acordez-nous donc des ali» mens comme à vos esclaves ; & si » vous ne pouvez nous en donner » assez pour nous faire vivre commo» dément, qu'on nous en donne du » moins pour nous empêcher de mou» rir. Si la grace que nous vous de» mandons vous est impossible, met» tez-nous en liberté ; vous épargne» rez la peine & la dépense de nos » funerailles ; ou du moins hâtez» vous de terminer nos jours. Nous » n'avons que la mort à souhaiter » pour nous délivrer d'une vie plei» ne de miseres ». — Justinien. An de N.S. 546.

XL. Réponse de Bessas.

Bessas répondit aux citoïens, qu'il ne lui étoit ni possible de les nourrir, ni permis de les tuer, ni sûr de les renvoïer. Après les avoir consolés, il les congédia, en leur promettant que Belisaire arriveroit bientôt, avec les troupes que l'Empereur envoïoit de Constantinople.

XLI. Extrême famine.

Cependant la famine, qui croissoit de jour en jour, contraignit de prendre des alimens nuisibles à la santé & contraires à la nature. Bessas &

JUSTINIEN. An de N.S. 546.

Conon vendoient chérement aux riches le blé qu'ils avoient dans leurs magazins, & les soldats celui qu'ils se retranchoient à eux-mêmes. La mine de blé coûtoit sept écus d'or, & celle de son valoit le quart; c'étoit pour les pauvres, qui en pouvoient avoir, un mets délicieux; ils s'arrachoient avec avidité la chair des chevaux qui mouroient de besoin. Quand l'argent leur manqua, ils porterent leurs meubles au marché. Enfin les provisions s'épuiserent pour tout le monde; & il ne resta plus d'autres alimens dans la ville que les chiens, les chats, les souris & les orties qui croissoient le long des remparts & dans les mazures. Un Romain, pere de cinq enfans, ne pouvant plus les voir languir, ni résister à leurs tristes importunités, leur dit de le suivre, comme s'il eût voulu les mener dans un lieu où il y avoit à manger. Sans verser une larme ni faire paroître la douleur vive cachée au fond de son cœur, il les mena à un pont du Tibre; là il se couvrit le visage, & se précipita dans le fleuve en leur présence, & devant tout le peuple.

Belisaire reçut enfin à Dyrrachium les troupes que Jean & Isaac lui amenerent de Constantinople. Instruit de tout ce que les Romains souffroient, il se pressa d'aller les secourir. Il envoïa Jean par la Calabre chasser les Goths qui n'y étoient pas en grand nombre, avec ordre de venir le joindre sur les bords de la mer Tyrrhéne, où il l'attendroit avec la flotte. Les Goths qui faisoient le siége d'Otrante se sauverent au bruit de son arrivée, & se retirerent à Brindes.

Justinien. An de N.S. 546.

XLII. Belisaire vient au secours.

Lorsqu'il fut à l'embouchure du Tibre, il se fit rendre compte des ouvrages que l'ennemi avoit faits pour fermer le passage du fleuve. On lui dit qu'il y avoit un pont de bois assez large pour contenir un grand nombre de soldats, & une chaîne en forme d'estacade, qui traversoit d'un rivage à l'autre pour arrêter les navires. Aussi-tôt il fit construire sur deux grands batteaux une tour de bois, couverte de planches, avec des ouvertures de distance en distance pour lancer des fléches; il y mit ses meilleurs archers, & ordonna à

XLIII. Il brûle le pont des ennemis.

JUSTINIEN. An de N.S. 546.

la flotte de suivre. Il chargea vivement les barbares qui l'attendoient au passage; après en avoir percé un grand nombre, sans perdre un seul de ses soldats; il fit jetter des feux sur le pont, qui s'embrasa facilement, & donna aux Impériaux l'esperance d'arriver bientôt aux portes de Rome.

XLIV. Il tombe malade de chagrin.

Mais ils la perdirent au moment qu'ils l'avoient conçuë; & peu s'en fallut que la témérité d'un particulier ne ruinât pour jamais les affaires de l'Empire en Italie. Isaac, jaloux de n'avoir point eu de part à la gloire de cette belle action, voulut se signaler d'une autre maniere. Il courut avec cent cinquante hommes au port d'Ostie, fondit sur le camp des Goths, blessa mortellement Ruderic qui les commandoit, & mit les ennemis en fuite. Lorsqu'il se croïoit en sûreté, & qu'il enlevoit le butin, ils revinrent subitement tomber sur lui, le firent prisonnier, tuerent une partie de ses gens, & dissiperent les autres. Belisaire aprit cette nouvelle par un homme qui ne la savoit que confusément, & à qui la fraïeur avoit troublé la raison. Il crut que sa fem-

me étoit tombée entre les mains des ennemis, qu'ils s'étoient emparés du port, & qu'il ne lui restoit aucun refuge. Sans s'informer de la maniere dont les choses s'étoient passées, il s'en frapa tellement l'imagination, qu'il en tomba malade, & fut même en danger de perdre la vie.

JUSTINIEN. An de N.S. 546.

XLV. Avarice & négligence de Bessas.

Ce malheur joint à l'avarice des Généraux qui commandoient la garnison de Rome prolongea le siége, & fut très avantageux aux Barbares. Bessas ne pensoit qu'à s'enrichir de la substance des citoïens. Lorsqu'il n'eut plus de blé à vendre aux riches, il leur fit acheter par de grosses sommes la permission de sortir de la ville, pour se retirer à la campagne. Uniquement attentif à ses intérêts particuliers, il ne veilloit ni à la sûreté de la place, ni à la discipline militaire. Le petit nombre de soldats commis à la garde des murailles s'en acquittoit avec négligence, n'aïant point d'Officiers qui fissent exactement la ronde; les citoïens étoient trop épuisés de fatigues & de miseres pour passer les nuits à l'air & en faction.

JUSTINIEN.
An de N.S. 546.

XLVI. Trahison des Isauriens.

Quatre Isauriens profiterent de cette négligence pour tâcher de faire fortune. Ils se glisserent le long des murailles, à la faveur des ténébres & d'une corde, & allerent offrir à Totila de l'introduire dans Rome, moïennant une récompense. Le Prince répondit qu'il acceptoit leurs propositions, & envoïa deux de ses Gardes, pour examiner de quelle maniere ils vouloient exécuter leur dessein; ils lui raporterent que la chose étoit sûre & facile. Néanmoins, l'apréhension de quelque surprise l'empêcha de s'y fier entierement. Les Isauriens revinrent une seconde & une troisiéme fois lui faire de nouvelles instances; leur dessein devint public; Bessas & Conon en furent avertis, & négligerent d'y mettre ordre. Totila se rendit enfin aux sollicitations de toute son armée. Il commanda à quatre Goths des plus forts & des plus courageux de suivre les Isauriens; ils entrerent dans la ville au milieu de la nuit, couperent avec des haches la barre qui tenoit les battans de la porte Asinaria, arracherent les serrures, & reçurent l'armée des Goths

dans la ville, le 17. de Décembre, de cette année 546.

Justinien. An de N.S. 546.

XLVII. Totila entre dans Rome.

Rome dans un inſtant fut remplie de tumulte. Les ſoldats de la garniſon ſe ſauverent par une autre porte avec la plûpart des habitans; à peine en reſta-t-il cinq cens, qui ſe réfugierent dans les Egliſes. On vint avertir Totila que Beſſas ſe ſauvoit avec les autres; il en témoigna de la joïe, & défendit de le pourſuivre, diſant qu'un homme ne pouvoit avoir de plus grand plaiſir que de voir fuir ſon ennemi. Le carnage ſe termina à vingt-cinq ſoldats & ſoixante perſonnes du peuple.

XLVIII. Il uſe de clémence envers les vaincus.

Quand le jour parut, le Roi vainqueur alla faire ſa priére dans l'Egliſe de S. Pierre. Le diacre Pélage ſe préſenta devant lui tenant le livre des Evangiles, & lui dit: « Seigneur, » pardonnez à vos ſerviteurs. Totila » lui répondit en le raillant: Vous ve- » nez donc à préſent en poſture de » ſupliant. Je le ſuis, répliqua Péla- » ge, parce qu'il a plû à Dieu de me » rendre votre ſujet. Mais, Seigneur, » épargnez ceux qu'il a ſoumis à vos » armes ». Totila lui acorda ſa de-

JUSTINIEN. An de N.S. 546.

mande, & défendit de tuer aucun Romain. Mais il abandonna la ville au pillage, se réservant ce qu'il avoit de plus précieux. Il trouva de grandes richesses dans les maisons des Patriciens, & de plus grandes encore dans celle de Bessas, qui les avoit amassées pour son ennemi. Les Sénateurs & les plus riches citoïens furent réduits à l'aumône, & obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. La personne qui touchoit le plus dans ce triste état étoit Rusticienne, femme de l'ancien Boëce : Elle avoit distribué tous ses biens aux pauvres durant le siége. Les Goths lui en firent un crime, & demanderent sa mort à Totila. Il leur défendit sévérement d'attenter à sa vie ni à son honneur; & il en prit occasion de leur faire un grand discours sur la justice & l'humanité, qui honorent toûjours le triomphe.

XLIX. Reproches qu'il fait au Sénat.

Ses paroles se bornerent à épargner le sang, mais elles ne l'empêcherent pas de ruiner les citoïens, ni d'aggraver la dureté de leur sort par les reproches amers qu'il leur adressa. Il convoqua

convoqua une assemblée des Sénateurs, & leur rapella avec de piquantes railleries, qu'après avoir été chargés des bienfaits de Théodoric & d'Atalaric, après en avoir reçu les premieres dignités de l'Etat, après avoir été comblés de richesses, ils s'étoient montrés assez ingrats envers leurs bienfaicteurs, pour se trahir eux-mêmes & livrer leur païs aux Grecs. Il leur demanda quelle offense ils avoient jamais reçuë des Goths, & quelles graces ils tenoient de Justinien. Il leur exposa en détail les honneurs dont on les avoit privés, les vexations des receveurs Romains, les impôts qu'on leur avoit demandés pendant la guerre, comme pendant la paix, les comptes qu'on les avoit forcés de rendre du manîment des finances sous la domination des Goths. Il leur parla comme un maître irrité auroit fait à ses esclaves. Leur montrant ensuite les quatre Isauriens, qui l'avoient introduit dans Rome, il leur dit: « Puisque vous » n'avez pas voulu nous céder la » moindre place, & que ceux-ci » nous ont fait prendre Rome & Spo-

Justinien.
An de N. S. 546.

JUSTINIEN. An de N.S. 546.

» léte, il est juste qu'ils possédent vos » charges, & que vous soïiez dégra- » dés ». Les Patriciens écouterent ces reproches sans oser ouvrir la bouche. Le seul Pélage prit la parole, & le conjura avec instances de leur pardonner, & d'oublier une faute si naturelle à l'humanité. Il fut toucher Totila & obtint ce qu'il demandoit.

L. Il demande la paix à Justinien.

La vertu se fait respecter par ceux mêmes qui lui sont contraires. Le Prince barbare envoïa Pélage vers Justinien avec un Avocat nommé Théodore, pour lui demander la paix, afin qu'il ne fût pas obligé de raser la place, de massacrer le Sénat, & de porter la guerre dans l'Illyrie. Voici la lettre dont il les chargea pour l'Empereur. « Je ne vous en- » tretiendrai pas de ce qui est arrivé » à Rome, vos Généraux ont eu soin » de vous en informer. Je me borne au » sujet pour lequel je vous envoïe » des Ambassadeurs; c'est pour vous » prier de recevoir la paix & de nous » la donner. Vous en avez un exem- » ple mémorable dans Anastase & » Théodoric, dont la sagesse & les

» vertus ont fait l'abondance & la » prospérité de leurs Etats. Si vous » nous acordez ce que je vous de- » mande à titre de grace, je vous » honorerai comme mon pere, & je » vous servirai dans toutes vos guer- » res ». Justinien répondit aux Ambassadeurs, que Belisaire avoit le commandement de ses armées en Italie, & que c'étoit à lui de faire la guerre ou la paix comme il le jugeroit à propos.

Justinien. An de N.S. 546.

Pendant que les Députés faisoient le voïage de Constantinople, Tullien officier de l'Empereur, assembla des païsans dans la Lucanie, s'empara des passages les plus étroits, afin de fermer le païs aux Goths; il leur joignit trois cens Antes, plus acoûtumés que toute autre nation à combattre dans les détroits & dans les montagnes. Totila résolut de les forcer; il envoïa contr'eux des Goths & des gens du païs. Les deux partis se chargerent avec un succès presqu'égal. Mais le Antes plus exercés que les Goths à se battre dans des terrains montueux, en passerent un grand nombre au fil de l'épée, &

An de N.S. 547.

LI. Avantages des Romains sur les Goths

JUSTINIEN. An de N.S. 547.

mirent les autres en déroute. Leur défaite fit prendre la résolution à Totila de raser la ville de Rome, & d'aller dans la Lucanie attaquer Jean.

LII. Lettre de Belisaire à Totila.

Il avoit déjà abattu le tiers des murailles, & se disposoit à changer cette grande ville en paturages, lorsque Belisaire lui envoïa des Ambassadeurs chargés de cette lettre que Procope nous a conservée. « Les ornemens » des villes sont l'ouvrage des plus » grands hommes & des plus sages » politiques; il n'apartient qu'à des in- » sensés & à des furieux de les détrui- » re, & de flétrir ainsi leur mémoire. » Rome est sans contredit la plus cé- » lebre & la plus illustre ville qui soit » sous le ciel. Sa grandeur & sa ma- » gnificence ne sont pas l'ouvrage » d'un homme ni d'un petit nombre » d'années; il a fallu qu'une longue » suite d'Empereurs, & une multi- » tude infinie de personnes illustres » aïent amassé durant plusieurs siécles » d'immenses richesses & d'excellens » ouvriers pour lui donner cet éclat, » & la rendre un monument éternel » de leur gloire & de leur vertu. On » ne peut la ruiner sans priver les

» morts des marques glorieuses qui » conservent leur mémoire, & les vi- » vans du plaisir qu'ils ressentent à » contempler ces restes augustes de » l'antiquité. Faites donc réflexion, je » vous prie, que vous serez vaincu » ou vainqueur. Si vous remportez « la victoire, en détruisant Rome, » vous aurez détruit une ville qui » seroit à vous, & en la conservant, » vous aurez épargné le plus précieux » ornement de votre roïaume. Que » si au contraire, vous avez le mal- » heur d'être défait, le vainqueur » vous aura l'obligation de lui avoir » laissé ce qu'il estime au-dessus de » toutes les dépoüilles, sa colere se- » ra fléchie, & sa reconnoissance sera » sans bornes. De plus ce seul trait » de modération peut vous couvrir » de gloire; car la vie des Princes » comme celle des sujets décide de » leur réputation ».

LIII. Elle sauve la ville de Rome.

C'est à cette heureuse remontrance, que l'univers est redevable de la ville des Césars. Totila lut plusieurs fois cette lettre, & aïant pesé mûrement les raisons qu'elle contenoit, il résolut de conserver toutes les mai-

JUSTINIEN. An de N.S. 547.

ſons de Rome, & chargea les Députés d'en aſſûrer Beliſaire. Mais il prit de nouvelles précautions pour empêcher qu'il ne pût ſortir du port où il étoit enfermé; & il mena ſes troupes contre Jean qui s'étoit emparé de la Lucanie.

LIV. Beliſaire y rentre & releve ſes murs.

Beliſaire cependant força les barrierres par leſquelles on croïoit le retenir dans ſes vaiſſeaux. Réſolu de voir l'état où les Goths avoient laiſſé la ville, il prit une eſcorte de mille ſoldats, défit les troupes qui s'opoſoient à ſon paſſage, & rentra dans Rome, qui étoit demeurée en ſolitude pendant plus de quarante jours. Il emploïa auſſi-tôt tous ſes ſoldats à relever les murailles que l'ennemi avoit abattuës; on mit les pierres à la hâte les unes ſur les autres, ſans chaux ni ciment; & l'ouvrage fut conduit avec tant de diligence, que dans l'eſpace de vingt-cinq jours, Rome vit ſes bréches réparées & ſes greniers remplis des blés de la Sicile & de la Toſcane.

LV. Totila eſt défait & ſe retire.

Au premier bruit de cette nouvelle, Totila mena ſon armée vers Rome, campa ſur le bord du Tibre,

& y passa la nuit. Le lendemain, dès que le jour parut, les Barbares transportés de colere coururent vers les murailles. Belisaire avoit choisi les plus courageux de ses soldats pour les mettre au lieu des portes, qu'on n'avoit pû replacer faute d'ouvriers, & les autres tiroient sur l'ennemi du haut des crénaux. Le combat y fut opiniâtre, & se soûtint avec la même chaleur jusqu'à la nuit, quoiqu'il eût commencé avec le jour. L'avantage qu'avoient eu les Impériaux les remplit de cœur, & alluma toute la fureur des Barbares. Ils revinrent une seconde fois à l'assaut, & furent repoussés avec autant de honte que la premiere. Totila, après en avoir essuïé les reproches de toute la Nation, déchargea sa colere sur les ponts du Tibre, & alla se renfermer dans la citadelle de Tibur.

LVI. Commencement des trois Chapitres.

Ici, nous sommes obligés d'interrompre le récit des guerres étrangeres, pour raporter celle qui s'éleva dans l'Eglise, où Justinien tint la place que Belisaire avoit occupée contre les Vandales, les Perses & les Goths. Le sujet de ces disputes fut

JUSTINIEN. An de N.S. 547.

la condamnation des écrits de Théodoret, de Théodore de Mopsueste, & d'une lettre d'Ibas; c'est ce que l'on nomma les trois Chapitres, & qui occasionna le cinquiéme Concile.

LVII. Theodoret.

Théodoret étoit né à Antioche vers l'an 387. de parens nobles, riches & pieux. Il fut consacré à Dieu dès son enfance, élevé dans un monastere, & sacré malgré lui évêque de Cyr dans la Syrie Eufratésienne, L'amour de l'étude & de la pauvreté, le travail, le zéle, son abstinence, son érudition, lui attirerent l'estime de tout l'Orient. L'horreur qu'il avoit pour les erreurs d'Apollinaire le fit tomber dans celles de Nestorius. Jean d'Antioche le pria d'écrire en faveur de ce dernier contre les douze anathêmes de saint Cyrille d'Alexandrie; & il en dressa douze autres, dans lesquels il sembloit vouloir soûtenir une doctrine toute contraire. Comme il y persistoit, le concile d'Ephése le condamna en 431. avec trente autres Evêques, sectateurs de Nestorius. Pressé par les Evêques Catholiques, il abjura l'erreur, il fut rétabli dans la communion des Ortodoxes,

doxes, il rentra dans son siége, & le pape saint Leon le félicita de son retour à l'Eglise.

Justinien. An de N.S. 547.

LVIII. Théodore de Mopsueste.

Théodore de Mopsueste en Cilicie passoit pour avoir été le maître de Nestorius. Ses écrits respiroient tout le venin de l'héréfiarque ; & l'ardeur avec laquelle les Nestoriens le produisoient, est le plus grand témoignage que l'on puisse aporter contre lui; d'autant plus qu'aucun Evêque Catholique ne chercha à le justifier, & que saint Cyrille écrivit pour le combattre.

LIX. Ibas d'Edesse.

Le sentiment particulier d'Ibas, évêque d'Edesse, est plus incertain. Quelques Evêques l'accuserent d'avoir proféré & soûtenu les mêmes blasphêmes que Nestorius. Il s'en défendit constamment. Ils produisirent pour le convaincre une lettre qu'il avoit écrite à un Chrétien de Perse, nommé Maris, où il disoit que saint Cyrille étoit tombé dans l'héréfie d'Apollinaire, & que ses douze anathêmes étoient pleins d'impiétés. Ibas raportoit pour sa justification ce qui s'étoit passé au concile d'Ephése, où il avoit pris le parti des Orien-

JUSTINIEN. An de N.S. 547.

taux contre saint Cyrille ; mais il ajoûtoit, que les disputes étoient finies, qu'il n'y avoit plus de schisme ; que personne n'osoit dire qu'il n'y a qu'une nature de la Divinité & de l'Humanité ; & que tout le monde confessoit que le Temple & celui qui l'habite sont un seul Jesus-Christ. Il fut néanmoins condamné au second concile d'Ephése ; mais il s'en plaignit à celui de Calcédoine, où il fut absous & rétabli.

LX. Théodore de Césarée agit contr'eux.

Les disputes, qui s'éléverent sur l'Origénisme sous le régne de Justinien, firent renaître les reproches qu'on avoit faits autrefois à ces trois Evêques. Théodore de Césarée en Cappadoce, Origéniste & Eutychéen, profita du crédit que l'Impératrice Théodora lui donnoit à la Cour, comme étant dans les mêmes erreurs, pour faire condamner Théodore de Mopsueste, qui avoit beaucoup écrit contre Origéne, avec Théodoret & Ibas. Il dit à l'Empereur que ce qui choquoit les Acéphales, c'étoit que le concile de Calcédoine avoit reçu les loüanges données à Théodore de Mopsueste, & déclaré ortho-

doxe la lettre d'Ibas, qui étoit entierement Nestorienne. Il lui fit entendre, que s'il condamnoit Théodore avec ses écrits, & la lettre d'Ibas, le Concile leur paroîtroit corrigé & justifié, & qu'ils le recevroient sans peine.

Justinien. An de N.S. 547.

LXI. Justinien condamne les trois Chapitres.

Justinien n'apercevant pas l'artifice de l'évêque de Césarée, publia un édit, par lequel il prononçoit anathême contre tous ceux qui soûtiendroient les trois Chapitres, c'est-à-dire, les écrits de Théodoret, de Théodore de Mopsueste & la lettre d'Ibas, & qui ne condamneroient pas leurs personnes. Les Acéphales engagerent ainsi l'Empereur par un édit public, afin que la honte de se retracter le fît persister dans sa premiere démarche. Cet écrit fut publié l'an 546.

LXII. Troubles que sa décision excite.

On obligea tous les Evêques à souscrire, & l'Empereur leur écrivit à ce sujet des lettres très-pressantes. Mennas de Constantinople, Ephrem d'Antioche, & quelques autres résisterent d'abord à Justinien; mais enfin ils signerent. Plusieurs se séparerent de leur communion; assûrant

qu'on n'exigeoit la condamnation des
JUSTINIEN. trois Chapitres, que pour infirmer
An de N.S. l'autorité du Concile de Calcédoine.
547. Facundus, évêque Africain, que les affaires de son église avoient apellé à Constantinople, présenta à l'Empereur une longue apologie des ouvrages que ce Prince avoit proscrits. Il osa lui remontrer, que les Eutychéens en avoient imposé à sa religion, & qu'ils n'avoient sollicité l'édit de discorde, que pour se venger de la condamnation d'Origéne; Qu'ils cherchoient à surprendre les ignorans; afin que quand ils montreroient une lettre aprouvée par le concile de Calcédoine, & depuis condamnée par l'Empereur, les Catholiques n'eussent rien à répondre aux Eutychéens, qui accusoient le concile de Nestorianisme; Qu'il étoit du devoir épiscopal de s'oposer à cette entreprise, sachant que la maxime des Eutychéens étoit d'accuser de Nestorianisme tous ceux qui défendoient contr'eux la vérité orthodoxe. Il déclaroit qu'encore que la condamnation des trois Chapitres portât le nom du Prince, il n'en reconnoissoit pour

auteurs que les ennemis de la foi de Calcédoine. Il se plaignoit ensuite de la formule de condamnation qu'on emploïoit contre Théodore de Mopsueste, ordonnant qu'on l'anatématisât avec sa doctrine; il prétendoit que plusieurs fidéles pouvoient ignorer sans crime les erreurs & les noms mêmes de plusieurs hérétiques. Enfin il justifioit la lettre d'Ibas par l'aprobation des Peres de Calcédoine. On verra quel fut le sort de cet écrit.

Justinien
An de N. S. 547.

LXIII.
Il se repent de son édit & le soutient.

Justinien voïant le feu de la division s'allumer dans l'Orient & dans l'Afrique, où les Evêques refusoient de souscrire à l'édit, se repentit d'avoir entamé une question aussi peu importante, qui néanmoins troubloit les consciences, par les mauvaises suites qu'elle pouvoit avoir. Mais l'affaire étoit publiquement engagée, & il falloit la conduire à sa fin. Pour lui donner une heureuse issuë, Justinien répandoit d'une main les graces, les faveurs, & les récompenses sur ceux qui aprouvoient sa décision; & de l'autre il punissoit rigoureusement soit par l'exil, soit par la déposition ceux qui résistoient à

JUSTINIEN An de N.S. 547.

ses volontés. Plusieurs s'enfuirent & se cacherent pour éviter les mauvais traitemens, dont ils étoient menacés. Le scandale fut tel, que Théodore de Césarée avoüoit de bonne foi, que Pélage son ami, & lui-même, méritoient d'être brûlés vifs, pour l'avoir excité.

LXIV. Sa cruauté & celle de Théodora.

C'est à ce sujet que l'on peut raporter ce que dit l'historien Procope dans son Histoire secrete. Comme Justinien témoignoit un zéle extrême pour réunir tous les sentimens sur la Divinité du Fils de Dieu, il fit mourir ceux qui n'étoient pas dans le sien; & il ne regardoit pas comme un homicide la mort d'un Hétérodoxe. C'est ainsi qu'il étudioit & qu'il concertoit avec l'Impératrice de nouveaux moïens de faire périr les hommes. Leurs inclinations étoient les mêmes, quoique leur conduite parût oposée; & quelque différence qu'il y eût dans leurs actions ou dans leurs paroles, il n'y en avoit point dans le dessein formé de contribuer de tout leur pouvoir à la ruine de leurs sujets.

Plusieurs de ceux qui avoient reçu

l'édit, déclarerent qu'ils ne donnoient leur signature, qu'à condition que le pape Vigile l'aprouveroit; & parmi ceux qui refuserent, quelques-uns dirent qu'ils accepteroient, si le même Pontife donnoit le premier son consentement. Justinien lui manda donc de se rendre incessamment à Constantinople, pour fixer les esprits, & les amener au même point par sa décision. Vigile à la vérité partit de Rome aussi-tôt après qu'il eut reçu les ordres de l'Empereur, mais il passa l'hiver en Sicile. Dacius évêque de Milan, qui revenoit de Constantinople, lui aprit tout le désordre qu'y causoit la condamnation des trois Chapitres, & l'assûra que plusieurs n'avoient signé que par force. Vigile parut saisir cette idée, & vouloir s'oposer à ce qui faisoit le sujet du scandale. Une lettre qu'il reçut de l'Empereur pour l'exhorter à garder la paix avec les Evêques qui avoient signé, lui donna occasion d'écrire à Mennas, patriarche de Constantinople, & de l'avertir qu'il feroit son possible pour maintenir la paix, pourvû qu'elle fût véritable & utile à l'E-

Justinien. An de N.S. 547.

LXV. Il apelle Vigile à Constantinople.

JUSTINIEN. An de N.S. 547.

glise ; mais il ajoûta qu'il étoit bien informé de ce qui s'étoit passé dans la ville Impériale, & il l'exhorta à réparer sa faute.

LXVI. Variations dans la conduite du Pape.

Il arriva enfin le 25. de Janvier 547. à Constantinople, où Justinien le reçut avec de grands honneurs. Quoiqu'il ne doutât pas du motif qui lui procuroit cet accüeil favorable, il suspendit néanmoins Mennas de sa communion pour quatre mois, parce qu'il avoit souscrit à la condamnation des trois Chapitres. Plein du même zéle, il prononça une sentence contre l'impératrice Théodora, & contre les Acéphales. Mais il ne paroît pas qu'elle ait subsisté longtems. Il se réconcilia avec la Princesse, & à sa priere il rétablit Mennas dans sa communion le 29. de Juin. Après cette premiere démarche, on le pressa de condamner lui-même les trois Chapitres. D'abord il témoigna une grande opposition à cette démarche; ensuite il assembla un Concile des Evêques qui lui étoient unis, au nombre d'environ soixante & dix, & il les pria de donner chacun leur avis par écrit ; puis il en-

voïa ces signatures à Justinien.

Enfin le 11. d'Avril 548. il souscrivit comme les autres par un acte autentique qu'il nomma *Judicatum*. Il y condamne les trois Chapitres, sans préjudice de la soumission duë au Concile de Calcédoine, & à condition que personne n'en parleroit plus, ni de vive voix ni par écrit.

Justinien. An de N.S. 548. LXVII. Il condamne les 3. Chapitres.

Personne ne fut content de sa décision. Les ennemis des trois Chapitres étoient choqués de la réserve qui mettoit à couvert le Concile de Calcédoine; & les autres étoient indignés que le Pape eût condamné ce qu'un Concile général avoit aprouvé. Ces derniers composoient les Eglises d'Afrique, d'Illyrie & de Dalmatie, qui, pour ce sujet, se retirerent de la communion du Pape. Il fut même abandonné par deux de ses Diacres les plus intimes, Rustique & Sebastien, qui se déclarerent contre le *Judicatum*, & écrivirent dans les Provinces que Vigile avoit renoncé au Concile de Calcédoine. Le Pape offensé de leur conduite les priva des fonctions du Diaconat.

An de N.S. 549. LXVIII. Troubles causés par sa décision.

JUSTINIEN An de N.S. 549.

LXIX. Totila remporte une victoire sur les Romains.

L'affaire en étoit à ce point, lorsque l'Empereur fit partir environ trois mille hommes pour l'Italie sous la conduite de trois chefs. Verus arriva le premier à Otrante, & s'avança témérairement dans le païs. C'étoit un homme léger, yvrogne & présomptueux jusques dans les périls. Quand Totila sut qu'il étoit campé proche de Brindes, il dit aux Goths : « Il faut que Verus ait des forces considérables, ou une folie sans exemple ; allons reconnoître l'un ou l'autre ». Il y mena l'élite de ses troupes, tua deux cens hommes de celles de Verus, mit les autres en fuite, & ne manqua leur Chef que de quelques momens.

LXX. Siége de Ruscie.

Justinien renvoïa encore deux mille hommes d'infanterie, qui allerent joindre Belisaire à Otrante. Ce Général les mena au secours du Fort de Ruscie, que les Goths tenoient bloqué depuis long-tems. Les assiégés pressés par une extrême disette, avoient promis de rendre la place vers le milieu de l'été, si dans ce tems il ne leur arrivoit du secours. Lorsqu'ils virent paroître la flotte de Be-

lisaire, ils reprirent courage, & refuserent de se soûmettre, quoique le tems dont on étoit convenu fût expiré. Mais leurs espérances s'évanoüirent bientôt. Totila fit avancer ses troupes sur le rivage, pour empêcher les ennemis de prendre terre; & pendant qu'il les tenoit en présence, une violente tempête dissipa les vaisseaux Romains, & les obligea de retourner au port de Crotone.

Justinien.
An de N.S. 549.

LXXI. Prise de la Citadelle.

Delà ils se flatterent qu'en faisant des courses dans le Picentin, ils obligeroient Totila à lever le siége de Ruscie. Mais le roi des Goths détacha deux mille hommes pour défendre le païs, & n'abandonna point la citadelle. Les assiégés n'aïant plus ni vivres ni espérance, lui députerent deux principaux Officiers, pour demander grace & pardon. Il promit de l'acorder à tout le monde, excepté à Chalazare qui avoit, disoit-il, violé la capitulation. Il le condamna à mort, après lui avoir fait couper les mains, & l'avoir fait mutiler honteusement. Les habitans furent les seuls qu'il priva de leurs biens, sans leur faire souffrir aucun mauvais

JUSTINIEN. An de N.S. 549.

traitement. Il permit aux soldats ou de se retirer, ou de servir dans son armée aux mêmes conditions que les Goths. Plusieurs demeurerent; les autres retournerent joindre Belisaire, qui ne resta pas long-tems avec eux.

An de N.S. 550.

LXXII. Retour de Belisaire à Constantinople.

Antonine sa femme étoit allée à Constantinople demander à l'Empereur de lui envoïer plus de troupes, ou de le retirer d'un païs où il ne pouvoit servir l'Etat comme il lui convenoit. Justinien qui en avoit besoin contre les Perses, se détermina aisément à le rapeller. Belisaire partit sans qu'il eût rien fait de considérable dans cette expédition, à cause des lenteurs du Prince à lui envoïer du secours.

LXXIII. Totila assiége Rome.

Totila délivré d'un rival si redoutable, marcha aussi-tôt à Rome avec son armée. Elle étoit défenduë par trois mille hommes, que Belisaire avoit choisis dans toutes ses troupes. Diogéne, homme sage & plein de valeur, commandoit dans la place, & avoit fait ensemencer les jardins pour fournir tous les ans des vivres aux citoïens & à la garnison. Le cou-

tage des assiégés égala la force de l'ennemi ; ils soûtinrent long-tems ses efforts, & l'écarterent des murailles toutes les fois qu'il se présenta pour les attaquer.

Justinien. An de N.S. 550.

LXXIV. Il y rentre par trahison & par stratagême.

Ils étoient résolus de continuer leur résistance quand ils furent trahis par des étrangers. Les Isauriens, qui gardoient la porte de S. Paul, fâchés de ce qu'on ne les païoit point, se souvenant d'ailleurs que ceux de leur nation qui avoient autrefois livré Rome à Totila, en avoient reçu de grandes récompenses, s'offrirent de l'en rendre maître une seconde fois, & convinrent du jour. Le Roi accepta leur proposition, & usa de stratagéme pour l'exécuter. A la premiere veille de la nuit, il mit sur le Tibre quelques Trompettes dans deux batteaux, rangea son armée en bataille à la faveur des ténébres vis-à-vis la porte de S. Paul ; & envoïa un détachement de Cavalerie sur le chemin de Centcelles, la seule place où les Romains pussent se réfugier, avec ordre de tailler en piéces tous ceux qui se sauveroient. Lorsque les Trompettes sonnerent l'assaut aux piés des

JUSTINIEN. An de N.S 550.

murailles, les assiégés coururent au port, où ils croïoient que devoit se donner l'attaque; & pendant qu'ils se préparoient au combat, les Isauriens ouvrirent la porte à Totila. Il fondit sur les Romains avec acharnement; ceux qui croïoient se sauver à Centcelles tomberent dans l'embuscade, où ils furent taillés en piéces; il n'y en eut qu'un très petit nombre qui échapât au glaive des Barbares.

LXXV. Il la rétablit.

Le vainqueur ne pensa plus à raser la ville ni à l'abandonner, comme il avoit fait auparavant; il résolut au contraire de la rendre florissante autant qu'il lui seroit possible, pour se faire un nom chez les Puissances étrangeres. La conduite qu'il y avoit tenuë deux ans auparavant, lui aprit comment il devoit se comporter dans sa seconde conquête. Il avoit envoïé une Ambassade au roi de France pour lui demander sa fille en mariage. Ce Prince la lui refusa, disant aux Ambassadeurs qu'il ne regardoit point leur maître comme roi d'Italie, & qu'il ne le seroit jamais, puisqu'il n'avoit pû garder Rome après l'avoir

prise; mais qu'il en avoit ruiné une partie, & l'avoit laissé reprendre à ses ennemis. Sur ces reproches, il fit rétablir tout ce que la guerre avoit endommagé; il promit une amnistie générale aux Romains fugitifs; il les invita à rentrer dans la joüissance de leurs biens; il rétablit le Sénat; & engagea les Goths à venir demeurer dans la ville.

Justinien

An de N.S. 550.

LXXVI. Justinien refuse la paix.

Se regardant désormais comme possesseur absolu du roïaume d'Italie, il envoïa un Romain nommé Etienne en ambassade vers Justinien, pour lui demander la paix, & lui offrir le secours des Goths dans toutes les guerres qu'il lui plairoit d'entreprendre. L'Empereur, loin d'écouter ses propositions, refusa de donner audience à l'Ambassadeur.

An de N.S. 551.

LXXVII. Totila ravage la Sicile.

Tandis qu'il levoit de nouvelles troupes, & qu'il changeoit chaque jour de résolution sur le chef qu'il devoit nommer, Totila s'empara de plusieurs places, où il restoit encore des garnisons Romaines, & passa en Sicile. Il mit le siége devant Messine, repoussa vivement les troupes qui tenterent une sortie sur son armée, &

JUSTINIEN. An de N.S. 551.

ravagea toute l'île, sans trouver aucune résistance. Il ne repassa en Italie qu'avec une prodigieuse quantité de troupeaux, de chevaux, de meubles précieux, d'or & d'argent.

LXXVIII. Irruption des Sclavons.

Ces conquêtes & ces ravages de Totila n'étoient qu'une ombre légére des maux que causoit en même tems la cruelle incursion des Sclavons, qui se jetterent sur les terres de l'Empire. Trois mille de ces Barbares passerent le Danube & l'Hebre, se partagerent en deux bandes, l'une de dix-huit cens hommes, l'autre de douze cens, & entrerent par le fer & par le feu dans la Thrace & l'Illyrie. Les troupes Romaines s'étant presentées pour les repousser, elles furent toutes taillées en piéces, ou mises en déroute. Une de ces bandes tomba sur Asbade, Gouverneur du fort de Tzurule en Thrace; elle tua la plûpart de ses gens, le prit, le garda quelques jours, & le brûla vif, après lui avoir arraché par bandes la peau du dos.

LXXIX. Ils assiegent Topere.

Ces Barbares qui n'avoient jamais fait de siége, entreprirent celui de Topere, la plus forte ville maritime de

de Thrace, à douze journées de Conftantinople. La maniere dont ils s'y comporterent, ne montre pas moins d'art que de fureur. La plûpart se cacherent dans des lieux hauts & bas aux environs des murailles, & envoïerent une petite troupe de leurs gens vers la porte qui étoit du côté de l'Orient. Les soldats de la garnison voïant le petit nombre des ennemis, sortirent sur eux avec impétuosité, & aussi-tôt les Barbares prirent la fuite. Quand ils les eurent attirés en pleine campagne, ceux qui étoient en embuscade parurent; & en même tems les fuïards firent volte face; ils envelopperent ainsi les Romains, & les passerent tous au fil de l'épée.

LXXX. Vive résistance & prise de la ville.

Animés par le succès de cette ruse, ils allerent attaquer la ville, destituée de ses troupes auxiliaires. Les assiégés n'en perdirent point courage: tous, sans excepter les femmes & les enfans, contribuerent à défendre la place avec le même zéle & la même ardeur. Les uns versoient sur les ennemis, qui s'efforçoient d'escalader les murailles, de l'huile boüill-

JUSTINIEN. An de N. S. 551.

lante & de la poix fonduë, les autres les acabloient de pierres ; ils les obligerent enfin de se retirer. Mais les Barbares en s'éloignant lancerent une si grande quantité de traits sur les habitans que ceux-ci abandonnerent la défense de leurs murs. Alors les Sclavons y monterent par le secours des échelles, & se rendirent maîtres de la place. La terreur qu'ils y répandirent, en entrant le glaive à la main & le feu dans les yeux, désarma les citoïens. Ils y égorgerent près de quinze mille hommes, firent les femmes & les enfans esclaves, & enleverent toutes les richesses.

LXXXI. Cruautés des Barbares.

Depuis qu'ils étoient entrés sur les terres de l'Empire, ils n'avoient épargné ni âge ni sexe ; la Thrace & l'Illyrie étoient couvertes de corps morts. Ils ne tuoient pas avec la lance ni avec l'épée ceux qui tomboient entre leurs mains ; ils avoient imaginé par un effet d'horrible barbarie de planter en terre des pieux fort aigus, avec lesquels ils empaloient ces infortunées victimes de leur fureur, & les laissoient dans cet état. Quelquefois ils mettoient quatre pi-

quets dans la terre, ils y attachoient les piés & les mains de ceux qu'ils faisoient prisonniers, ensuite ils leur cassoient la tête avec des massuës, & les assommoient comme des bêtes. Ils en enfermoient d'autres dans des étables avec les troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener, & les brûloient impitoïablement. Néanmoins quand leur rage fut assouvie de sang, ils donnerent la vie à ceux qu'ils prenoient ; mais les inhumanités qu'ils exerçoient sur eux, leur faisoient à chaque instant désirer la mort.

Justinien. An de N.S. 551.

LXXXII. Ils repassent le Danube.

L'Empereur justement allarmé d'un fléau si terrible, envoïa contre ces Barbares, Germain, l'un des plus grands guerriers qu'il eût dans ses troupes. Les victoires qu'il avoit remportées sur les Antes leurs voisins, donnerent de la fraïeur aux Barbares, qui connoissoient sa valeur & son expérience, & qui sçavoient d'ailleurs qu'il étoit suivi d'une armée nombreuse, laquelle avoit été levée contre Totila & contre les Goths. Ils abandonnerent leurs vuës sur Thessalonique, repasserent l'Illyrie, &

JUSTINIEN. An de N.S. 551.

—— entrerent dans la Dalmatie. Une mort précipitée empêcha Germain de les pourſuivre plus loin. Ruſticus ſon ſucceſſeur perdit beaucoup de ſes gens dans une premiere attaque; mais une ſeconde bataille lui donna tous les avantages qu'il pouvoit eſpérer, & obligea ces Barbares à repaſſer le Danube.

LXXXIII. Vigile retire ſon *Judicatum*.

Après leur départ, Juſtinien fut uniquement occupé des troubles de l'Egliſe. Tout ce qu'il avoit fait juſqu'à ce jour n'avoit contribué qu'à allumer de plus en plus le feu de la diſcorde. Vigile lui-même, témoin du ſcandale qu'avoit cauſé ſon *Judicatum*, ſe repentit de l'avoir donné, & pria l'Empereur d'aſſembler à Conſtantinople cinq ou ſix Evêques de chaque Province pour regler de concert l'affaire des trois Chapitres, ſans avoir égard à ce qui avoit été décidé. Il dit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire ſeul, & ſans le conſentement de tous, ce qui rendroit douteuſe l'autorité du Concile de Calcédoine, & ce qui ſeroit capable de ſcandaliſer ſes freres. Juſtinien y conſentit, & lui rendit ſon *Judicatum*.

Justinien. An de N.S. 551.

LXXXIV. Violences exercées contre lui.

Malgré les promesses que ce Prince lui avoit faites de surseoir à toutes les poursuites jusqu'à l'arrivée des Evêques, on recommença à le presser de condamner les trois Chapitres, quand même les Evêques d'Afrique, d'Illyrie & de Dalmatie ne voudroient pas y consentir. Théodore de Cesarée fit publier & afficher de nouveau l'Edit de condamnation, & le Pape s'en plaignit inutilement à Justinien. Alors Vigile ne voulut plus communiquer avec les Orientaux ni même les voir. Craignant la colere de l'Empereur, qui s'étoit déclaré ouvertement contre lui, il se réfugia dans une Eglise pour mettre sa vie en sûreté. Le Préteur eut ordre de l'enlever. Il entra dans le lieu saint avec une troupe de soldats qui tenoient leurs épées nuës ou l'arc bandé. Il fit prendre Vigile par les piés, par la barbe & par les cheveux ; mais on ne pût l'arracher des piliers de l'autel qu'il tenoit embrassés. Les cris du Clergé & du peuple dissiperent les soldats.

LXXXV. Infidélité de l'Empereur.

Justinien lui envoïa dire qu'il pouvoit sans crainte sortir de l'Eglise, &

JUSTINIEN.
An de N.S. 551.

fit mettre sur l'autel la formule de son serment, par lequel il promettoit de ne lui faire aucun mal. Vigile sur ces assûrances retourna au palais de Placidie, où il avoit choisi sa demeure; mais il vit bientôt recommencer la persécution avec plus de fureur qu'auparavant. Il en porta plusieurs fois ses plaintes de vive voix & par écrit sans qu'on y eût aucun égard. Deux jours avant Noël, s'étant aperçu que des soldats gardoient toutes les entrées du palais de Placidie, il se sauva par dessus une muraille à la faveur des ténébres, & se réfugia dans l'Eglise de sainte Euphémie de Calcédoine.

An de N.S. 552.
LXXXVI. Il se sauve en Calcédoine.

Il y demeura une année entiere, pendant laquelle il tomba dangereusement malade, & résista constamment à toutes les instances que l'Empereur lui fit faire de revenir à Constantinople, pour examiner la question avec les Evêques qui commençoient à arriver pour le Concile.

An de N.S. 553.
LXXXVII. Il refuse d'assister au Concile.

Eutychius, successeur de Mennas dans le siége patriarcal de Constantinople, l'engagea à revenir, en lui donnant sa profession de foi, qui

étoit signée par d'autres Evêques, dans laquelle ils recevoient les quatre Conciles généraux, & le conjuroient de venir présider à leur assemblée, pour terminer la contestation des trois Chapitres, & rendre la paix aux Eglises. Quoiqu'il fût dans la ville Impériale, & qu'on l'eût prié par différentes invitations d'assister au Concile qui s'y tenoit, il ne voulut point y paroître, ni y prendre aucune part.

LXXXVIII. Il condamne les trois Chapitres.

Néanmoins, quand il sut que les Evêques, après un long examen, avoient condamné les trois Chapitres, il se rendit à la décision du Concile; & six mois après, il écrivit une lettre au patriarche Eutychius, où il avouë qu'il a manqué à la charité, en se séparant de ses freres. Il déclare qu'on ne doit point avoir honte de se rétracter quand on reconnoît la vérité, il dit qu'aïant mieux examiné l'affaire des trois Chapitres, il les trouve condamnables. Il raporte les principales erreurs de Théodore & d'Ibas, & conclut en ces termes: « Nous faisons savoir à « toute l'Eglise catholique que nous

JUSTINIEN. An de N.S. 553.

» condamnons & anatématisons, » comme tous les autres hérétiques, » Théodore de Mopsueste & ses » écrits impies, ceux de Théodoret » contre S. Cyrille, & la lettre à Ma- » ris Persan, que l'on dit être d'Ibas. » Nous soumettons au même anaté- » me quiconque croira que l'on doit » défendre ou soutenir ces trois Cha- » pitres, ou entreprendre de le faire. » Nous reconnoissons pour nos fre- » res & nos collégues tous ceux qui » les ont condamnés, & nous cassons » par cet écrit tout ce qui a été fait » par nous ou par d'autres pour la » défense des trois Chapitres ». Cette lettre est du 8. Décembre de la même année 553.

LXXXIX. Schisme à cette occasion.

Depuis cette lettre de Vigile, le Concile de Constantinople fut regardé comme le cinquiéme Oecuménique ; mais plusieurs églises d'Occident le rejetterent, comme donnant atteinte à celui de Calcédoine. A l'égard de la lettre du Pape, on l'imputoit à la persécution que Justinien lui faisoit souffrir depuis plusieurs années. La diversité des sentimens sur cet article produisit un schisme qui dura près de cent ans. L'Italie

L'Italie & les Gaules en furent le plus grand théatre, comme elles étoient encore celui de la guerre. Après que l'Empereur en eut rapellé Belisaire, il envoïa Narfez prendre fa place, avec ordre de regagner fur Totila les villes & les provinces dont il s'étoit emparé. Narfez témoigna au Prince combien il étoit fenfible à l'honneur qu'on lui faifoit de le charger des affaires de l'Empire; mais il remontra qu'il ne pouvoit accepter la commiffion, fi on ne lui donnoit une armée fuffifante, avec l'argent & les fecours néceffaires pour s'en aquiter avec fuccès. Lui-même préfida aux préparatifs; il fit les principales levées dans Conftantinople, dans la Thrace & dans l'Illyrie; il choifit les meilleurs Officiers pour commander fous lui les troupes auxiliaires; c'étoient Audouin roi des Lombards, qui avoit à fes ordres plus de cinq mille hommes de fa nation, Dagiftée qui conduifoit les Huns, Philemuth à la tête de trois mille Erules à cheval, & Cavade neveu du célebre roi de Perfe de ce nom,

JUSTINIEN.
An de N.S. 553.

XC. Préparatifs de Narfez pour l'Italie.

JUSTINIEN. qui menoit les transfuges de son païs.

An de N.S. 553.

XCI. Mérite de Narsez.

Le mérite du Chef, sa valeur, son expérience, sa capacité, ses belles actions lui avoient attiré la compagnie de ces grands hommes. Dès qu'il fut nommé, ces guerriers demanderent à marcher sous ses Enseignes; ils s'empressoient de reconnoître ses anciens bienfaits, & d'en mériter de nouveaux. Narsez s'appliqua principalement à gagner l'affection des Erules & des autres Barbares par des largesses extraordinaires.

XCII. Les François lui refusent le passage.

Il prit sa marche par l'Illyrie & la Dalmatie. Quand il fut proche du païs des Vénitiens, il envoïa prier les François qui commandoient dans les places frontieres, de lui permettre, comme à leur ami & à leur allié, de passer sur leurs terres. Ils le lui refuserent, sans alléguer d'autre raison que la haine qu'ils avoient pour les Lombards, dont il menoit un corps considérable; leur vrai motif étoit leur liaison avec les Goths. Il fut donc contraint de conduire l'armée par la côte maritime, qui étoit

demeurée sous l'obéissance de l'Empire.

An de N.S. 553.

XCIII. Usdrilas le défie par une lettre insultante.

Valerien & Justin, maîtres de la milice en Italie, le joignirent à Ravenne avec toutes leurs troupes. Là ils reçurent une lettre insultante d'un Goth nommé Usdrilas, gouverneur de Rimini ; elle étoit conçuë en ces termes : « Après avoir rempli l'Italie de la terreur de votre nom & » du phantôme de votre puissance ; » après vous être élevés insolemment » au-dessus de la condition des autres hommes, vous vous cachez » dans Ravenne, & vous donnez sujet de croire que votre orgueil est » abattu. Vous ravagez par les armes » des Barbares un païs sur lequel » vous n'avez aucun droit. Montrez-» vous aux Goths ; paroissez avec » vos armes, ne differez pas plus » long-tems le désir qu'ils ont de » vous voir ».

XCIV. Il est tué dans le premier combat.

Narsez méprisa ce vain défi. Il partit de Ravenne avec toute l'armée, & fut arrêté au passage du fleuve, dont les Goths avoient coupé le pont. Usdrilas s'avança vers le rivage, suivi d'un détachement de Cavalerie,

JUSTINIEN
An de N.S. 553.

autant pour insulter les Romains que pour voir à quoi ils se détermineroient. Quand il eut reconnu que Narsez cherchoit un endroit par où il pût faire passer ses troupes, il retourna à Rimini, & revint avec l'élite des Goths. Les Erules se présenterent les premiers pour le recevoir; ils chargerent vivement sa troupe, & le tuerent lui-même dès le commencement du combat. Sa tête portée sur une pique par tout le camp des Romains y excita de grands cris de joïe; & Narsez profitant de l'ardeur où il les voïoit, leur fit passer le fleuve sur un pont fait à la hâte.

XCV.
Narsez propose à Totila de se rendre.

Totila instruit des succès & de la marche de l'ennemi, partit incontinent de Rome, traversa la Toscane, & vint camper au pied du mont Apennin. Les Romains se posterent sur la montagne même, à cent stades des Goths, dans l'endroit où Camille avoit autrefois remporté une si grande victoire sur les Gaulois. Narsez lui députa quelques Officiers de ses plus intimes amis, pour l'exhorter à mettre bas les armes, & lui représenter, que n'aïant qu'un petit

nombre de soldats levés à la hâte, il ne pouvoit résister long-tems à toutes les forces de l'Empire; en même tems il le chargea de lui demander jour pour la bataille, en cas qu'ils le trouvassent déterminé à vouloir continuer la guerre. Totila répondit fiérement qu'il falloit au plûtôt décider du sort de l'Italie par la voie des armes, & que dans huit jours il se présenteroit pour le combat.

Justinien. An de N.S. 553.

XCVI. Valeur de quelques Romains.

Le Général des Impériaux craignant que ce délai n'annonçât quelque surprise, les avertit de se tenir toujours prêts; & le lendemain on vit que sa précaution n'étoit pas inutile; les ennemis parurent tout à coup à la portée de deux traits. Narsez envoïa cinquante hommes s'emparer d'une colline, d'où il étoit aisé de l'enveloper. Les Goths y coururent en grand nombre, & furent repoussés en différentes reprises, avec un succès inespéré. Deux Romains, Paul & Audilas, y firent des prodiges de valeur, dignes des plus beaux siécles de Rome. Aïant mis leurs poignards à terre, ils se servirent de leur arc avec tant d'adresse & de bonheur

JUSTINIEN. An de N.S. 553.

qu'ils percerent de leurs fléches un grand nombre d'hommes & de chevaux. Quand les cavaliers venoient fondre ſur eux, ils abattoient la pointe des lances avec leurs épées. La longueur du combat uſa tellement l'épée de Paul, qu'elle lui devint entierement inutile ; il arracha ſucceſſivement quatre lances aux ennemis, & les étonna de telle maniere, qu'ils ſe retirerent remplis de honte & de fraïeur. Le Général le fit ſon Ecuïer ou Aide de Camp, pour récompenſe d'un ſi généreux exploit.

XCVII. Combat ſingulier.

Narſez voïant les Goths s'avancer en bataille, rangea ſes troupes, & leur parla en héros Chrétien, qui met autant ſa confiance dans la protection du Dieu des armées, que dans la force de ſes légions. Totila anima les ſiennes par l'image des malheurs qui ſuivroient néceſſairement leur défaite. Comme il attendoit à chaque inſtant un ſecours de deux mille hommes, & qu'il différoit de donner le ſignal, il engagea Cocas, le plus brave & le plus robuſte des Goths, à s'avancer à la tête des Romains, pour demander ſi quelqu'un

vouloit se battre avec lui. C'étoit un usage assez ordinaire pour inspirer aux deux partis ou de l'espoir, ou de la vengeance. Narsez lui opposa un de ses gardes, nommé Anzalas d'Arménie. Cocas courut sur lui pour le percer de sa lance. Anzalas para adroitement le coup, lui enfonça la sienne dans le côté, le renversa par terre, & le vit expirer à ses pieds.

XCVIII. Jeu de Totila. On lui refuse de traiter.

Totila ne fit point paroître la douleur qu'il en ressentoit. Il s'avança dans l'espace qui séparoit les deux armées, feignant d'avoir à donner de nouveaux ordres pour gagner du tems. Il affectoit de se montrer aux ennemis, de faire briller ses armes enrichies d'or, & l'éclat de sa pourpre. Il étoit monté sur un excellent cheval, qu'il travailloit & manioit avec art; jettant sa lance en l'air, la retenant par le milieu, & la changeant de main avec une adresse & des graces qui attiroient l'admiration des ennemis autant que de ses soldats. Après avoir ainsi consumé toute la matinée pour attendre les deux mille Goths, qui ne venoient point, il envoïa demander une entrevûë aux

JUSTINIEN. An de N.S. 553.

Romains. « Dites à Totila, répondit » Narsez, qu'il se mocque de nous » proposer un pourparler, à présent » que les deux armées sont prêtes à » combattre. »

XCIX. Son armée est mise en déroute.

Dans ce moment les Goths arriverent. Le Roi donna le signal pour prendre de la nourriture sans quitter les armes, & ensuite il fit commencer la bataille. Les deux partis montrerent une égale ardeur dans le premier choc. Mais les Barbares étonnés de la fermeté avec laquelle les troupes de Narsez gardoient leur rang, & de voir tous leurs coups porter, ils en demeurerent aussi interdits, que s'ils eussent eu à combattre des spectres ou des monstres sortis du sein de la terre. La cavalerie aïant plié la premiere, renversa les gens de pié, qui étoient derriere elle, & la nuit qui survint acheva de les mettre tous en déroute. Les Romains n'eurent qu'à poursuivre & à tailler en piéces ces timides fuïards, à qui il ne restoit pas même le courage de se défendre.

C. Il est pris & tué.

Quelques soldats de l'armée Impériale, plus ardens que les autres, s'é-

écarterent en recherchant les Goths. Ils rencontrerent Totila, qui n'étoit accompagné que de cinq personnes. Un Gépide auxiliaire des Romains se disposoit à lui porter un coup de lance, lorsqu'un jeune Goth de la suite de Totila s'écria : Ah ! malheureux ! tu vas percer le Roi. Le Gépide, au lieu de s'arrêter, darde son coup avec plus de violence, terrasse l'infortuné Totila, & le laisse pour mort. C'étoit la onziéme année de son couronnement, conformément à la prédiction de saint Benoît, qui lui avoit annoncé un régne de dix ans.

CI. Narsez renvoïe les Lombards.

Le premier soin de Narsez, après sa victoire, fut d'en rendre graces au ciel, & d'en marquer sa reconnoissance par un acte de religion. Les Lombards qu'il avoit parmi ses troupes lui causoient plus de chagrin & d'inquiétude qu'ils ne lui donnoient de secours. Aussi brigands qu'ils étoient impies & brutaux, ils commettoient des désordres & des ravages affreux. Ils brûloient les maisons, désoloient les campagnes, ne respiroient que pour le butin, & violoient les femmes jusques dans les églises

JUSTINIEN. An de N.S. 553.

où elles avoient crû trouver un azîle assûré. Narsez païa ce qui leur étoit dû, & les renvoïa dans leur païs sous la conduite de Valerien. Lorsque ce Chef les eut mis hors des terres de l'Empire, il alla faire le siége de Verone, & déjà la garnison commençoit à capituler. Mais les François, qui tenoient le païs des Vénitiens, accoururent pour lui disputer la place, & l'obligerent à se retirer.

CII. Il prend plusieurs villes & entre dans Rome.

Les armes de Narsez furent plus heureuses. A mesure qu'il s'avançoit vers Rome, les Gouverneurs des places venoient se rendre à lui; tous les jours il faisoit une conquête sans tirer l'épée. Les troupes que Totila avoit laissées dans Rome vinrent à sa rencontre, se flatant de le repousser par la force; elles furent elles-mêmes battuës, & forcées de rentrer dans la ville. Le petit nombre des troupes de Narsez ne lui permettant pas d'investir toute l'étenduë des murailles, il en attaquoit successivement les différentes parties, & presque toujours sans remporter aucun avantage considérable. Mais Dagistée, à la tête de quelques vaillans hommes,

avec le drapeau, & par les ordres de Narſez, eſcalada un endroit entierement abandonné, s'empara des murailles, & alla ouvrir les portes à l'armée des Romains. Elle y entra triomphante, & le Général en envoïa les clefs à Juſtinien; ſous ſon régne cette ville fut priſe ſix fois.

Justinien. An de N.S. 553.

CIII. Vengeance des Goths ſur les Romains.

Cependant Narſez eut la douleur de voir ſa victoire enſanglantée par le déſeſpoir des ennemis. Les Goths, outrés d'avoir perdu en ſi peu de tems leur Roi, & une place qui leur avoit coûté ſi cher, & n'eſpérant plus pouvoir conſerver l'Itatie, maſſacrerent tous les Romains qu'ils rencontrerent dans leur fuite. Ceux mêmes qui s'étoient enrôlés dans les troupes Impériales, ſe montrerent auſſi barbares que les autres envers les Italiens. Lorſqu'ils virent rentrer dans Rome les Sénateurs que Totila avoit relégués dans la Campanie, ils s'en déclarerent les perſécuteurs ſous différens prétextes, & firent ſouffrir la mort à pluſieurs. D'ailleurs, lorſque Totila avoit été à la rencontre de Narſez, il avoit emmené les jeunes gens des meilleures maiſons de toutes

JUSTINIEN. An de N.S. 553.

les villes, disant qu'il en vouloit faire des Officiers; mais son intention étoit de les garder comme des ôtages, & pour cet effet il les avoit envoïés au-delà du Pô; où le nouveau Roi des Goths les fit tous mourir.

CIV. Teïas élu Roi des Goths.

C'étoit Teïas, que les Goths avoient élû à Pavie après la mort de Totila. En montant sur le trône, il offrit aux François une partie des trésors, que ses prédécesseurs avoient laissés dans cette ville, pour acheter leur alliance, & les engager à lui prêter le secours de leurs armes. Ces peuples répondirent qu'ils ne vouloient point prendre de parti. Loin de se sacrifier pour les Goths ou pour les Romains, ils pensoient à se rendre eux-mêmes maîtres de l'Italie, & ils n'attendoient pour y entrer qu'un moment favorable.

An de N.S. 554. CV. Il marche contre Narsez.

Narsez aïant donné ordre à ses Lieutenans d'aller faire le siége de Cumes dans la Campanie, où étoit le reste des trésors des rois des Goths, Teïas s'y transporta à la tête de ses troupes. Les deux armées campées près du mont Vésuve, n'étoient séparées que par une petite riviere qui y

prend sa source. Les Goths s'étoient emparés du pont, & subsisterent tandis qu'ils furent maîtres de la mer, d'où ils tiroient des vivres. Mais depuis que leur flotte eut été livrée aux Romains par celui qui la commandoit, qu'une grande quantité de vaisseaux fut arrivée de Sicile, & que Narsez eut élevé plusieurs tours sur le bords de la riviere, les Barbares se retirerent sur une montagne voisine. Mais bientôt ils s'en repentirent quand ils virent qu'il n'y avoit pas de quoi subsister, ni pour eux, ni pour leurs chevaux.

CVI. Sa valeur extraordinaire & sa mort.

Persuadés qu'il valoit bien mieux mourir dans le combat, que de périr par la faim, ils résolurent d'attaquer l'ennemi. L'action fut des plus mémorables & des plus acharnées. Teïas, principalement s'y comporta comme un Alexandre, & avec toute la valeur de ces illustres Heros de l'antiquité. Comme il étoit distingué de tous les autres par l'éclat de sa pourpre & la magnificence de ses armes, les Romains s'attacherent à lui personnellement, convaincus que sa mort leur donneroit une entiere vic-

Justinien. An. de N. S. 554.

toire, & acheveroit de détruire la résistance des Goths. Il reçut tous leurs efforts avec une générosité sans pareille. Après en avoir terrassé plusieurs, il demeura immobile dans la même place, couvert de son bouclier, sur lequel il recevoit tous les coups. Lorsqu'il étoit tellement chargé de lances, qu'il ne pouvoit plus le soutenir, il en changeoit, & repoussoit de la main droite avec l'épée, ceux qui osoient aprocher de lui. Il avoit combattu de la sorte le tiers de la journée, lorque son bouclier fut encore couvert de douze lances. Dans le moment qu'il le donnoit à son écuïer pour en prendre un autre, un soldat lui perça l'estomac de sa javeline, & le renversa par terre.

CVII. Courage de ses troupes.

Les Romains mirent sa tête au haut d'une pique, & la montrerent aux deux armées ; à l'une pour l'animer à poursuivre la victoire, à l'autre pour lui en ôter toute espérance, & lui faire mettre bas les armes. La colere des Goths étoit trop allumée pour se calmer si-tôt. Quoiqu'ils sussent bien la mort de leur Roi, ils combattirent

jusqu'à la nuit. L'interruption qu'elle causa ne fit que leur donner des forces & du courage pour recommencer le lendemain avec plus d'ardeur. Le désespoir les rendoit opiniâtres, & la honte de plier ou d'être vaincus soutenoit la constance des Romains.

Justinien. An de N.S. 554.

CVIII. Elles capitulent. Fin de la guerre.

Après un carnage presqu'égal de part & d'autre, les Barbares députerent vers Narsez, pour lui dire qu'ils reconnoissoient que le Ciel leur étoit contraire; & qu'envain ils résistoient à sa puissance. Que jugeant de l'avenir par le passé, ils avoient résolu de céder, sans toutefois devenir sujets de Justinien : Qu'ils se bornoient à demander la même liberté d'indépendance, dont joüissoient plusieurs autres peuples : Qu'ils le suplioient de leur accorder une retraite honnête, & de leur permettre d'emporter le peu qui leur restoit, pour subvenir aux frais du voïage. Narsez convint avec leurs Députés, qu'ils sortiroient tous d'Italie, qu'ils emporteroient leurs effets, & que jamais ils ne prendroient les armes contre l'Empire. Mille d'entr'eux sortirent du camp pour se retirer à Pavie &

Justinien. An de N.S. 554.

dans le païs au-dessus du Pô ; les autres jurerent le Traité de paix. Ainsi finit cette guerre cruelle, qui avoit duré dix-huit ans, avec une alternative continuelle de prospérités & de malheurs pour les deux partis. C'est aussi où Procope termine son Histoire, dont Agathias reprend le fil.

CIX. Celle des Laziens. Leur origine.

En Orient, Justinien se trouvoit engagé dans une autre guerre qu'il avoit cru devoir entreprendre pour l'intérêt de l'Empire. A l'extrémité Orientale du Pont-Euxin, au-dessus de l'Arménie, habitoient les peuples que l'on nommoit Laziens, ou Colchéens. Anciennement, lorsque leur Roi étoit mort, son successeur recevoit de l'Empereur les marques de la dignité roïale ; il s'obligeoit par serment de garder avec ses troupes les forteresses du païs, & de s'oposer à l'inondation des Huns, qui leur étoient limitrophes du côté du Nord-ouest. Depuis environ quarante ans, les Romains y avoient une garnison, sous prétexte de les soutenir. Mais ceux qui la commandoient devinrent les Tyrans du païs, ils s'aproprierent le commerce, & vendirent tout aux

Laziens à un prix exceſſif. L'un d'eux, nommé Jean, inſpira à Juſtinien de bâtir dans la Lazique une ville, que l'on nomma Pétrée, où il demeura depuis comme dans une citadelle, & où il attira toutes les richeſſes du païs.

Justinien. An de N.S. 554.

CX. Ils ſe donnent aux Perſes.

Les Laziens ne pouvant plus ſuporter ces vexations, réſolurent de ſe donner à Coſroez. Ils lui envoïerent des Ambaſſadeurs pour ſe mettre ſous ſa protection, & lui demander ſon alliance. Le Roi reçut leurs propoſitions avec joïe; il promit d'emploïer toutes ſes forces pour les défendre, & les délivrer du joug des Romains. Bientôt il entra dans leur païs à la tête de ſes troupes, à travers des forêts, des précipices, & des chemins qui avoient été juſqu'alors inacceſſibles. Gubaze roi de la nation vint lui rendre hommage & lui remettre ſa couronne.

CXI. Coſroez entre dans le païs.

Il falloit chaſſer la garniſon Romaine & ſe rendre maître de Pétrée. Le Roi y envoïa Aniavéde avec une partie de ſes troupes. Lorſque Jean vit arriver les ennemis, il défendit que perſonne ſe montrât ſur les rem-

JUSTINIEN. An de N.S. 554.

parts. Aniavede croïant que les Romains saisis de fraïeur avoient abandonné la place, se flattoit de la prendre d'assaut ; il commanda d'abattre une des portes avec le belier. Jean sortit tout à coup sur les Perses, les surprit en désordre, en passa un grand nombre au fil de l'épée, & mit les autres en déroute. Cosroez indigné contre le Général qui s'étoit ainsi laissé surprendre, le fit pendre à la tête de l'armée.

CXII. Il prend Pétrée.

Cet échec l'anima davantage contre les Romains. Il commença le siége de la place ; mais la résistance qu'il trouva dans les assiégés, le força d'abandonner l'attaque des murailles, pour emploïer d'autres voïes. La ville étoit inaccessible, tant du côté de la mer que de celui des rochers ; on n'y abordoit que par un chemin fort étroit entre deux montagnes ; & de chaque côté on avoit bâti deux tours capables de résister aux coups du belier. Les Perses minerent une de ces tours, détacherent plusieurs pierres de ses fondemens, l'étaïerent avec des poutres, & mirent le feu aux étais. Quand la flamme eut gagné le

haut, elle fit si promtement tomber l'édifice, que les Romains eurent à peine le tems de se sauver. Les habitans ne voïant plus de ressource se rendirent à Cosroez, sur l'assûrance qu'il leur donna de leur conserver la vie & les biens. Quelques soldats de la garnison prirent parti dans l'armée du vainqueur; les autres eurent la permission de se retirer.

Justinien. An de N.S. 554.

CXIII. Les Laziens reviennent à l'Empereur.

La domination des Perses devint bientôt aussi tyrannique que celle des Romains. Les Laziens, au regret d'avoir quitté leur premiere alliance, en firent des excuses à l'Empereur; ils le prierent d'oublier leur démarche, & de les aider à secouer le joug insuportable de leurs nouveaux maîtres. Justinien avoit trop d'intérêt de conserver cette Province pour rejetter leurs offres: si les Perses en étoient demeurés les maîtres, ils auroient pû avoir des vaisseaux sur le pont Euxin, ravager les côtes de l'Asie mineure, aller jusqu'au port de Constantinople, & s'en emparer aisément; l'Empire auroit perdu dans peu tout ce qui faisoit ses richesses & sa gloire; il eût été absorbé dès le commen-

JUSTINIEN. An de N.S. 554.

cement, ou il eût eu à soutenir des guerres continuelles. L'Empereur résolut d'emploïer toutes ses forces pour reprendre la Lazique. Il leva une puissante armée, dont il donna le commandement à trois excellens Capitaines, Bessas, Martin, & Buzez, qui avoient déjà mérité par leurs exploits toute la confiance des soldats.

CXIV. Martin s'empare de Téléphe.

Dès que la flotte fut arrivée, Martin se saisit heureusement du Fort de Téléphe, & prit des mesures pour le garder. La place étoit presqu'inaccessible par son assiéte; on n'y arrivoit que par un chemin escarpé, par des rochers & des précipices; les dehors étoient couverts de forêts & de brossailles qu'un homme avec ses armes ne pouvoit traverser. Outre ces obstacles, les Romains recherchoient exactement les chemins qui leur paroissoient plus faciles, & les fermoient avec des pierres & des troncs d'arbres; jour & nuit, ils étoient occupés à ce travail.

CXV. Stratagême de Mermeroez.

Mermeroez, que Cosroez avoit laissé dans le païs à la tête des troupes, ne désesperoit pas cependant

de chasser les Romains, & de surmonter toute la difficulté des passages. Il ne trouva d'autre moïen de les surprendre que par une ruse, afin de faire relâcher les ennemis de leur vigilance. Feignant d'être attaqué d'une maladie dangereuse, il se mit au lit, & déplora son malheur de ne pouvoir marcher contre les Romains, & d'être exposé au malheur de tomber sous leur puissance. Le bruit se répandit parmi ses troupes que le Général étoit à l'extrêmité, & qu'on n'en attendoit que la mort. Les espions de l'armée ennemie y porterent cette nouvelle, qu'ils croïoient véritable: on les crut sans balancer; & dès ce moment on commença à se relâcher des travaux & de l'exacte vigilance. Peu de jours après on annonça la mort de Mermeroez. Ce fut alors que les Romains, croïant qu'il leur étoit inutile de se consumer en fatigues, laisserent leurs ouvrages imparfaits. Ils prirent une maniere de vivre plus douce & plus commode; ils donnerent toute la nuit au sommeil, passerent les jours entiers dans des maisons de plaisance, sans poser de

JUSTIN EN. sentinelles, sans prendre aucune précaution, comme s'ils eussent été certains que les Perses ne pensoient qu'à se retirer depuis qu'ils avoient perdu leur Chef.

Ar de N.S. 554

CXVI. Il prend le Fort de Téléphe.

Cependant, Mermeroez s'étoit caché dans une cabane, à l'insu de ses meilleurs amis. Un garde fidele lui donnoit à manger, & l'instruisoit de tout ce qui se à faisoit chez les Romains & chez les Perses. Après avoir ainsi passé quelque tems, il parut tout à coup à la tête des troupes donna ses ordres pour s'avancer vers Téléphe, franchit tous les obstacles qu'on lui avoit oposés, se présenta devant la citadelle, & surprit les Romains qui étoient hors d'état de se défendre. Martin aima mieux rendre la place que de la laisser prendre d'assaut, & voir passer ses gens au fil de l'épée. Il capitula : Mermeroez leur permit de se retirer ; & ils allerent rejoindre le reste de l'armée qui n'étoit qu'à sept stades.

CXVII. Sa mort & son éloge.

Ils se préparoient à recevoir l'ennemi qui venoit leur présenter la bataille, lorsqu'ils furent frapés d'une fraïeur que leur causerent quelques soldats qui s'étoient sauvés dans le

camp avec précipitation, disant que les Perses les avoient surpris au fourage, & tué leurs compagnons. Le récit qu'ils firent de la fureur des Barbares déconcerta les Romains; leurs Chefs ne purent les rassûrer, ni se faire obéïr; ils décamperent malgré leurs Généraux, & allerent se renfermer dans une île formée par le Phase. Mermeroez les poursuivit avec ardeur, & commençoit déjà à jetter un pont de bois sur le fleuve, quand il tomba effectivement & dangereusement malade. Une partie de ses troupes le conduisit dans la province d'Iberie où il mourut. Cosroez perdit dans ce Capitaine un des plus grands Généraux que la Perse eût eus. Quoiqu'il fût chargé d'années, incommodé des deux piés, & hors d'état de monter à cheval, il se faisoit transporter partout dans sa litiere. Les Perses n'avoient pas un homme plus fécond en ressources, plus sage dans ses conseils, plus intrépide dans les dangers, plus aimé du soldat, plus propre à lui inspirer de l'audace, & plus heureux dans ses entreprises. Tant il est vrai que ce n'est

pas la force du corps, mais la sagesse
JUSTINIEN. de l'esprit qui fait les grands Capi-
An de N.S taines.
555. Cosroez aprit sa mort avec dou-
CXVIII. leur, & donna ordre à Nacoragan
Gubaze se plaint des Chefs. d'aller prendre sa place. Tandis qu'il se disposoit à partir, il s'éleva des dissentions dans la Lazique, qui en changerent toute la face. Gubaze Roi de la nation, regardant la fuite des Romains comme une tache qui deshonoroit l'Empire, & qui pouvoit avoir de fâcheuses suites, informa Justinien de tout ce qui s'étoit passé, & en accusa principalement les Chefs.

CXIX. Ils conspirent contre lui. Rustique & Martin, instruits des plaintes qu'il avoit portées contr'eux, résolurent de s'en venger au plûtôt, & n'omirent rien pour lui faire éprouver leur ressentiment & leur haine. Gubaze s'aperçut des sentimens qu'ils avoient pour lui; & il conçut à leur égard la même aversion. Il ne la dissimuloit point dans les repas & dans les assemblées; il lui échapa plusieurs discours railleurs & outrageans qui leur furent raportés. Déterminés à lui ôter la vie ou la couronne, ils

envoïerent

envoïerent Jean frere de Rustique à Constantinople, pour faire entendre au Prince que Gubaze favorisoit le parti des Perses. Justinien qui n'avoit pas oublié le changement qui avoit précédé, le manda à la Cour, & déclara que s'il résistoit, on pouvoit le tuer comme rébelle aux ordres de son Souverain.

CXX. Il est assassiné.

Cet ordre servit de prétexte aux conjurés. Ils feignirent d'aller attaquer les ennemis, qui occupoient le fort d'Onogure, & se mirent en marche avec une partie de leurs troupes. Gubaze vint au devant d'eux sans armes & sans garde, ne croïant pas devoir apréhender ceux qui n'étoient que pour défendre son païs, & en chasser les Barbares. Rustique lui demanda s'il ne vouloit pas prendre part aux fatigues & aux dangers que les Romains alloient courir. « C'est à » vous seuls, répondit Gubaze, à cou» rir les hazards de cette guerre, puis» que vous êtes seuls cause des désor» dres qu'elle aporte. La lâcheté avec » laquelle vous avez pris la fuite, a » donné aux Perses la hardiesse & le » tems de se fortifier dans cette place.

JUSTINIEN. An de N. S. 555.

» Ceux qui ont allumé l'incendie sont » obligés de l'éteindre ». Piqués de ce discours insultant & persuadés que ces paroles dites en présence des Romains suffisoient pour le convaincre de trahison & d'intelligence avec les Perses, ils se jetterent sur lui, & Jean lui plongea son poignard dans le sein.

CXXI. Les Laziens se séparent.

Ses sujets indignés d'une si lâche perfidie se séparerent des Romains, & refuserent de porter les armes avec eux. Cette démarche répondoit au caractére de la nation, l'une des plus fieres qui fussent alors. Elle se glorifioit d'être originaire d'Egypte, & de s'être établie dans la Colchide dans le tems des conquêtes du grand Sesostris. Et en effet, parmi tous les peuples qui relevoient d'une couronne étrangere, il n'en étoit point qui fût aussi puissant & aussi considérable par la multitude d'hommes, par l'abondance des richesses, par l'assiéte du lieu, par l'équité de ses loix, & la police de ses moeurs. Leur retraite n'empêcha pas les Romains de faire le siége d'Onogure; ils y donnerent des marques d'adresse & de

bravoure ; mais les Perses l'emporterent par leur courage, & les mirent en fuite.

Justinien. An de N.S. 555.

CXXII. Ils veulent suivre les Perses.

La division se mit bientôt entre les Laziens. Trop foibles pour demeurer ennemis des Romains & des Perses, les principaux d'entr'eux s'assemblerent secrettement dans une vallée du mont Caucase, & délibererent auquel des deux partis il étoit plus à propos de se joindre. Etès l'un d'eux déclama vivement contre les Romains, & fit voir qu'il étoit honteux à une nation d'obéir aux meurtriers de son Roi. Les Laziens furent tellement ébranlés par son discours, qu'ils vouloient sans différer passer dans le camp des Perses. Il fallut tout le flegme & toute la prudence de Fartase, riche Seigneur généralement estimé, pour apaiser les esprits & les empêcher de rien résoudre avant que d'avoir entendu les raisons contraires.

CXXIII. Fartase le en détourne.

Il leur représenta que l'éloquence d'Etès, loin de les déterminer si promtement devoit le rendre suspect à leur sagesse, par l'attachement qu'on lui connoissoit pour les Perses. Qu'il

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

avoit habilement changé la question en s'attachant à relever la noirceur du crime qu'avoient commis les meurtriers de Gubaze, & envelopant dans la même trahison l'Empereur & tous ses sujets. Mais il les assûra que ceux-ci n'avoient pas moins d'horreur que lui-même & tous les Laziens d'un si noir forfait. Il leur remontra qu'ils ne pouvoient quitter l'alliance des Romains sans devenir coupables de parjure, & sans se mettre en danger de perdre la véritable religion qu'ils professoient, en se liguant avec des peuples livrés à l'idolâtrie & à la superstition. Il leur fit comprendre qu'en se joignant aux Barbares, ils attiroient sur eux toutes les forces des Romains très intéressés à ne point abandonner la Colchide, & qu'ils s'engageoient dans une guerre éternelle. Enfin que si Gubaze, pour qui ils avoient une si juste vénération, pouvoit paroître au milieu d'eux, il ne leur permettroit pas d'embrasser un parti différent de celui qu'il avoit toûjours suivi lui-même.

Ces remontrances firent changer

d'avis à la nation. L'assemblée députa quelques-uns des principaux Seigneurs vers Justinien, pour lui faire un récit fidéle de la maniere dont Gubaze avoit été mis à mort, sans avoir jamais donné le plus léger soupçon d'intelligence avec les Perses, ni rien fait contre l'Empire. Les Députés devoient lui faire entendre que Rustique & Martin irrités de ce qu'il leur reprochoit leur lâcheté, s'en étoient vengés par la calomnie & par le meurtre. Ils devoient le conjurer de ne pas laisser impunie la mort d'un Prince, qui leur étoit cher, d'en punir les auteurs, & de leur donner pour Roi, non un étranger, mais Tzatez frere de Gubaze, afin que les descendans de la famille roïale fussent conservés sur le trône, & fissent observer les loix de la nation.

CXXIV. Ils demandent justice à l'Empereur.

Justinien trouva leurs propositions équitables, & leur acorda tout ce qu'ils demandoient. Il commit Athanase, l'un des premiers Sénateurs, pour informer du meurtre de Gubaze, & punir les coupables suivant les loix Romaines. Le magistrat fit mettre Jean & Rustique en prison dans le

CXXV. Il commet Athanase pour en juger.

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

château d'Apſaronte, pendant qu'il inſtruiroit le procès. L'Empereur avoit ordonné que la procedure s'en fît avec tout l'apareil que demandoit une cauſe ſi importante, où il s'agiſſoit d'examiner ſi c'étoit avec juſtice que ſes Généraux avoient trempé leurs mains dans le ſang d'un Roi allié de l'Empire. Athanaſe étoit aſſis ſur un tribunal fort élevé, vêtu d'une robe magnifique, aſſiſté des officiers de la Juſtice, que l'on avoit envoiés exprès de Conſtantinople. On voïoit hors de l'enceinte différens exécuteurs, qui tenoient en main des chaînes, des carcans, ou d'autres inſtrumens de cette eſpéce. A la droite du Tribunal étoient les Laziens acuſateurs, & à la gauche les coupables qu'on avoit fait ſortir de priſon.

CXXVI. On fait mourir les coupables.

Athanaſe voulut que les uns & les autres plaidaſſent eux-mêmes leur propre cauſe, & qu'ils répliquaſſent aux accuſations qu'on leur intentoit. Tout ſe paſſa avec un ordre, un ſilence & une diſcipline dignes de l'ancien ſénat de Rome, ou de l'Aréopage d'Athénes, quoique les troupes

des Laziens fussent présentes au jugement ; car l'assemblée se tenoit en pleine campagne sur une colline du mont Caucase. Rustique n'aïant répondu que foiblement aux accusations formées contre lui & contre son complice, Athanase prononça l'arrêt de mort, & leur fit trancher la tête. Le plaidoïé des Laziens fit naître des soupçons sur la conduite de Martin ; mais Athanase ne crut pas devoir le condamner, avant que d'en avoir écrit à l'Empereur.

Justinien. An de N.S. 555.

CXXVII. Ruse de Martin.

Quoique l'accusation fût publiquement intentée contre Martin, il n'interrompit pas néanmoins ses fonctions de Commandant. Nacoragan Général des Perses étoit venu l'attaquer dans la ville du Phase, & avoit déjà donné plusieurs échecs aux Romains. Martin voïant qu'ils commençoient à se laisser abattre, tenta de relever leur courage par un stratagême singulier qui lui réussit. Il convoqua les troupes pour un conseil de guerre, & fit arriver au milieu de l'assemblée un homme tout couvert de poussiere, qui disoit venir de Constantinople, & aporter

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

une lettre de l'Empereur à Martin. Il la lut à haute voix, & elle portoit : « Nous vous envoïons une autre armée, qui n'est pas moins nombreuse » que la premiere. Si malgré ce nou» veau renfort les ennemis vous sur» passent encore en nombre, nous » sommes persuadés que vous les sur» passez en courage. Comportez-vous » en gens de cœur, & soïez certains » que rien ne vous manquera ». Martin demanda au courier supposé, où étoient ces troupes; il lui dit qu'elles n'étoient qu'à une journée de chemin. Alors faisant paroître quelques marques de mécontentement sur son visage : « Qu'elles s'en retournent, » dit-il. Il seroit triste pour de vail» lans hommes qu'après avoir géné» reusement combattu, & presque » réduit l'ennemi sous leur puissance, » d'autres vinssent leur disputer l'hon» neur de la victoire & l'avantage des » récompenses. Nous sommes assez » pour terminer cette guerre ». S'adressant ensuite aux soldats, il leur demanda si ce n'étoit pas leur avis. Tous s'écrierent qu'ils n'avoient pas besoin de secours ni d'étrangers, qui

partageroient la gloire & le butin qu'ils esperoient.

Justinien. An de N.S. 555.

CXXVIII. Siége de Phase.

La nouvelle de l'arrivée de ces troupes s'étant répanduë parmi les Perses, produisit un autre effet que Martin s'en étoit promis. Nacoragan envoïa une partie de sa cavalerie, pour s'emparer des passages, par où il croïoit que ce renfort devoit venir, & en même tems il donna le signal pour attaquer la ville. Les Perses croïant que c'étoit le dernier assaut, s'y porterent avec une ardeur sans pareille. L'air fut obscurci par la multitude de leurs fléches, qui tomberent sur les assiégés comme une grêle poussée par un vent impétueux. Quelques-uns faisoient jouer des machines, d'autres lançoient des traits & des torches enflâmées; ceux-ci à couvert sous des tortuës abattoient la muraille avec des haches & des cognées; car elle n'étoit que de bois, ceux-là creusoient la terre pour en saper les fondemens, & renverser l'édifice.

CXXIX. Attaque & défense furieuses.

Martin ne pouvoit demander plus d'ardeur qu'il en voïoit dans les Romains à repousser cette attaque. Ils

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

lançoient du haut des remparts une multitude innombrable de traits, qui tomboient sur la foule des Perses, & ne manquoient jamais d'avoir leur effet; ils roulerent des pierres d'une grosseur excessive, qui brisoient les tortuës; ils en jetterent d'autres avec leurs frondes, qui rompirent les casques & les boucliers des assiégeans, & renverserent ensuite les hommes; ceux qui étoient suspendus & enfermés dans les corbeilles lançoient leurs traits de toutes parts. Cependant, le son des trompetes & des tambours, les voix confuses des deux armées, les cris des hommes & le hennissement des chevaux mêlés avec le choc des armes, formoient un bruit horrible & épouvantable.

CXXX Défaites des Perses.

Justin, qui étoit allé avant l'attaque dans une église voisine avec quatre mille hommes pour implorer le secours du Ciel, arriva au plus fort de l'attaque. Il prit les Perses en flanc, & les chargea de telle sorte, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, convaincus que c'étoit la nouvelle armée de Constantino-

ple. La garnison sortit en même tems, qui acheva le désordre & le carnage. Un événement imprévû fit autant de ravage qu'en auroit pû commettre la plus redoutable de toutes les légions Romaines. Ognare, garde de Martin, sur le point d'être écrasé par un éléphant, tenta la fortune par un coup de désespoir. Il lui enfonça sa lance dans le front avec tant de roideur, que la hampe y demeura. L'animal, devenu furieux par la douleur de la blessure, & effarouché par la vuë de la lance qui tournoit devant ses yeux, s'agita long-tems dans le même endroit; puis reculant en fureur & jettant sa trompe de côté d'autre, tantôt il renversoit les Barbares, tantôt il les élevoit bien audessus de lui & les brisoit dans leur chûte; il foula aux piés les archers qui étoient montés sur lui; il déchira & mit en piéces les chevaux qu'il put atraper. Les autres épouvantés par la violence de ses mouvemens renverserent leurs cavaliers & les écraserent. Chacun le fuïoit comme un ennemi qui valoit seul une armée entiere.

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

CXXXI. Ils se retirent.

Nacoragan déconcerté par la résistance des Romains, par ses malheurs & le désastre de son armée, fut le premier à prendre la fuite, & à crier aux autres de suivre son exemple. L'armée victorieuse les poursuivit sans relâche, & ne cessa de les tailler en piéces, que quand le Général eût fait sonner la retraite. Nacoragan profita de l'hiver pour se retirer en Iberie, & y rétablir ses troupes.

CXXXII. Les François viennent en Italie.

Quelqu'importante & cruelle que fût cette guerre, elle ne faisoit qu'une partie des maux de l'Empire. Celle des Goths se ralluma dans l'Italie, & y attira des armes étrangeres. Ils envoïerent des Ambassadeurs solliciter Thibaud, ou Théodebalde roi des François en Austrasie, de se joindre à eux, pour reprendre sur les Romains les provinces qu'ils avoient usurpées en Italie. Ce Prince, que la foiblesse de son tempéramment rendoit naturellement peu guerrier, refusa d'entrer dans leur querelle. Leutaire & Butilin son frere, jeunes seigneurs Allemans, qui commandoient les troupes Françoises, engagerent Thibaud à leur permettre d'en-

treprendre cette guerre, qu'ils promettoient de faire réussir à la gloire & à l'avantage de la Nation. N'apercevant rien de difficile dans la conquête de la Sicile & de l'Italie, ils se vantoient que Narsez ne soutiendroit pas même le premier effort de leurs armes. Ils s'étonnoient que les Goths redoutassent un ennemi, accoûtumé, disoient-ils, à l'ombre, nourri dans la mollesse & dans les délices, qui n'avoit rien de mâle & de vigoureux. Ainsi, enflés de présomption, ils leverent une armée de soixante & quinze mille hommes, tant Allemans que François, & se préparerent à entrer en Italie & en Sicile.

Justinien. An de N.S. 555.

CXXXIII. Vigilance de Narsez. Il assiége Cumes.

Ils se trompoient dans l'idée qu'ils s'étoient faite de Narsez. La victoire ne lui avoit point enflé le coeur ni amolli le courage. Quoiqu'il n'eût pas encore de nouvelles certaines des préparatifs que l'on faisoit contre lui, il étoit néanmoins toujours sur ses gardes, il tâchoit de prévenir l'ennemi, & se disposoit à attaquer plusieurs petites places que les Goths tenoient en Toscane. Les richesses

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

que Totila & Teïas avoient renfermées dans Cumes le déterminerent à commencer par elle ; il y marcha à la tête de son armée, & s'avança jusqu'au pied des murailles.

CXXXIV. Force d'Aligerne.

Aligerne, le plus jeune des freres de Teïas y avoit assemblé une forte garnison. Le regret qu'il avoit de la mort de son frere, & le chagrin qu'il ressentoit du désordre où étoient les affaires de la Nation le portoient à cette guerre, & lui inspiroient une extrême ardeur. L'assiéte de la place, située sur une colline, & l'abondance des provisions le remplissoient de confiance & de mépris pour tous les ennemis qui oseroient l'attaquer. Il soutint avec courage l'assaut des Romains. On reconnoissoit aisément les traits qui partoient de sa main. Ils passoient avec tant de vitesse, de violence, & un si horrible sifflement qu'ils brisoient les pierres les plus dures, & mettoient en piéces les corps les plus solides. Pallade, l'un des premiers chefs de l'armée Romaine, se fiant sur la bonté de ses armes défensives, s'aprocha des murailles plus hardiment que les autres ; Aligerne

lui lança une fléche qui lui traversa le corps, après avoir percé son bouclier & sa cuirasse.

CXXXV. Succès de Narsez.

Plusieurs jours s'étant passés en assauts & en sorties, Narsez fit écrouler partie des remparts & une tour par la mine & par le feu. Avec cet avantage il ne put encore entrer dans la place; il y laissa assez de troupes pour la tenir bloquée, & alla au-devant des François, qui avoient déjà passé le Pô. Précédé par la terreur, il vit les Députés de plusieurs villes importantes venir au-devant de lui, & se soumettre à ses loix. Les Florentins commencerent, & ceux de Centcelles, de Volterre, de Pise & d'autres places, voisines de la mer, suivirent le même exemple. Luques résista longtems à la force de ses armes & à ses instances; elle ouvrit enfin ses portes au vainqueur après un siége de trois mois.

CXXXVI. Ses troupes s'épouvantent & se rassurent.

Le même succès accompagna les troupes qu'il avoit envoïées devant lui vers le Pô, jusqu'à la défaite du téméraire Fulcaris, chef des Erules, qui aima mieux périr dans une embuscade, que de se procurer une hon-

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

nête retraite. Les François profiterent de sa défaite, & dissiperent les Romains, à qui l'on avoit recommandé de ne point abandonner la ville de Parme. Narsez donna ordre à Etienne d'aller leur en faire des reproches; les Chefs y furent sensibles, & retournerent au poste qu'on leur avoit marqué.

CXXXVII. Aligerne se joint aux Romains.

Ces prospérités lui attirerent ce qu'il y avoit de plus puissant & de plus redoutable dans le parti des Goths. Aligerne fut le seul, qui depuis l'alliance des François & leur descente en Italie, jugea sainement de leur dessein, & pénétra dans l'avenir. Il comprit que s'ils avoient l'avantage, ils n'en profiteroient que pour s'emparer de l'Italie, & soumettre les Goths, quoiqu'en apparence ils vinssent pour les défendre: qu'ils établiroient dans toutes les places des Gouverneurs de leur nation, & qu'ils aboliroient les loix du païs. Ces réfléxions, & l'ardeur avec laquelle les Romains continuoient le siége de Cumes, le déterminerent à passer dans le parti de Narsez. Il alla lui remettre les clefs de la ville à Ravenne,

Ravenne, où il prenoit son quartier d'hiver, & lui promit de lui être toujours fidéle.

Justinien. An de N.S. 555.

Cependant les François, marchant à petites journées, pilloient & ruinoient tout ce qui se trouvoit sur leur passage. Lorsqu'ils furent arrivés dans le païs de Sirmium, au-delà de Rome, ils se partagerent. Butilin, avec la plus grande & la meilleure partie de l'armée, s'avança le long de la mer, ravagea presque toute la Campanie, se rendit maître de la Lucanie, de la Brutie, & passa jusqu'au détroit qui sépare ce roïaume de la Sicile. Leutaire qui conduisoit le reste des troupes, ravagea la Poüille & la Calabre, & remonta jusqu'à Otrante sur les bords du Golfe Adriatique.

CXXXVIII. Ravages des François.

Les François qui étoient dans cette armée, n'aprocherent des églises qu'avec respect. Mais les Allemans qui étoient idolatres, se faisoient un trophée & un jeu de profaner les temples du vrai Dieu avec une audace sacrilége. Ils enleverent, autant par haine pour le culte saint que par cupidité, les benitiers, les encensoirs, les calices, & tous les vases consa-

CXXXIX. Impiétés des Allemans.

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

crés aux saints mysteres, pour les emploïer à des usages profanes. Leur fureur alla plus loin. Ils renverserent les édifices mêmes, ils en ruinerent jusqu'aux fondemens, ils répandirent le sang des hommes sur le lieu où avoient été les autels, & ils couvrirent la campagne de morts, qui y demeurerent sans sépulture.

CXL. Ils sont défaits par les Romains.

Tant de crimes ne pouvoient demeurer impunis. Leutaire voïant ses troupes chargées de butin résolut de retourner en France, & il écrivit à son frere Butilin pour l'exhorter à prendre le même parti. Ennemi des hommes & du ciel, Leutaire, Allemand de nation, fut attaqué par l'un & l'autre. Les Romains, qui l'attendoient au passage dans la contrée des Picentins, tomberent vigoureusement sur l'avant-garde de son armée, & lui tuerent trois mille hommes. Il sauva difficilement les débris qui lui restoient en cotoïant le mont Apennin; au travers des obstacles, des dangers & de la fraïeur, il arriva au fleuve du Pô; ses soldats le passerent, & s'arrêterent à Cénéte, dans le territoire de Venise.

Lorsqu'ils déploroient la perte de la plus grande partie du butin, & qu'ils regrettoient tant de fatigues devenuës stériles & infructueuses, ils furent attaqués d'une contagion qui s'éleva tout à coup. Quelques-uns étoient emportés par une fiévre ardente qui les dévoroit pendant plusieurs jours; d'autres étoient frapés de mort subite, ou tomboient dans un assoupissement qui les faisoit passer du sommeil au tombeau. La mort de Leutaire fut plus cruelle que celle de tous les autres. Il fut saisi d'une espéce de rage, semblable à celle des insensés & des furieux. Il poussoit des cris horribles, s'agitoit avec de violentes contorsions, & se rouloit par terre, vomissant le sang & l'écume. Ses douleurs monterent à un tel excès, qu'il se déchiroit les bras à belles dents, s'arrachoit les muscles & suçoit son sang comme une bête féroce. Il se défit ainsi lui-même dans ces affreuses convulsions. Tous ses soldats moururent en fort peu de tems; & le fléau ne cessa que lorsqu'il n'y eut plus personne à fraper.

Justinien. An de N.S. 555.

CXLI. Le reste périt d'une maladie cruelle.

Narsez profita de ces ravages pour

JUSTINIEN. An de N.S. 555.

CXLII. Entiere defaite de l'armée de Butilin.

aller fondre sur la seconde armée des François, qui étoit encore dans le roïaume de Naples. Tandis qu'il rassembloit ses troupes dans les campagnes de Rome, il envoïa quelques détachemens pour couper les vivres aux ennemis tant par mer que par terre; & après les avoir affamés, il alla leur présenter la bataille. Deux déserteurs leur aïant annoncé que les Romains ne combattoient qu'à regret, & se défendroient mal, ils coururent remplis de présomption; & enfoncerent d'abord les premiers rangs. Mais s'étant engagés dans le centre de la bataille, ils furent investis de toutes parts, & tellement accablés par les Erulès & les Romains, qu'il n'en échapa que cinq à cet horrible carnage.

An de N.S. 556.

CXLIII. Narsez arrête le relâchement des Romains.

Un Général moins sage & moins expérimenté que Narsez, auroit perdu tout le fruit de ces victoires par le relâchement qui s'introduisit dans son armée. Les Romains enivrés de leurs succès, & enrichis par les dépouilles des François, s'abandonnerent au plaisir & à la débauche; tous les jours devinrent pour eux des jours

de fêtes & de divertiſſemens. Croïant n'avoir plus d'ennemis à combattre, pluſieurs changerent leurs armes contre des inſtrumens de muſique. Narſez eut de la peine à réprimer ces abus; il leur fit néanmoins entendre que ſouvent les plus grands périls accompagnent les plus grandes victoires, & que ſi les Barbares venoient les ſurprendre dans cet état de molleſſe & d'oiſiveté, ils couroient riſque de ſe voir enlever la récompenſe de leur valeur, & ſeroient obligés de recommencer une guerre, qu'une médiocre vigilance pouvoit terminer en peu de jours.

CXLIV. Il ſoumet le reſte des Goths.

Sept mille Goths s'étoient en effet renfermés dans le fort de Campſas, ſous le commandement de Regnaris, à qui l'ambition inſpiroit une valeur & une audace ſans pareilles. Narſez marcha contre ce reſte d'ennemis. Avant que d'en venir aux mains, Regnaris demanda une conférence: elle ſe tint dans l'eſpace qui étoit entre les deux armées. Mais Narſez, voïant que le Barbare ne parloit qu'avec hauteur & fierté, & propoſoit des conditions, toutes à ſon avanta-

JUSTINIEN. An de N.S. 556.

ge, il rompit la conférence & se retira. A peine avoit-il fait quelques pas vers son camp, que le barbare Regnaris, violant toutes les loix de la guerre & de l'humanité, fit tirer sur lui, & lança le premier trait. Les gardes du général Romain, irrités de cette perfidie, se retournerent en fureur, & le couvrirent de leurs fléches. Sa mort déconcerta les Barbares. N'attendant après cette trahison qu'une vengeance cruelle, ils prierent Narsez de leur conserver la vie, ils se rendirent, & lui remirent la place. Il termina cette guerre par un traité avec le roi des François, au moïen d'une somme considérable qu'on lui donna.

CXLV. Guerre de la Colchide. Révolte des Misimiens.

Il ne restoit à Justinien que celle de la Colchide, où il survint de nouveaux troubles après la défaite des Perses. L'Empereur avoit envoïé Roterique porter quelqu'argent qu'il donnoit toutes les années aux Misimiens, peuple d'une petite contrée à l'Orient de la Colchide, & dépendante des Laziens. Les Misimiens soupçonnerent Roterique de vouloir livrer aux Alains une de leurs villes

principales. S'étant offensé des plaintes mal fondées qu'ils lui en firent, ils continuerent dans leurs apréhen-benſions, & l'aſſaſſinerent. Cet acte de violence leur fit craindre avec juſtice la colere de l'Empereur ; on députa les Chefs de la Nation pour informer Nacoragan de ce qui s'étoit paſſé, & ſe mettre ſous ſa protection. Le général des Perſes loüa leur changement, & promit de les aſſiſter en toute occaſion.

Justinien. An de N.S. 556.

CXLVI. Ils maſſacrent les Ambaſſadeurs Romains.

Au commencement du printems, les Romains s'avancerent vers le païs des Miſimiens, & Nacoragan partit d'Iberie pour aller au ſecours de ſes nouveaux alliés. Mais l'armée Romaine les aïant tenus en ſuſpens durant tout l'été, les Perſes ſe retirerent ſur la fin de l'automne. Les Romains délivrés des ſeuls ennemis qu'ils euſſent à craindre, réſolurent avant que d'entrer ſur les terres des ennemis, de leur faire des nouvelles ſommations, pour les exhorter à reconnoître leur faute, & à rendre ce qu'ils avoient enlevé à Roterique. Loin de s'avoüer coupables ils ſe jetterent ſur les Députés, & les mirent en piéces.

JUSTINIEN.

An de N.S. 556.

CXLVII. Incendie & carnage de la Nation.

Depuis cet attentat si contraire au droit des gens, ils n'eureut plus de ressource que dans un dernier effort de leur désespoir. Ils mirent le feu à toutes les citadelles qu'ils ne pouvoient garder, & ne reserverent que celle de Tzaca où ils se renfermerent. Les Romains en firent le siége & l'attaquerent avec ardeur. Quelques-uns monterent sur le rocher où elle étoit assise; ils embraserent les maisons, & firent périr dans les flâmes ceux qui se tenoient cachés pour éviter le glaive. Citoïens, soldats, femmes, & enfans, tout fut sacrifié aux mânes de Roterique, excepté cinq cens hommes retirés dans le Fort qui demanderent grace, & rendirent l'argent de l'Empereur, qui montoient à deux millions, huit mille, huit cens écus d'or.

CXLVIII. Cosroez fait écorcher Naçoragan.

Cosroez, irrité du mauvais succès de cette guerre, fit porter tout le poids de son courroux au Général Naçoragan. Il le rapella d'Iberie, & le condamna inhumainement à être écorché vif, depuis la tête jusqu'aux pieds. Comme sa peau conservoit encore la figure de ses membres, il

la

la fit souffler, & exposer au haut d'un rocher, pour servir d'exemple à ceux qui commanderoient ses armées dans la suite.

Justinien.
An de N.S. 556.

Il comprit toutefois, qu'après tant de pertes, il ne pouvoit continuer la guerre dans le païs des Colchéens. Les Romains, maîtres de la mer, en tiroient des troupes, & toutes les provisions nécessaires, tandis qu'il étoit obligé d'envoïer des vivres à ses soldats, sur des bêtes de charge ou sur le dos des hommes. Il députa un Ambassadeur à Constantinople, qui convint avec l'Empereur, que les deux Nations retiendroient les places, dont elles étoient en possession par le droit des armes, jusqu'à ce qu'elles eussent fait un traité à ce sujet.

CXLIX. Tréve avec l'Empereur.

Les Tzaniens prirent la place des Perses, pour exercer la valeur des troupes Romaines. Ces peuples, qui habitoient au midi du pont Euxin, vers Trébizonde, étoient vassaux de l'Empire depuis une longue suite d'années. Ils se partagerent en deux factions; l'une demeura soumise; l'autre secoüa le joug, se jetta sur les

An de N.S. 557.

CL. Révolte & défaite des Tzaniens.

JUSTINIEN. An de N.S. 557.

provinces voiſines, ravagea la campagne, dépoüilla les voïageurs, ſe répandit juſques dans l'Armenie, & exerça toutes les hoſtilités auſquelles ſe portent des ennemis déclarés. Juſtinien envoïa contr'eux Théodore, capitaine de leur Nation, & déjà connu par de grands traits de valeur. Il partit de la Colchide avec des forces ſuffiſantes, & établit ſon camp dans le païs des Tzaniens. Les Barbares vinrent l'attaquer, & d'abord ils remporterent ſur lui quelqu'avantage. Mais dans un ſecond combat la plûpart furent taillés en piéces, & les autres implorerent la clémence du vainqueur. Juſtinien fut plus ſenſible au ſuccès de cette expédition, qu'il ne l'avoit paru à la défaite des Goths & des autres Nations barbares. Il en fit mention dans une de ces Novelles, comme de la plus glorieuſe de ſes victoires.

CLI. Tremblement de terre à Conſtantinople.

Sa joïe fut troublée par l'horrible tremblement de terre, qui arriva peu de tems après à Conſtantinople, ſur la fin de l'automne. Il commença au milieu de la nuit, & jetta l'allarme parmi tous les citoïens. On n'enten-

dit bientôt que cris & gémissemens. Le tremblement étoit accompagné d'un bruit sourd & épouvantable, qui sortoit des entrailles de la terre. L'air étoit rempli d'une noire fumée, qui effaçoit la lumiere de la lune & des étoiles, & qui redoubloit l'horreur des ténebres. Les secousses étoient si violentes, que l'on vit des maisons se séparer, & ensuite se rejoindre; il y eut des colonnes & des poutres enlevées bien haut dans les airs, & qui allerent tomber sur d'autres bâtimens éloignés avec un horrible fracas.

CLII. Justinien en répare les ravages.

Ce fléau dura une partie de l'hiver, & ne s'appaisa que par degrés. Le Prince fit rebâtir les édifices qui avoient été détruits, & rétablir ceux qui n'étoient qu'endommagés. Toute la nef de la fameuse église de sainte Sophie s'écroula & fut réparée; quoiqu'avec moins de magnificence que la premiere. Les autres églises qui n'avoient pas la force & la solidité de ce chef-d'œuvre d'architecture, furent presque toutes renversées jusques aux fondemens.

A ce malheur succéda une nouvelle attaque de la peste, qui déso-

JUSTINIEN. An de N.S 558.

CLIII. Irruption des Huns.

CLIV. Relâchement de l'Empereur.

loit successivement les villes & les provinces de l'Empire, depuis la cinquiéme année du régne de Justinien, & qui revint attaquer Constantinople; où elle fit les mêmes ravages. La nouvelle de tant de calamités arrivées en même tems à la ville Impériale, se répandit dans les païs étrangers, & inspira aux Huns Cotrigoriens le dessein de venir l'attaquer au milieu de sa douleur & de son affoiblissement. Ils passerent le Danube dans le tems qu'il étoit glacé, se jetterent dans la Thrace, & y commirent des cruautés & des horreurs que l'on ne peut décrire.

Les Romains n'avoient plus alors ces armées nombreuses des régnes précédens. Au lieu de six cens quarante-cinq mille combattans, qui étoient ordinairement sur pied, il n'y en avoit pas cinquante mille; encore étoient-ils dispersés en Italie, en Espagne, en Afrique, en Egypte, en Colchide & en Gréce. Ce qui en restoit dans la Thrace n'étoit pas capable de la défendre. L'Empereur, qui dans sa jeunesse avoit recouvré lui seul toutes les provinces que ses

prédéceſſeurs avoient conquiſes, commença dans ſa vieilleſſe à s'ennuïer de la guerre. Il aima mieux acheter la paix à force d'argent, que de s'expoſer davantage à l'inconſtance de la fortune; il laiſſa périr les légions, les regardant déſormais comme inutiles & à charge.

Justinien. An. de N. S. 558.

CLV. Affoibliſſement des troupes.

Ceux qui eurent part au gouvernement, négligerent à ſon exemple le ſoin de conſerver les armées, de mettre à part les ſommes néceſſaires pour leur ſubſiſtance, & de les envoïer dans les païs où l'on en avoit beſoin. Ils ne païoient les troupes qu'après de longs délais, qui étoient cauſe qu'on retranchoit toujours une partie de ce qui étoit dû; & par leurs artifices frauduleux, ils trouvoient encore le moïen de retirer des mains de l'Officier & du ſoldat, l'argent qu'on leur avoit donné. Ceux qui avoient conſacré leur vie à la défenſe de l'Empire, ſe voïant ainſi maltraités & réduits à la miſere, étoient contraints de renoncer à l'exercice des armes, & de chercher dans une autre profeſſion les moïens de ſubſiſter.

La Thrace fut donc en proie à la cu-

JUSTINIEN. An de N.S. 558.

pidité des Huns, qui y vinrent moins pour la conquérir que pour la piller. Lorsqu'on aprit à Constantinople qu'ils n'étoient plus éloignés que de cent cinquante stades, tout fut dans la consternation. La fraïeur dont les citoïens furent saisis, leur représenta le mal plus grand qu'il n'étoit en effet. Ils n'avoient devant les yeux que la famine, les incendies, & les plus tristes images que la fureur de la guerre puisse tracer. L'Empereur aussi effraïé que ses sujets, avoit déjà ordonné que l'on ôtât tous les ornemens des églises qui étoient hors de la ville, depuis les Blaquernes jusqu'au pont Euxin.

CLVI. Les Huns ravagent la Trace.

An de N.S. 559.

Belisaire étoit le seul dans la ville Impériale capable d'arrêter ce torrent impétueux. On lui représenta que l'extrémité où l'Etat se trouvoit réduit, rendroit cette nouvelle entreprise plus célebre que toutes les autres où il avoit brillé, & la victoire dont elle seroit suivie, plus flateuse & plus éclatante. Cet ancien Général reprit donc le casque & la cuirasse qu'il avoit quittés depuis dix ans, assembla ce qu'il pût trouver de sol-

CLVII. Belisaire reprend les armes.

dats & de volontaires, & alla camper à quelque distance de l'ennemi. Il étoit suivi de trois cens cuirassiers, qui avoient servi sous lui dans ses dernieres campagnes. Tout le reste étoit un peuple sans armes & sans expérience, qui étoit plûtôt accouru pour être spectateur oisif que pour combattre. Il se mêla parmi les troupes un grand nombre de païsans, qui n'avoient rien à faire depuis que les Huns avoient ravagé leurs moissons. Il les emploïa à creuser un large fossé, qui servit de retranchement.

CLVIII. Il les chasse de l'Empire.

Les Huns méprisant ce petit nombre de combattans, crurent qu'il suffisoit d'envoïer deux mille chevaux pour les tailler en piéces. Belisaire en fut averti par ses espions, & plaça en embuscade deux cens cavaliers armés de boucliers & de lances. Lorsque les Barbares eurent passé l'embuscade, Belisaire à la tête de ses troupes s'avança vers eux, les chargea vigoureusement, & fit signe à ceux qui étoient embusqués, de les prendre en flanc & en queuë. En même tems les païsans, & les autres qui ne combattoient pas, remplirent

JUSTINIEN An de N.S. 559.

l'air de leurs cris, & du bruit qu'ils faisoient en choquant leurs bâtons. Les Huns étonnés de se voir investis & frapés de toutes parts, ne savoient de quel côté faire face; leurs chevaux effarouchés par le bruit horrible qu'ils entendoient, les empêcherent de faire usage de leurs armes, & de parer les coups qu'on leur portoit; il en périt un grand nombre, & le reste prit honteusement la fuite. Cette déroute les déconcerta tellement, qu'ils repasserent le Danube & rentrerent dans leur païs.

CLIX. Eloges qu'il reçoit du peuple.

Tout rétentit des loüanges de Belisaire après une si belle action, & les peuples alarmés vanterent le service qu'il venoit de rendre à l'Empire. Ils lui donnoient tous les jours de nouvelles marques de leur reconnoissance dans les rües, dans les places publiques, & dans les jeux. On le regardoit comme le libérateur de la patrie, comme le fléau des Barbares, qui savoit toûjours vaincre, & ne pouvoit jamais être vaincu. C'étoit, ajoûte l'historien Agathias, le moindre tribut que l'on pût rendre à son mérite & à ses belles actions

Justinien. An de N.S. 559.

les plus beaux génies & les plus grands cœurs s'affoibliſſent & ſe relâchent quand ils ne ſont pas animés par les loüanges & par les récompenſes ; ils négligent de cultiver leurs talents ; ils ne s'apliquent ni à l'exercice des armes ni à l'étude des lettres ; & l'Etat n'a plus ni ſavants ni Généraux.

CLX. Les Grands en ſont jaloux.

Juſtinien tomba dans ce défaut ſur la fin de ſes jours, & celui qui méritoit toute ſon eſtime en reſſentit des effets tout contraires. Les éloges que l'on donnoit à Beliſaire firent ombrage à quelques grands de la Cour, poſſédés par l'envie & la jalouſie, ces paſſions farouches & indomtables qui attaquent toûjours les vertus les plus éclatantes. Ils l'accuſerent de rechercher la faveur & l'aplaudiſſement du peuple, & de former des deſſeins de fortune & d'ambition. Ils firent paſſer leurs calomnies dans l'eſprit de Juſtinien, ils priverent Beliſaire du prix de ſes travaux & des honneurs de la victoire.

Une maladie douloureuſe qui ſurvint à l'Empereur vers le commencement de l'année ſuivante, & qui

JUSTINIEN.
An de N.S. 560.

CLXI. Maladie de Justinien.

le mit hors d'état de prendre connoissance des affaires, leur donna un nouveau moïen d'acabler celui qu'ils vouloient perdre. Justinien fut attaqué d'un mal au genou, qui menaçoit de le mettre au tombeau, par l'excès d'une ferveur imprudente. Malgré les remontrances qu'on lui fit, il passa tout le carême dans le jeûne le plus austere. Il étoit deux jours entiers sans prendre aucune nourriture, quoiqu'il se levât très matin & qu'il fût sans cesse apliqué. Il ne mangeoit que des herbes sauvages détrempées dans le sel & le vinaigre, & ne buvoit que de l'eau; encore il en prenoit une si petite quantité qu'elle ne pouvoit satisfaire aux besoins de la nature.

CLXII. Il est gueri miraculeusement.

Procope, qui résidoit ordinairement à Constantinople, raconte de quelle maniere il fut gueri. Comme il étoit tourmenté par de violentes douleurs, S. Côme & S. Damien, ausquels il avoit fait bâtir une Eglise sur le golfe de Constantinople, lui aparurent pendant le sommeil, & lui inspirerent d'avoir recours aux mérites des quarante Martyrs, dont

on avoit découvert les reliques depuis peu. Justinien renonçant dès-lors au secours des hommes, mit sa confiance dans celui des Saints, & fit aporter la châsse dans le palais. Les Prêtres ne l'eurent pas plûtôt aprochée de son genou, que la douleur ceda à la vertu des serviteurs de Dieu. On vit en même tems couler de ces précieux ossemens une abondance d'huile, qui pénétra la châsse & se répandit sur les piés & sur la robe de Justinien. Cette robe fut gardée avec soin, pour conserver le souvenir d'une guérison si miraculeuse.

Justinien. An de N.S. 560.

Il ne sortit de ce péril que pour retomber dans un autre. Quelques séditieux avoient formé le projet d'attenter à sa vie; leur conspiration fut découverte, & l'on fit expirer dans les tourmens plusieurs des conjurés, sans pouvoir leur faire avoüer ni l'auteur ni les complices. Belisaire, quoiqu'innocent d'un crime aussi noir, en fut accusé. Les ennemis de sa gloire, qui l'avoient déjà rendu odieux dans l'esprit du Prince, lui imputerent d'avoir tramé lui seul le

An de N.S. 561. CLXIII. Il persécute Bélisaire.

JUSTINIEN. An de N.S. 561.

forfait qui menaçoit l'Etat, pour s'em parer du ſceptre à la faveur des ſuf frages du peuple dont il ſe voïoit aſ ſûré. L'Empereur, que la vieilleſſ avoit rendu ombrageux, crut aiſé ment ces calomnies. Il lui ôta la di gnité de Patrice; lui retrancha le gardes qu'il avoit en cette qualité l'obligea de demeurer dans ſa mai ſon, où il étoit gardé à vuë; le fi maltraiter de pluſieurs manieres abrégea ſes jours par les chagrin qu'il lui cauſa; & confiſqua tous ſe biens après ſa mort.

CLXIV. Réfléxion ſur ſa deſtinée

A voir cet illuſtre guerrier réduir la nation des Vandales, ramener le Maures à l'obéïſſance, pacifier l'A frique, faire trembler le fier & cru Coſroez, le chaſſer des terres d l'Empire par ſa ſeule préſence, & ſau ver Conſtantinople de la fureur de Huns, qui auroit pû croire que de ſervices auſſi importans euſſent p être ſuivis de la plus triſte & de la plu humiliante de toutes les diſgraces Il aſpiroit à la gloire; il y étoit par venu; & voilà le terme où elle l' conduit. Ambitionner les hautes pla ces, c'eſt vouloir ſe ſuſciter des en

nemis, en ſe donnant des rivaux.

L'erreur & l'obſtination s'emparerent de Juſtinien dans ſa vieilleſſe. Plus ocupé à s'efforcer de pénétrer la profondeur de nos myſteres, qu'à regler les affaires de l'Etat, il y paſſoit les jours & les nuits; il prononçoit avec aſſûrance ſur les matieres de la foi; il décidoit avant les Evêques, & ſans les avoir conſultés; ſes Edits reſſembloient à des Canons de Conciles; il diſputoit avec les hérétiques, & ſe flattoit d'avoir aſſez de lumieres pour les convaincre & pour pouvoir les ramener. Cette préſomption fut la cauſe de ſa chûte. Quelques Origeniſtes lui inſpirerent habilement l'erreur des Incorruptibles, rejettons des Eutychéens, & lui perſuaderent que le corps de J. C. n'avoit été ſuſceptible d'aucun changement ni d'aucune altération, pas même par les paſſions naturelles & innocentes, comme la faim & la ſoif; enſorte qu'avant ſa mort il mangeoit ſans beſoin, comme après ſa réſurrection; & que ſa chair étoit incorruptible. Il publia cette doctrine dans un Edit, qui fut envoïé par tout l'Empire, or-

Justinien. An de N.S. 561.

CLXV. Erreur de Juſtinien ſur J. C.

donnant aux Evêques de l'aprouve

JUSTINIEN.
An de N.S. 564. & suiv.

CLXVI. Résistance des Evêques, & persécution.

S. Nicet évêque de Tréves lui écri vit fortement à ce sujet, pour l'ex horter à renoncer à une erreur qu anéantissoit la vérité de l'Incarnatio en faisant une ombre ou un fantôm du corps de J. C. qui n'auroit poi eu un corps semblable au nôtre. l'avertissoit que toute l'Afrique, l'E spagne, l'Italie & la Gaule, l'anat matisoient ; principalement depu qu'il avoit commencé à persécut de saints Evêques, qui refusoient souscrire à sa doctrine erronée. L'En pereur avoit en effet rélégué en di ferens monasteres six évêques Afr cains qui lui avoient résisté en face Constantinople. S. Eutychius Patria che de cette ville, pour avoir so tenu en présence de Justinien qu'u telle doctrine rendoit l'Incarnatic imaginaire, & étoit oposée à l'Eva gile, aux Apôtres & à la Traditio fut enlevé par violence des saints a tels, renfermé dans un monastere, déposé de son siége, où il eut la do leur de voir introduire Jean le Sch lastique, Apocrisiaire d'Antioche. C suborna plusieurs Clercs & tous

domestiques pour déposer contre lui. D'un autre côté tous les Patriarches & plusieurs Evêques refuserent de recevoir l'Edit de l'Empereur, & lui témoignerent leur oposition dans des Conciles ou par des écrits particuliers. Envain l'Empereur emploïa les caresses, les prieres & les menaces, pour séduire S. Anastase patriarche d'Antioche, dont la doctrine, les lumieres & les vertus étoient connuës dans tout l'Orient. Sa fermeté encouragea les Evêques, ainsi que les moines de l'Asie, dont aucun ne se laissa vaincre.

CLXVII. Négotiation de Paix avec les Perses.

D'autres soins ralentirent néanmoins le zéle qu'il montroit pour faire adopter ses illusions. Le traité que ses Généraux avoient fait avec ceux de Cosroez pour la Colchide, étoit moins une paix qu'une suspension d'armes. L'incertitude où étoient les deux Princes, si le parti contraire ne les reprendroit pas inopinément, leur faisoit souhaiter de conclure une alliance solide qui rendît la tranquillité aux provinces frontieres. Justinien envoïa pour cet effet à Dara Pierre, capitaine de ses Gardes; & Isdigune

JUSTINIEN. An de N.S. 564. & ſuiv.

s'y rendit de la part de Coſroez. Après de longues diſcuſſions où Iſdigune demandoit une paix perpetuelle, & que l'Empereur païat aux Perſes une certaine ſomme par an, dont on leur donneroit quarante années d'avance, on ſe borna à une tréve de cinquante ans, aux conditions que les Romains rendroient la Lazique, qu'ils païeroient trente mille écus d'or aux Perſes chaque année de la tréve, qu'ils en donneroient ſept d'avance, & après les ſept ans expirés qu'ils en avanceroient encore trois mais que dans la ſuite ils ne païeroient chaque année qu'après qu'elle ſeroit échuë.

CLXVIII. On conclut une treve de 50. ans.

Les Ambaſſadeurs fournirent chacun une ratification particuliere, au nom de leur maître, du Traité qu'il venoient de faire. Celle d'Iſdigun montre quelle étoit la vanité & l'oſtentation des Perſes dans les titre faſtueux que prenoient leurs ſouverains. La voici telle que Ménandre l'a conſervée. « Le divin, le bon » le pacifique, le ſouverain Côſroe » Roi des Rois, le bienfaiſant, à qu » les dieux ont donné un grand roïau

m

» me avec une grande puissance, le » géant des géans, fait à l'image des » dieux ; à Justinien César notre fre- » re ». Ce Traité contenoit treize articles, tant sur la milice que sur le commerce & la sûreté des peuples, après lesquels on ajoûta un acte séparé en faveur des Chrétiens de la Perse, à qui l'on accordoit la liberté de bâtir des Eglises, d'y célébrer les SS. Mysteres & d'y chanter les Pseaumes. Cosroez promit de ne les plus forcer de suivre les superstitions de la magie, ni d'adorer les dieux de la nation, ni de les empêcher d'ensevelir leurs morts, suivant la coûtume des Chrétiens ; mais on leur défendit d'attirer les Mages à leur religion.

Justinien. An de N.S. 564. & suiv.

Justinien ne joüit pas long-tems de la paix qu'il avoit procurée à l'Empire, ou plûtôt qu'il avoit achetée de ses ennemis. La nuit du quatorze au quinze Novembre 566. il fut surpris d'une attaque d'apoplexie, qui l'emporta subitement la trente-neuviéme année de son regne, & la quatre-vingt-quatriéme de son âge.

An de N.S. 566. CLXIX. Mort de Justinien.

Le respect que les Grecs conser-

CLXX. Son Zele pour con tui- te des Eglises.

verent pour sa mémoire, en le plaçant dans leur ménologe au nombre des Saints, ne peut venir que de quelque marque de repentir ou de soumission qu'il donna avant sa mort, ou de son zéle pour l'Eglise, & pour la sainteté du culte religieux. En effet jamais Prince n'a fait bâtir un si grand nombre d'Eglises. Procope, qui nous en a conservé le détail, en compte trente une dans le seul territoire de Constantinople, soit bâties à neuf, soit réparées ou agrandies; vingt-une dans l'Asie mineure, la Syrie & la Palestine, & onze dans l'Afrique.

CLXXI. Celle de Ste. Sophie.

Celle de sainte Sophie à Constantinople, qui subsiste encore aujourd'hui, peut être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art, & une marque éclatante de la magnificence de Justinien. Après que l'ancienne eût été brûlée dans la sédition des Bleus & des Verds en 591. il fit construire la nouvelle, & s'efforça de réparer le scandale & l'impiété, autant qu'un Prince mortel en est capable. Antheme de Tralles l'un des plus habiles Architectes qui aient jamais été, fut chargé de donner les desseins & d

conduire l'ouvrage. L'édifice paroît ne s'élever au-dessus de toute la ville que pour attirer lui seul les regards, & effacer la magnificence des maisons & des palais. Quoique sa longueur & sa largeur soient extraordinaires, la juste proportion qui y est observée fait qu'elles n'ont rien d'énorme ni de choquant. La grandeur des ornemens ne préjudicie point à la délicatesse que l'on admire dans les ouvrages médiocres; on n'y reconnoit ni excès ni défaut; tous les dehors en sont éclatans. La face, où l'on célébroit les SS. Mysteres, est tournée vers l'Orient. Elle s'éléve en forme de demi-cilindre; le haut ressemble à un quart de globe, & l'on voit au-dessus un ouvrage en forme de demi-lune. L'art avec lequel il est travaillé ne donne pas moins de fraïeur que d'admiration; quoiqu'il soit très solide, il est suspendu de telle sorte, qu'il paroît prêt à tomber, & semble menacer ceux qui le regardent. Ce dôme est soutenu par deux rangs de colonnes, placées en demi cercle, par quatre piliers principaux, & par plusieurs autres colonnes extrême-

ment déliées, que l'on pourroit a
tant nommer des ornemens que d
apuis. Les Turcs les ont jointes d
puis les unes aux autres par une m
çonnerie informe. La plûpart d
voutes particulieres sont à jour da
leur centre, par où l'on voit naît
la lumiere. De chaque côté est u
galerie, où l'or, l'argent & la dive
sité des marbres présentoient le pl
superbe objet que la main des hor
mes puisse former. On ne peut cor
ter à quelles sommes montoient l
pierreries, les vases, les ornemens
les statuës des plus riches métau
que le Prince y avoit donnez. Il
avoit dans le seul sanctuaire quaran
mille marcs d'argent. Pour donn
à cet édifice une espéce d'immort
lité, on en lia les pierres, non av
le seul ciment, mais avec des cra
pons de fer, qui les attachent tout
les unes aux autres. Depuis que l
Turcs s'en sont emparés, on n'y v
plus rien d'admirable que le corps
vaisseau, & quelques restes de ses a
ciens ornemens.

CLXXII. Edifices bâtis & réparés.

L'Empereur ne borna pas ses soi
aux édifices sacrés, la gloire de l'

tat & la sûreté des peuples l'interessoient essentiellement. Il fit bâtir des palais & des maisons de campagne dignes du plus grand Prince de l'univers ; il fit réparer tous les ravages que les tremblemens de terre avoient causés en différens endroits de l'Empire, & remit dans leur premier état toutes les villes affligées. Les guerres que ses prédécesseurs avoient eu à soutenir contre les Barbares du Nord & de l'Orient avoient ruiné la plus grande partie des fortifications. Justinien les fit toutes rétablir, & en ajoûta de nouvelles sur les frontieres & aux passages des fleuves. On compte trois cens quatre-vingt-dix Forts bâtis à neuf, ou relevez, tant en Epire que dans la Macédoine, dans la Thessalie, dans la Dardanie & dans l'Illyrie. Depuis les courses & les brigandages de Cosroez & de Cavade, les Perses avoient la facilité de rentrer sur les terres de l'Empire quand ils le vouloient, sans qu'on pût les arrêter; Justinien répara tous leurs désordres, soit dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans la Lazique, & jusqu'aux portes Caspiennes.

CLXXIII. Rigueur dans la levée des Impôts.

Tant & de si grands travaux, joint aux guerres de l'Afrique, de l'Italie du Nord & de l'Asie, l'engageren dans des dépenses énormes. Il fu contraint de faire lever les impôt avec une exactitude qui dégénera e rigueur & en sévérité. De là ces re proches d'avarice & d'inhumanit que Procope lui fait dans son Histoi re secrette; & peut-être n'étoit-c pas sans fondement. Dans tout l cours de son regne, il ne remit pa une seule fois le reste du tribut qu les peuples n'avoient pû païer les ar nées précédentes, comme tous se prédécesseurs l'avoient fait, de peu de ruiner les pauvres. Aussi plusieur particuliers furent contraints d'aban donner leurs terres au profit du Prir ce & des Exacteurs. Les villes d l'Asie qui avoient été ruinées par le fureurs de Cosroez, ne furent exemp tées des impôts que pour un an quoiqu'elles l'eussent été pour sep sous le regne d'Anastase, après d pertes beaucoup moins considér bles. On les obligea, comme les a tres que le feu de la guerre n'avo point ravagées, à fournir les vivr

& l'argent néceſſaires à l'entretien des troupes, & à les tranſporter à leurs frais. Si les particuliers ne pouvoient donner les ſommes auſquelles ils étoient taxés, on ſaiſiſſoit leurs terres, & ils n'en recevoient point les revenus. Juſtinien ordonna aux citoïens de toutes les villes de ceder aux ſoldats le plus beau logement de leurs maiſons, de les ſervir à table, de leur donner tout ce qu'ils demanderoient, & de ſe retirer où ils pourroient pendant qu'ils auroient les troupes en quartier.

CLXXIV. Avarice de Barſamés.

Il avoit choiſi pour Intendant de ſes Finances Pierre Barſamés, homme ſans honneur, ſans probité, fourbe, avare, inhumain, vrai tyran. Il avoit apris à compter l'argent avec une ſi grande viteſſe, qu'il éblouiſſoit les yeux, & ſavoit eſcamoter une partie de la ſomme ſans qu'on s'en aperçût. Lorſqu'on lui repréſentoit qu'elle étoit entiere, & qu'on le faiſoit voir en la comptant ſoi-même, il s'excuſoit ſur ſa promtitude, & en rejettoit la faute ſur ſa main. Il retrancha les apointemens des Officiers de l'Empereur, ſans qu'il leur

fût permis de se retirer. Il remit le charges en vente avec des circonstances plus odieuses que tous ses prédécesseurs. Ceux qui les achetoien se vengeoient impunément sur l peuple, & le ruinoient par leurs exactions. Le Maître des offices, le Trésorier du palais, celui des dépenses particulieres, le Garde du patrimoine tous les Officiers de Constantinople & des Provinces suivirent son exemple, & vexerent avec la même rigueur dans leur département. Barsamez fit acheter pour les villes d'Asie & païer comme bons des blés qu'or avoit amenés d'Afrique & de Sicile, & qui s'étoient gâtés dans le trajet. La peste & une année de stérilité aïant mis la famine dans Constantinople il vendit au double les blés qui étoient dans les greniers publics, & défendit qu'on en pût retirer d'ailleurs.

Il causa plus de murmures & de douleurs par son avarice, que le ciel n'en avoit excité par la rigueur de ses fléaux. Il affoiblit le poids de la monnoie d'or, sans en diminuer le prix, ce qui étoit sans exemple dans les sié-

cles

cles passés. Il retrancha une libéralité que le Prince faisoit tous les ans pour le soulagement du peuple, il en détourna presque tout le fonds à son profit, & n'en laissa qu'une partie au trésor public.

CLXXV. Il séduit l'Impératrice.

Le soulévement général que cette nouvelle injustice excita à Constantinople, indisposa Justinien contre son Ministre : il voulut le révoquer & lui faire rendre compte de son administration. Mais l'impératrice Théodora, amie & complice de toutes les iniquités de Barsamez, le protégea, & empêcha l'Empereur de l'inquiéter. Quoique les crimes de cet homme pervers eussent suffi pour gagner l'affection d'une Princesse aussi méchante, on assûre qu'il l'avoit séduite & aveuglée par les enchantemens de la magie qu'il exerçoit publiquement dans ses assemblées avec les Manichéens; & Théodora ellemême ne dissimuloit point l'usage qu'elle en faisoit.

CLXXVI. Origine de Théodora.

Il n'y eut jamais d'ame plus noire & plus barbare que celle de cette Princesse. Sa mere, femme débauchée & sans pudeur, la produisit sur

le théatre pour servir sa sœur aînée ; & comme elle ne savoit ni la danse ni la musique, elle y fut moins en qualité d'actrice qu'en celle de bou-fonne & de prostituée. Plaisante & railleuse de son naturel, elle s'atta-cha à des farçeurs, avec lesquels elle perdit bientôt tous les sentimens de la bienséance & de la modestie, & devint par l'excès de sa hardiesse la plus fameuse de toutes celles qu exerçoient cette infâme profession Sa plaisanterie ordinaire étoit de s'en fler les deux jouës, de se faire donne un soufflet, & de s'en plaindre d'un maniere boufonne, qui rejoüissoit l petit peuple, & excitoit des éclat de rire. Mais lorsqu'elle descendo du théatre, on avoit pour elle tar de mépris & d'horreur, que persor ne n'osoit passer auprès d'elle dar les ruës sans craindre de se diffame Si on la rencontroit le matin, c croïoit que c'étoit un mauvais au gure pour le reste de la journée. U certain Hécébole la prit à sa sui pour le servir dans sa passion. L'e cès de ses débauches l'aïant fait ren voïer de la Pentapole, où il l'avo

menée, elle fut réduite à une extrême misere, & se retira à Alexandrie. Les Magistrats s'aperçurent qu'elle y avoit corrompu la jeunesse; ils la chasserent, & elle revint par terre à Constantinople, s'arrêtant de ville en ville, & ne subsistant que du commerce de son corps.

CLXXVII. Justinien l'épouse.

Voilà celle que Justinien se choisit pour épouse, & dont il suivit les impressions, après qu'elle eut soüillé & scandalisé par ses débauches les principales villes de l'Empire. Séduit par sa beauté & par la vivacité de ses saillies, il en fit d'abord sa maîtresse sous le regne de Justin, & lui donna des biens considerables, sans pouvoir l'enrichir. Justin le voïant résolu de l'épouser, la fit proclamer Imperatrice à la cérémonie du couronnement de Justinien, les nôces en furent célébrées peu de tems après, moiennant une loi de l'Empereur qui abrogea celle qui défendoit à un Sénateur d'épouser une femme débauchée.

CLXXVIII. Personne n'ose le contredire.

La crainte que l'on avoit du pouvoir de Justinien, que la vieillesse de l'Empereur avoit rendu absolu, étouffa les murmures des Grands & du peuple. Toute la ville de Constantinople,

sans excepter même les Prélats qui s'y trouverent & les Magistrats, allerent saluer l'Impératrice & se prosternerent lâchement à ses piés, eux qui avoient été les spectateurs de ses bouffonneries & de ses oprobres.

CLXXIX. Il est d'intelligence avec elle.

Justinien se persuada ou feignit de croire que tous ces hommages venoient d'une affection sincere. Après s'être fait ainsi illusion, il convint avec elle d'en imposer au peuple, pour s'attirer des partisans dans tous les Etats. Lorsqu'on s'adressoit à lui pour quelques graces, Théodora, comme associée au gouvernement, formoit des difficultés & des obstacles; & en aparence ne se rendoit qu'aux sollicitations de l'Empereur: & lorsqu'on s'adressoit en premier à Théodora, Justinien se rendoit difficile, & n'accordoit les graces que par consideration pour l'Imperatrice. Le Prince ne se trouvoit d'accord avec elle que pour faire le mal & oprimer les gens de bien. L'un & l'autre se paran d'un zele affectionné pour la paix feignirent de vouloir éteindre le cruel schisme des Bleus & des Verds; ils se déclarerent contre ceux-ci, exileren

les plus riches & s'emparerent de leurs biens. Prenant ensuite les dehors de la religion, ils sévirent avec rigueur contre les Païens, les hérétiques & les astrologues, & les dépoüillerent de tout ce qu'ils possedoient.

CLXXX. Elle dépoüille les plus riches de l'Empire.

Les immenses richesses de Zenon, neveu d'Anteme, qui avoit été autrefois Empereur d'Occident, tenterent Justinien & Théodora. Pour les lui enlever, on le nomma Gouverneur d'Egypte, & l'on séduisit quelques-uns de ses gens pour le détourner dans quelque île, & venir lui annoncer que le vaisseau qui portoit ses tresors avoit été brûlé par accident. Le coup fut exécuté comme il avoit été conçu; & Zenon aiant été mis à mort peu de jours après, Théodora supposa un testament par lequel il la déclaroit héritiere de tous ses biens. Elle en fit de même à l'égard d'un grand nombre de riches Seigneurs de l'Empire, qui possedoient des biens immenses. Quelquefois on les dépoüilloit de leur vivant, & on les réduisoit à la derniere misere.

CLXXXI. Ses cruautés.

Aussi alterée du sang des hommes que de leurs richesses, Théodora le

faisoit couler par le seul motif de satisfaire ses caprices & sa cruauté. La crainte qu'Amalasonte ne se fit aimer de Justinien par sa noblesse & sa beauté, lui inspira le noir dessein de l'envoïer assassiner en Italie, parce que l'Empereur lui avoit mandé de venir à Constantinople. Un jeune Seigneur s'étant échapé à dire quelques paroles de raillerie sur sa conduite, elle le fit fraper de verges en public. Le peuple murmura hautement d'un traitement si rigoureux pour un sujet qu'il ne désaprouvoit pas, & osa demander grace. Théodora plus irritée de ces sentimens de compassion, ordonna aux exécuteurs de le mutiler honteusement. Animée contre un certain Diogene du parti des Verds, homme d'une probité reconnuë, elle voulut obliger un jeune homme à l'accuser d'un péché abominable. N'aïant pû le corrompre ni par caresses ni par menaces, elle lui fit serrer le front avec un nerf de bœuf, sans pouvoir le forcer à noircir l'innocent. De deux autres témoins qu'elle avoit voulu suborner, elle fit couper la main droite à celui qui avoit refusé de ca

lomnier l'accusé; & à l'autre, que la crainte des ſuplices avoit fait prévariquer, elle lui fit couper la main droite & la langue, de peur qu'on ne ſût qu'il n'avoit dépoſé qu'à ſa ſollicitation.

Elle avoit dans le palais même des cachots ſouterrains, où elle faiſoit enfermer ceux qui avoient le malheur de lui déplaire, ou de lui être ſuſpects. Quelquefois elle y laiſſoit perir de miſere ces infortunées victimes de ſa vengeance, où elle les faiſoit exécuter ſecretement; tel étoit un fils qu'elle avoit eu dans les premieres années de ſa proſtitution, & qui vint s'annoncer à elle quand elle fut Imperatrice: elle le fit enlever par ſes gardes, & jamais on n'en entendit parler. Après y avoir tenu long-tems Photius, fils d'Antonine, femme de Belisaire, que la reſſemblance de caractere avoit renduë ſon amie, elle l'en tira pour le faire traiter comme un eſclave, parce qu'il avoit parlé contre les débauches de ſa mere.

CLXXXII. Nouveau genre de perſecution.

Plus les ſuplices du corps ſont violens, plus il eſt facile aux grandes ames de les endurer, dans l'eſperan-

ce qu'ils finiront bien-tôt, & qu'ils couronneront leur innocence. Il n'en eſt pas de même de ceux de l'eſprit ; c'eſt un tourment qui conſume à petit feu, qui dévore ſans relâche, qui répand ſon amertume ſur les plus doux plaiſirs, qui nous attache l'objet de notre haine & nous fait vivre avec lui juſqu'à la mort. Théodora en inventa un des plus cruels qui puiſſent s'imaginer ; ce fut de marier, ou de faire vivre enſemble des perſonnes qui ſe haïſſoient mortellement.

CLXXXIII. Elle perſécute Beliſaire.

Beliſaire deshonoré par les infidélités publiques & ſcandaleuſes de ſa femme Antonine, penſoit à la faire enfermer. L'Impératrice, attachée à une perſonne qui lui reſſembloit, la protégea de toute ſon autorité. Elle fit revenir Beliſaire qui commandoit les armées d'Orient, lui ôta ſes gardes & une partie de ſon bien, lui donna toutes les marques poſſibles de ſon indignation, & l'obligea à traiter Antonine comme ſa bienfaitrice, & comme une épouſe qu'il aimoit.

CLXXXIV. Elle protége les femmes débauchées.

Dès-lors Théodora devint le refuge du crime & de l'adultere. La plûpart des femmes ſuivirent l'exemple

d'Antonine, & s'abandonnerent aux mêmes desordres, sans courir aucun danger, ni craindre de châtiment. Quand elles étoient accusées, elles avoient recours à l'Impératrice, & elles devenoient si puissantes par sa protection, qu'elles faisoient condamner leurs maris à leur païer le double de leur dot, ou à être battus de verges, ou à demeurer en prison pendant qu'elles continuoient leurs débauches; ou à souffrir dans le silence l'oprobre dont ils étoient couverts. Théodora le rendoit encore plus honteux & plus amer en donnant des charges & des dignités à ceux qui faisoient le sujet de leur douleur.

Les mariages dépendoient entierement de sa volonté; elle ôtoit aux hommes la liberté de choisir une femme, & les obligeoit à prendre, non pas celle qui leur étoit agréable, suivant l'ordre de la nature & des nations les plus barbares, mais celle qu'elle avoit envie de leur donner. Elle usoit du même empire envers les filles, & les contraignoit de se marier avec des hommes pour qui elles avoient de l'aversion. C'est ainsi qu'elle força la CLXXXV. Elle force les mariages.

fille de Belisaire à épouser son petit fils pour le rendre l'héritier des biens de cet illustre Général. Elle sépara de jeunes mariés sous prétexte qu'on ne lui avoit pas demandé son consentement sur leurs nôces.

Saturnin avoit une petite niéce fort jeune & fort belle qui lui avoit été promise en mariage. Le jour qu'on devoit celebrer les nôces, Théodora le fit mettre en prison, & le contraignit de prendre pour épouse la fille d'une Actrice deshonorée publiquement, qui avoit néanmoins grande part au gouvernement des affaires de l'Empire. Saturnin forcé d'épouser une fille de théatre, que sa mere avoit déja entraînée dans ses débauches, témoigna le chagrin qu'il en ressentoit. Théodora l'aïant apris, le fit suspendre dans la place, & fraper de verges, l'insultant pendant cette cruelle exécution, & l'avertissant d'être plus circonspect à l'avenir.

CLXXXVI. Justinien persécute les Catholiques.

Combien de mauvaises actions ne devoit point inspirer à Justinien une femme de ce caractere, qu'il aimoit avec passion, & à qui il avoit donné toute sa confiance? Elle l'engagea à

persécuter les Catholiques, & en particulier le Pape Vigile. Elle disposoit par son organe des dignités de l'Eglise, & observoit surtout de ne mettre en place que des Ministres qui lui fussent dévoüés, & prêts à la servir dans toutes ses passions.

CLXXXVII. Ses exactions & ses injustices.

Il créa par son avis de nouvelles charges également odieuses pour sa mémoire & affligeantes pour le peuple. L'une donnoit droit à certains Officiers de mettre un impôt sur les marchands, & leur permettoit ensuite de vendre leurs marchandises au plus haut prix qu'ils pourroient, & même d'en alterer la qualité par differens mélanges ou autres tromperies. Ceux-ci usoient impunément de la liberté qu'on leur accordoit, parce qu'une partie du profit en revenoit à l'Empereur. Il établit deux Juges particuliers pour connoître des affaires criminelles. A l'un il attribua le jugement des vols, & le nomma Préteur du peuple; à l'autre, la recherche de ceux qui commettoient des impudicités contraires à la nature, & de ceux qui n'étoient pas dans des sentimens orthodoxes; il apella celui-ci Inquisiteur. Le pre-

mier adjugeoit à l'Empereur les vo considerables, sous prétexte qu'il r paroissoit pas clairement à qui ils apa tenoient. Le second, en condamnai les accusés, confisquoit au profit d Prince telle partie de leurs biens qu' lui plaisoit. Les Officiers de ces Jug ne produisoient ni dénonciateurs i témoins contre les accusés, & ceu ci étoient privés de leurs biens, que quefois de la vie, sans avoir été coi vaincus.

Quand il eut dissipé plus de tro cens mille marcs d'or qu'Anastase pr decesseur de Justin avoit laissés dar l'épargne, il augmenta toutes les di ferentes sortes d'impôts, & en établ de nouveaux, inconnus jusqu'alors pour satisfaire sa passion pour les bât mens, & acheter par des sommes in menses la paix avec les nations étrar geres. Jamais il n'arrêtoit la violenc avec laquelle ses Officiers exigeoient l tribut; & lorsqu'ils s'étoient engraiss de la substance du peuple, & qu'i avoient amassé de grandes richesses il leur suscitoit de mauvais procès pour avoir occasion de les dépoüille entierement, soit qu'ils eussent ache

té leurs charges, ſoit qu'ils ne les euſſent exercées que par commiſſion.

Comment ce Prince concilioit-il avec une telle conduite ces ſages loix qu'il nous a laiſſées ſur la juſtice, ſur le bon ordre & ſur la défenſe des oprimés? Il ne s'occupoit qu'à l'étude du dogme; il emploïoit une grande partie de ſon tems à de vaines ſpéculations ſur la nature divine; il feuilletoit les livres ſacrés & les ouvrages des Peres, comme ſi la converſion des hérétiques eût été ſon devoir principal; il diſcutoit nos myſteres les plus cachés avec des Evêques qu'il retenoit bien avant dans la nuit, & ſe portoit avec une curioſité inſatiable à pénétrer dans ces profondeurs que la ſageſſe de Dieu a rendues inacceſſibles à l'eſprit humain. CLXXXVIII Contraſte de ſa conduite.

Malgré tant de defauts, Juſtinien avoit pluſieurs des qualités qui forment un grand Prince. La nature l'avoit favoriſé d'une taille avantageuſe, d'un viſage ſerain & gracieux, d'une grande étenduë d'eſprit, d'un grand amour pour le travail, d'un diſcernement judicieux pour choiſir des miniſtres capables de faire réuſſir ſes CLXXXIX. Ses bonnes qualités.

desseins. Ce fut par leur sagesse & leur bravoure qu'il remit sous la puissance Romaine, l'Afrique & l'Italie, & qu'il rendit la tranquilité aux Provinces Orientales, exposées depuis long-tems à la fureur des Perses. S'il fut un fléau pour ses sujets, on peut le regarder comme le réparateur de l'Empire, & le vainqueur des nations Barbares. Quoiqu'on ne puisse l'excuser de cette avidité avec laquelle il faisoit entrer dans ses coffres toutes les richesses de l'Empire, ses plus grands ennemis ont cependant reconnu qu'il n'aimoit l'argent que pour le répandre, soit à repousser ou apaiser les ennemis de l'Etat, soit à construire des édifices qui en fussent la force & la gloire. Encore faut-il avoüer que facile comme il étoit, il ne se porta à toutes ces rigueurs que par les instigations de Theodora.

CXC. Ecrivains de son regne.

Sous son regne vécurent plusieurs grands hommes. Denis, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, est un des plus célebres. C'étoit un moine de Scythie, si habile dans les langues, qu'en jettant les yeux sur un livre Grec, il le lisoit en Latin, & un Latin

en Grec. L'Eglise lui est redevable de deux recuëils de Canons, où sont compris ceux que l'on nomme des Apôtres ; & c'est lui qui, en renouvellant le Cycle Pascal de 95. ans, dressé par Victor, introduisit le premier la maniere de compter les années par l'époque de la naissance de J. C. ce que nous apellons l'ére vulgaire. Il mourut l'an 540.

Cassiodore s'étoit rendu célebre en Italie sous la domination des Rois Goths qui l'avoit honoré des premieres charges. Il embrassa la vie monastique à l'âge de 70. ans, & vécut jusqu'à 90. dans le monastere de Viviers. Il composa un Commentaire sur les pseaumes, deux livres d'Institutions aux lettres divines, douze livres de lettres & d'actes publics, qu'il avoit dictés étant dans le ministere sous le roi Théodoric & ses successeurs. Il avoit composé douze livres de l'histoire des Goths, dont on n'a plus que l'abregé fait par Jornandès. C'est lui qui a rangé par ordre des tems les histoires de Théodoret, de Socrate, & de Sozomene. Il composa encore une chronique & diffe-

rens ouvrages de Philosophie. Sa mort peut être placée vers l'an 560.

Arator, Soudiacre de l'Eglise Romaine, n'est connu que par un ouvrage dans lequel il mit en vers assez foibles les Actes des Apôtres.

Fin du neuvieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans le neuviéme Tome de l'Histoire Romaine.

F

G

H

I

O

P

R

V

Fin de la Table des Matieres du neuvieme Tome.



